

*Avenues anecdotiques, pittoresques et
historiques ; vagabondages dans notre pays et
ailleurs*

Volume XVI



Jean-Marie Barras, 2025

Table des matières

JEAN BERCHIER, ARTISTE PEINTRE.....	9
LA TINE DE CONFLENS.....	10
ARTHUR VEZ, INSTITUTEUR A VESIN, DECES TRAGIQUE	10
FIRMIN JAQUET (1858-1933), LE DOMESTIQUE DEVENU DR HONORIS CAUSA	12
LE PEINTRE AUGUSTE DIETRICH, DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 38 ANS	13
DENIS CLERC (1935-2012), DR ÈS LETTRES, MAGISTRAT HORS DU COMMUN !.....	14
QUAND, EN 1961, G. G. PROPHÉTISAIT.....	15
JADIS, LES CONCERTS DE L'ÉCOLE NORMALE DE FRIBOURG.....	16
FÊTE-DIEU À ESTAVAYER EN 1948	16
SURPIERRE 1907.....	17
AIDE AUX PAYSANS DURANT LA MOB 1939-1945.....	18
ÉRIC CONUS - 1958-2004 - UN PHÉNOMÈNE !	19
LE DIMANCHE DES RAMEAUX.....	21
MON FRERE BERNARD BARRAS	22
<i>Anecdotes</i>	<i>22</i>
<i>Foot et associations.....</i>	<i>22</i>
<i>Foot d'avant-guerre à Onnens.....</i>	<i>23</i>
DES FLASHS SUR ONNENS, AUTREFOIS.....	24
<i>Les chantres</i>	<i>24</i>
<i>L'auberge d'Onnens et Émile Guisolan</i>	<i>24</i>
<i>De Weck d'Onnens</i>	<i>25</i>
<i>Léon Genoud</i>	<i>26</i>

L'ÉCOLE DE LA VALSAINTE	27
À FATIMA	27
LES THERMOPYLES ÉVOQUÉES PAR NOS CHORALES !.....	29
MORT TRAGIQUE DU LIEUTENANT-COLONEL EUGENE VICARINO (1872-1917).....	30
LA TERRASSE DU VUIPAY SE MÉRITE, COMME LE SOMMET DE TEYSACHAUX.....	31
EUGÉNIE VICARINO, POÉTESSE	32
MATRAN : LE PONT DE BOIS	32
UN ORGUE APPRÉCIÉ JADIS.....	33
LA FONTAINE DE MATRAN	35
RONGEURS DES RIVIÈRES	36
FRIBOURG ET LE MÉPRIS DES JUIFS AU XVIII ^E SIÈCLE	38
FERNAND CAILLE ARTISTE PEINTRE, PROFESSEUR EN RUSSIE ET À FRIBOURG.....	38
REPAS ET FÊTES DES SIÈCLES PASSÉS.....	39
SŒUR MONIQUE RIBEAUD, PRIEURE DES DOMINICAINES D'ESTAVAYER	40
<i>Curriculum de Sœur Monique</i>	41
<i>Boutique et effectif</i>	42
<i>Deux cousins germains ; Cœuve</i>	42
EXPRESSIONS	42
MOMENTS ESSENTIELS DE NOTRE HISTOIRE	44
D' « ALIÉNOR » DE ROMONT À CELLE D'AQUITAINE	45
<i>« Aliénor » de Morax et Doret, critique</i>	45
<i>La légende de L' « Aliénor » de Mézières</i>	45
<i>Aliénor d'Aquitaine... la vraie !</i>	46

YVONNE PITTET : «TANTE YVONNE» ACCUEILLANTE À BONNAVAUX	47
<i>Les carnets de tante Yvonne</i>	47
<i>La croix du Vanil-Noir</i>	47
<i>Yvonne rayonne, puis l'âge l'oblige à quitter Bonnavaux</i>	48
LE TATOUAGE.....	48
VINGT KM DE BRUXELLES	49
ÉDOUARD FAVRE, 1872-1946.....	50
<i>Études et professorat</i>	50
<i>Ami de Jaques-Dalcroze</i>	50
<i>Orchestrateur</i>	50
<i>Une marche militaire</i>	50
IL A FAILLI DEVENIR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE SUISSE.....	51
<i>Dans la vie civile, Theophil Sprecher von Bernegg</i>	51
<i>Carrière militaire</i>	52
1816 À 1818 : LA FAMINE IMPUTABLE AUX INTEMPÉRIES.....	53
REGROUPEMENT SCOLAIRE CRESSIER-BARBERÈCHE	53
AUGUSTE CRAUSAZ, PÉDAGOGUE, 1848-1930.....	54
<i>Carrière pédagogique</i>	54
<i>Trois membres de la même famille dans l'inspection !</i>	55
<i>Tâches des inspecteurs</i>	55
ADOLPHE CRAUSAZ, PAYSAN ET SOURCIER (1875 -1960).....	56
1975 - 1976 : LA RESTAURATION DE LA CHAPELLE D'AVRY SUR MATRAN	56
<i>Informations aux habitants d'Avry</i>	56
<i>On n'est pas d'accord !</i>	57
<i>Décision concernant le maître-autel ; interventions de Yoki</i>	57

CHÂTEAU DE COUCY DÉTRUIT : 1914-1918, VANDALISME ALLEMAND	58
LE GÉNÉRAL SIMON CASTELLA, 1825-1885	59
<i>Sa vocation : l'armée pontificale</i>	59
<i>La « guerre de 70 »</i>	59
<i>Au service de l'Espagne</i>	59
<i>Il voyage !</i>	59
MORALE RIGIDE ET MISERICORDE.....	60
ALBERT CONUS DU SAULGY, UN AVENTURIER !.....	60
<i>Tout jeune, désir d'aventure</i>	60
<i>A Punta Arenas</i>	60
<i>Propagande pour l'émigration</i>	61
<i>Conditions fixées par le gouverneur Oscar Viel</i>	61
<i>A Punta Arenas, une rue Bondallaz !</i>	62
À L'ÉGLISE D'ASSY : DES DÉCOUVERTES EXCEPTIONNELLES !	62
PROMASENS 1872 : LE MIRACLE N'A PAS EU LIEU.....	63
LA LINOGRAVURE	64
GASTON PARMENTIER, UN ITINÉRAIRE MODÈLE !.....	65
<i>De l'école primaire à l'école secondaire</i>	66
<i>Inspecteur scolaire</i>	66
<i>À « Gambach »</i>	66
GOTTLIEB BERGER, CONSEILLER NATIONAL BERNOIS, MOTEUR ÉCONOMIQUE DE NOS RÉGIONS	67
<i>Régent, avocat, rédacteur...</i>	67
<i>Homme politique et économiste</i>	67
<i>Fehr du château et du vin</i>	67
HOMMAGE À LOUIS SAUTEUR - 1907-1987 -, PROFESSEUR, PIANISTE ET ORGANISTE	68

<i>L'organiste artiste</i>	68
<i>L'hommage de Norbert Moret</i>	69
KIM EN JOONG,GANAGOBIE.....	70
MOB 39-45 : IMPORTANCE DE L'ARMEE, SUIVIE DE LA VERITE SELON MEIENBERG.....	70
<i>Des morts et des blessés</i>	71
<i>Opinion de Meienberg</i>	71
LE MUSICIEN OSCAR MORET	72
L'ECRIVAIN MAURICE ZERMATTEN.....	72
MAX CLÉMENT, PEINTRE FRIBOURGEOIS (1912-1995).....	74
LE COLONEL ALBERT BACHMANN ET « L'ARMÉE SECRÈTE ».....	75
<i>Auteur du «Petit livre rouge de la défense civile» et initiateur de la P-26</i>	75
<i>Fin de carrière</i>	75
<i>L'écrivain Paul Thierrin s'insurge</i>	76
LE MONASTÈRE D'HAUTERIVE DÈS 1848	76
<i>Retour des moines</i>	76
<i>La Fondation créée en 1966</i>	77
LENTIGNY	77
ROCAMBOLESQUE.....	78
AGATHE SALINA (1910-2008) UNE VAUDOISE HORS NORMES !	79
<i>Tiers-Monde et apport de connaissances scientifiques et techniques</i>	79
<i>Première mission vue par G.G.</i>	79
<i>Dernière mission</i>	80
MÉLUSINE, LA FÉE POITEVINE..	80
A MÉDITER !	82

CEUX QUI DISENT NON.....	82
<i>Esther Sarre.....</i>	82
<i>21 juillet, 12:35 ·</i>	82
COLETTE ET L'ARCHEVÊQUE.....	83
ET ARRIVE LE CHOCOLAT AU LAIT.....	84
<i>Le chocolat au lait est créé.....</i>	84
LE PÈRE FIDÈLE DÉCAPITÉ.....	85
ROBERT LOUP EXALTE LE DR LOUIS THURLER ET LE MUSICIEN JULES MARMIER	86
<i>Une œuvre fribourgeoise.....</i>	87
POLITIQUE FRIBOURGEOISE, DIVERS RAPPELS	88
<i>Partis politiques et décisions cantonales</i>	88
<i>Directeurs de l'Instruction publique : dates de la durée du mandat ; SPR et lois scolaires</i>	88
<i>Bouleversements politiques.....</i>	89
<i>AVS, AI et assistance</i>	89
<i>Modeste et Émile Bise, personnalités controversées</i>	89
RODOLPHE RUBATTEL (1896-1961), LA FIERTÉ DE VILLARZEL !	89
<i>Carrière journalistique et politique de Rodolphe Rubattel</i>	90
<i>Rodolphe Rubattel, brillant et modeste !.....</i>	90
<i>Un homme simple.....</i>	90
<i>Rodolphe Rubattel a rappelé son enfance dans un discours.</i>	91
UN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG TUÉ À LA GUERRE DE 14.....	91
<i>Ses études</i>	91
<i>L'opinion de Victor Giraud.....</i>	92
LA FAMILLE DE JOËL EN NORMANDIE.....	93
À ÉTRETAT.....	94
<i>Notre-Dame-de-la-Garde</i>	94

ERNST LUDWIG KIRCHNER, PEINTRE BRILLANT « HORS NORMES », QUI A VÉCU À DAVOS	
<i>Expressionnisme et impressionnisme</i>	95
<i>Kirchner à Davos</i>	95
<i>L'artiste</i>	96
<i>«Die Brücke »</i>	96
RÉFUGIÉS BELGES.....	97
COLLABORATION : SOUTIEN AUX ALLEMANDS PENDANT LA GUERRE 39-45	97
<i>Joseph Darnan</i>	98
<i>François Darlan</i>	98
<i>Otto Abetz</i>	98
SAINT-URSANNE ET SON FAMEUX PONT	99
SAINT URSIN.....	100
DIFFICILE DE TOUJOURS ÉCOUTER LE CURÉ !	101

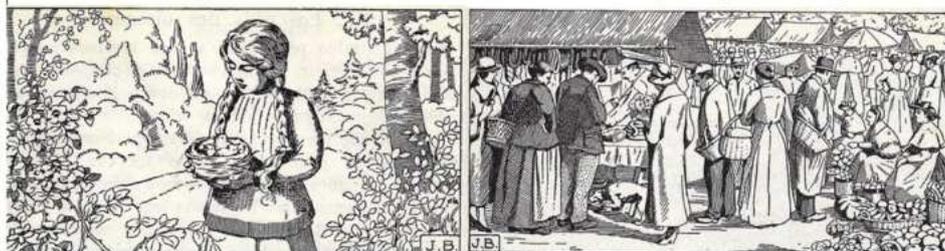
Jean Berchier, artiste peintre

Jean Berchier, dessinateur, calligraphe, artiste peintre, professeur au Technicum et à l'École normale (1886-1956). Encore un artiste dont la mémoire mérite d'être évoquée ! Deux articles de « La Liberté » relèvent les qualités humaines et professionnelles de Jean Berchier. Le premier, de M.Z., a paru le 14 octobre 1941 et, le second, le 24 mars 1956, signé Ernest Castella, publié à la suite du décès de l'artiste. Le texte qui suit s'inspire de ces deux publications. Jean Berchier est né en 1886, à Vevey où ses parents étaient commerçants. Dès 1902, il fréquente le Technicum de Fribourg, dans la section appelée alors École des Arts. Il obtient en 1905 le diplôme de maître de dessin. De 1905 à 1907, il suit les cours de l'Académie Julian de Paris. Le gouvernement français reconnaît ses aptitudes à l'enseignement du dessin dans les écoles primaires et normales. Jean Berchier se perfectionne à l'École royale des arts décoratifs de Munich.

En 1909, le Conseil d'État le nomme professeur au Technicum. Cette institution a bénéficié de son talent pédagogique jusqu'en 1953. Parallèlement, il enseigne le dessin à l'École normale d'Hauterive, jusqu'à sa fermeture en 1940. Un riche programme que présentent les « Revues annuelles » d'Hauterive. Exemple, le programme de 5^e année : croquis d'après nature, dessin technique à l'échelle d'outils, d'objets, dessin au tableau noir, méthodologie du dessin à l'école primaire, calligraphie avec plumes spéciales. Un programme semblable aurait été le bienvenu à l'École normale de Fribourg, du moins dans ses deux premières décennies ! Jean Berchier a publié en 1933 un traité de perspective très apprécié. On ne compte pas les documents relatifs à de grandes circonstances qu'il a calligraphiés, souvent sur parchemin, avec un goût, une habileté qui forçaient l'admiration et faisaient songer souvent à l'art des enlumineurs du Moyen Âge. Il excellait dans ce travail précis, comme aussi dans celui de projets de drapeaux. Ses connaissances étendues en héraldique lui étaient d'un grand secours.



Quatre gravures de Jean Berchier dans le « Livre de lecture », degré moyen, Fribourg 1942



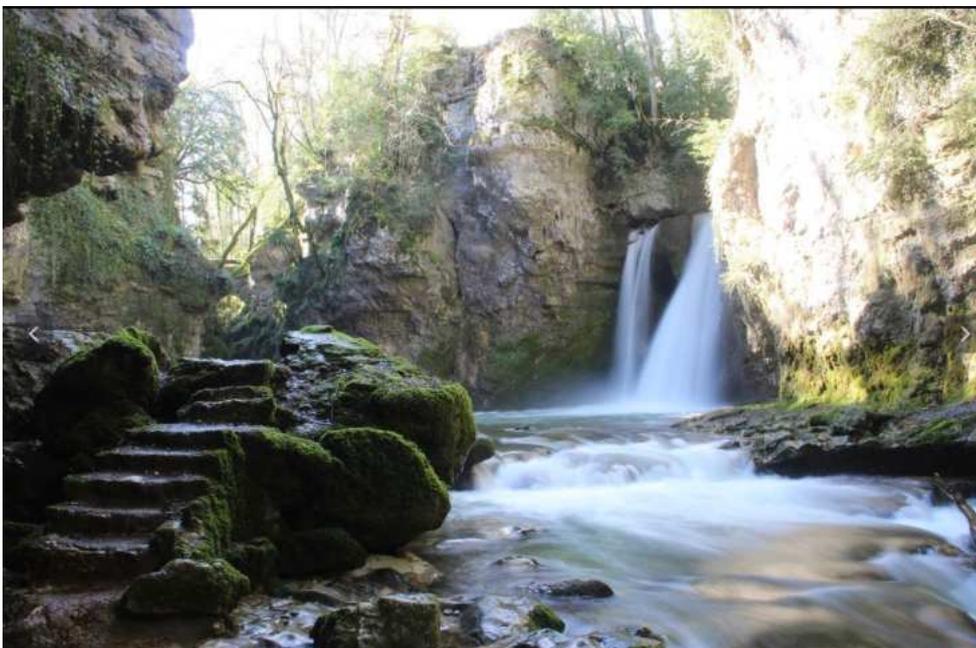
Jean Berchier a contribué aussi à l'illustration de manuels scolaires.

C'était aussi un peintre paysagiste et, singulièrement, un aquarelliste de beaucoup de goût, de talent et de sincérité. « La Liberté » du 24 mars 1956 est fort élogieuse sur Berchier aquarelliste : « Peindre est sa fonction. Il s'en acquitte avec une adresse surprenante. Il ne semble jamais rencontrer d'obstacle. Il joue avec la difficulté, mais la voit-il seulement ? Le

temps d'accrocher sa feuille sur la planche, de cligner de l'œil : une, deux ! L'aquarelle est faite, à la perfection. Elle poétise le monde. Elle lui donne une légèreté, une fraîcheur, une transparence de nuage. Le monde cesse d'avoir un poids, une épaisseur, de la rudesse. L'air, le soleil, la lumière le pénètrent partout. Coins de Fribourg, journées de neige, paysage de la Gruyère, mazots valaisans, partout la même adresse, la même sûreté, la même rigueur. »

La Tine de Conflens

Katia, la compagne de mon petit-fils Gabriel et maman de charmants jumeaux, m'a fait découvrir un site de notre pays que je ne connaissais pas : la Tine de Conflens. Elle s'y est rendue en escapade à l'occasion de son anniversaire le 27 mars 2025.



La Tine de Conflens est un magnifique site naturel près de la Sarraz, au nord de Morges dans le canton de Vaud. Il s'agit de la confluence, c'est-à-dire la jonction, des rivières de la Venoge et du Veyron. Le site de la Tine de Conflens, facile d'accès, permet de découvrir des gorges, une cascade et même de s'y baigner en été ! (La Torpille)

Arthur Vez, instituteur à Vesin, décès tragique

Le lundi 30 novembre 1936 au matin, une pénible nouvelle jetait la consternation dans le district de la Broye : Arthur Vez, instituteur à Vesin, avait été, la veille peu avant minuit, près de Farvagny, victime d'un mortel accident d'automobile. Il s'était rendu en Gruyère, après avoir passé la journée à Estavayer. Il avait pris place dans l'automobile d'un de ses amis, M. Ferrari, de Montet. Au cours de la promenade, près du Pâquier, un pneu a éclaté, faisant zigzaguer la voiture qui est venue finalement buter contre une haute barrière. Sous le choc, un pieu de celle-ci a traversé la glace et s'est planté dans le cou d'Arthur Vez, tué sur le coup. Les autres occupants de la voiture n'ont eu aucun mal.

La salle d'école de Vesin a été transformée en chapelle ardente, cette salle où, deux jours auparavant, un maître plein de santé et de bonne humeur faisait avec entrain la classe à plus de cinquante écoliers !

Né le 16 octobre 1895, à Vesin, il était le fils de Louis Vez qui a vécu toute sa carrière de régent dans cette commune. Deuxième d'une famille de cinq enfants, Arthur est entré à l'École normale d'Hauterive le 4 octobre 1909. Naturellement jovial, ayant l'esprit d'à-propos et la répartie prompte, il s'entendait à merveille à amuser son monde. Son caractère gai et enjoué cadrait malgré tout avec l'austérité des lieux... Bon élève, il était notamment doué d'une mémoire prodigieuse, récitant par cœur, sans défaillance, des pages entières de quelques romans et des fables de La Fontaine.



L'Hôtel du Cerf à Estavayer au temps de Numa Terraz

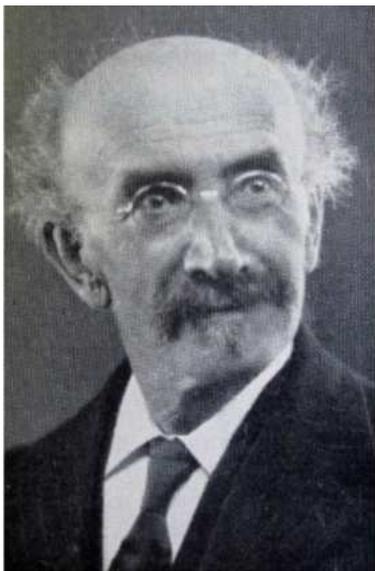
Arthur Vez a obtenu son brevet en juillet 1913. Nommé à Estavayer-le-Gibloux, il a enseigné durant 9 ans dans ce village. Entre temps, il avait passé son École de recrues à Colombier et, en juin-juillet 1916, suivi une École de sous-officiers à Porrentruy, une des Écoles dites « de campagne », d'une durée de 47 jours, la dernière que le Colonel de Loys ait inspectée. Ajoutons que notre jeune sous-officier a terminé sa carrière militaire comme officier. Il était plt (premier-lieutenant). En 1922, Arthur Vez épousait la fille de Numa Terraz, propriétaire de l'Hôtel du Cerf à Estavayer. La même année, le papa d'Arthur prenait sa retraite, laissant la place à son fils. C'est donc à Vesin qu'il devait passer 14 ans de sa vie d'éducateur, se sacrifiant à sa classe, se mêlant assez peu de la vie publique et ne recherchant ni les activités accessoires, ni les honneurs.

Le 3 décembre 1936, à Cugy, ses funérailles ont été une manifestation d'attachement au défunt. Étaient présents : le corps enseignant broyard avec Léon Crausaz, inspecteur, des collègues et amis venus d'autres districts, la Cécilienne de Cugy, des camarades de service et des officiers supérieurs, les enfants des écoles de la paroisse, en un mot, toute une population. Les instituteurs du district ont chanté avec distinction l'Office funèbre et, sur la tombe, ils ont interprété le chant de l'adieu.

D'après E. B. Estavayer-le-Lac, 16 décembre 1936

Firmin Jaquet (1858-1933), le domestique devenu Dr honoris causa

Au cours de la séance inaugurale de l'année universitaire 1921-1922, la Faculté des sciences de l'Université de Fribourg a conféré le titre de « Docteur honoris causa » notamment à Firmin Jaquet, botaniste fribourgeois de grande renommée. Originaire de Fuyens, né à Grenilles le 22 septembre 1858, Firmin Jaquet a fréquenté l'école de Villaz-St-Pierre jusqu'à sa quinzième année. Après avoir travaillé pendant six ans comme domestique à Granges-Paccot et à Farvagny, il a pu réaliser son ardent désir d'entrer à l'École normale d'Hauterive.



Il a obtenu son brevet en 1881, à l'âge de 23 ans. Pendant trente-quatre ans, il a consacré le meilleur de ses forces à l'enseignement primaire dans les villages de Grangettes, Botterens, Châtel-sur-Montsalvens et Granges-Paccot. Dans des conditions financières des plus difficiles, avec une famille comptant 14 enfants...

C'est à Hauterive, dans un rudimentaire cours de botanique, qu'il s'est initié à la systématique des plantes où il est passé maître. Depuis lors, on l'a vu « botaniser » tout d'abord dans les régions où il fut appelé à diriger une école primaire, à Grangettes, à Botterens, et surtout à Châtel-Crésuz qu'il a habité pendant un quart de siècle. De ce séjour alpestre (dominant aujourd'hui le lac de Montsalvens créé en 1920), il a rayonné dans nos montagnes dont tous les secrets de la production florale lui ont été dévoilés. Ses excursions

estivales le conduiront hors de Suisse, dans Les Alpes Pennines dont le plus haut sommet est le Mont Rose, dans les Pyrénées, la Ligurie, et surtout en Corse.

Une persévérance aussi remarquable a attiré l'attention des spécialistes et sa réputation a dépassé nos frontières. Plusieurs sociétés scientifiques l'ont admis en leur sein. Ses récoltes et ses échanges lui ont permis de composer un herbier général de 18 000 spécimens. Parallèlement à cette collection monumentale, il a établi un herbier cantonal qui donne les plus précises indications sur l'habitat de notre production florale.

Si Fribourg est le canton suisse dont la flore est si bien étudiée, on le doit à cet infatigable botaniste dont rien n'a ralenti l'ardeur, pas même la modicité de ses ressources. Dans ses recherches, Firmin Jaquet a voué une prédilection particulière aux genres difficiles qui

déroutent maints botanistes, aux alchimilles et surtout aux épervières dont il a recueilli les plus subtiles variétés dont plusieurs sont inscrites dans les nomenclatures sous des désignations qui rappellent le nom de Firmin Jaquet, ainsi le « Rubus Jaquetianus ». (Rubus : ronce, comme le mûrier) Firmin Jaquet est entré au service du Musée des sciences naturelles en 1918, à l'âge de 60 ans.

Il est devenu définitivement attaché en qualité d'assistant de botanique à partir du 1^{er} janvier 1919. Il a cédé au Musée sa magnifique collection de plantes. Dans sa nouvelle et dernière fonction, il a voué tout son temps, sa science et son habileté aux explorations et aux échanges, aux publications scientifiques et à la révision des herbiers. Il a publié, en 1930, un « Catalogue raisonné des plantes vasculaires du canton de Fribourg et des contrées limitrophes ». Ce recensement de toute la flore du canton sert, encore aujourd'hui, de référence.

Voir notamment le « Bulletin pédagogique » N° 19, 1^{er} décembre 1921 ; les NEF 1934, « La Gruyère » du 9 février 1933

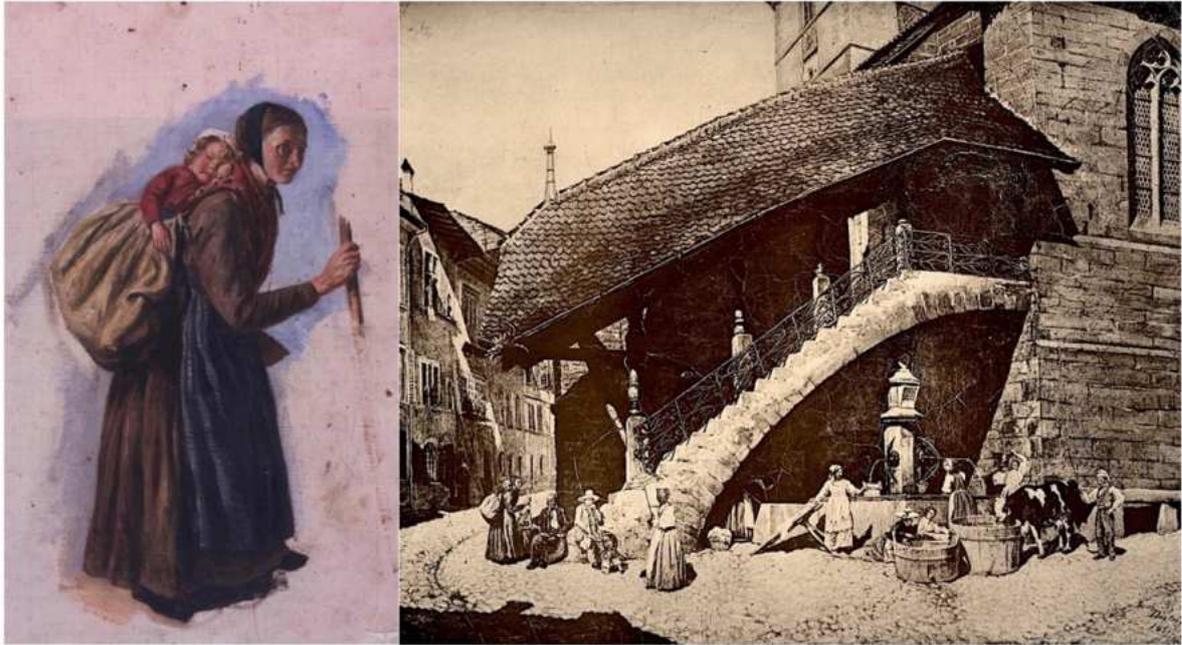
Le peintre Auguste Dietrich, décédé à l'âge de 38 ans

Auguste Dietrich est né à Estavayer en 1825 et il est décédé en 1863. Au sortir de l'École secondaire d'Estavayer, dont il était l'élève le plus doué, son père l'a envoyé à l'École moyenne de Fribourg où il a fait de rapides progrès, surtout dans les mathématiques et le dessin. Ses études achevées, il a été appelé à enseigner ces deux branches dans ce même établissement. Bien qu'il s'acquittât fort bien du professorat, son ardeur artistique l'a poussé à compléter sa formation à Genève et à Berne.

En 1848 il a été appelé comme professeur de mathématiques et de dessin au Collège St-Michel devenu École cantonale sous le régime radical de 1848 à 1856. Il a occupé cette fonction jusqu'en 1861, date à laquelle son état de santé l'a obligé à prendre sa retraite. Dès lors Dietrich a été perdu pour l'art et pour la science et il a vécu dans un état de pénible dépression. Il est mort à Fribourg le 16 mai 1863, à l'âge de 38 ans.

Dietrich a laissé de nombreuses études fort goûtées des connaisseurs : sujets religieux, croquis de tous genres, paysages, scènes d'intérieurs, plusieurs tableaux d'autel d'une belle exécution, entre autres une Vierge du scapulaire à l'église de Villarepos, une Mater dolorosa à celle de Cugy, un Nicolas de Flue à celle du Collège, les portraits de Mgr Marilley, de Jacques Vogt et de plusieurs hommes politiques de son temps. Enfin citons comme chef-d'œuvre une toile représentant une rue d'Estavayer avec la fontaine de St-Laurent, l'ancien escalier de l'église de ce nom et quelques personnages peints d'après nature en 1851.

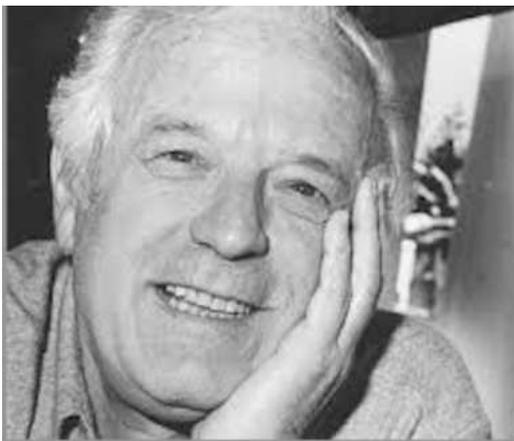
Voir notamment « Fribourg artistique » janvier 1894



Auguste Dietrich : mendiante paysanne → → Estavayer, ancien escalier de l'église et fontaine portant un enfant, MAHF 8402
 photo: Primula Bosshard

Denis Clerc (1935-2012), Dr ès lettres, magistrat hors du commun !

(...) Au pas de charge, il a mené à chef une abondante œuvre législative : sur les hôpitaux, l'assurance-maladie, l'accueil et l'hébergement des personnes âgées (rénovations et constructions de plus de cinquante homes) et des personnes handicapées, les allocations familiales et de maternité, l'aide sociale, le centre de planning familial, etc. Il n'est pas exagéré de dire qu'il a été l'architecte et le maître d'œuvre de l'État social cantonal. Mais que de combats souvent vifs derrière cette sèche énumération !



Au Grand Conseil, quand pleuvent les salves de critiques, Denis Clerc, le coude sur son pupitre et la tête en appui sur sa main droite, ne se départit pas d'un rictus qui annonce une riposte de félin. Les députés sont alors scotchés à sa démonstration.

Orateur flamboyant, le « commissaire du gouvernement » puise dans sa vaste culture littéraire et historique, passe de l'humour au sarcasme (« hilarité », note invariablement le verbatim des séances), tamise les arguments de ses adversaires pour mettre à nu leurs contradictions ou leurs faiblesses... Il a le pouvoir de retourner une majorité et il le sait. Ses flèches font de grands blessés qui se taisent...

Jusqu'au jour où la vengeance peut s'exprimer dans le froid secret de l'urne. Denis Clerc sera élu président de l'exécutif pour 1988 avec un score historiquement bas. Guillotine pour la tête orgueilleuse qui dépasse ! *Extrait de « La Liberté », Louis Ruffieux, 10 avril 2012*

Quand, en 1961, G. G. prophétisait...

Ma sœur cadette ne voulait pas aller à l'école. « Je sais déjà tout » - disait-elle. Je précise que nous habitons la Condémine. Par les fenêtres ouvertes des salles de classe, nous entendions, à journée faite, les écoliers psalmodier le vocabulaire ou les tables de multiplication : « Deux fois un égale deux. Deux fois deux égale quatre... ». Point n'était besoin de tendre l'oreille. Le savoir arrivait, tout rabâché, jusqu'à la maison paternelle.



Lorsque je passe, aujourd'hui, devant les bâtiments scolaires, mon attention n'est plus attirée par la mélodie des voix enfantines. Suis-je un peu sourd ? Les maîtres ont-ils changé de méthode ? Il est possible que, sur ce point, la pédagogie ait évolué. À quoi sert-il à un gamin, en 1961, d'avoir le livret de 12 dans la tête ? Les machines à calculer sont à la portée de tous. Bientôt, les livres seront remplacés par des appareils électroniques. Inutile d'apprendre l'orthographe dans un syllabaire, une grammaire ou un dictionnaire. Il suffira de presser sur un bouton. Et les mots sortiront comme un diable de sa boîte. Ainsi, le cerveau humain ne sera plus qu'une caisse enregistreuse. La science lui sera servie tout apprêtée comme une salade de fruits mûrs. Et ceux qui aimeront encore les pommes vertes seront regardés comme des inadaptés.

Au risque de paraître arriéré, je garde pourtant un bon souvenir des anciens exercices de mémoire. Je me répète parfois - pour le plaisir ! - une série d'exceptions grammaticales : « Bijou, caillou, chou, genou... Bal, cal, carnaval... ». Oui ! Cette musique est inséparable de ma jeunesse studieuse. Et je l'aime, comme on aime une fugue de Bach dont le dessin mélodique revient à des tonalités diverses, mais qui conserve toujours un charme égal à lui-même. *Extrait de « La Gruyère » 8 avril 1961*

Jadis, les concerts de l'École normale de Fribourg



Une coutume chère à l'École normale de jadis consistait en un concert annuel, parfois *a cappella*, parfois avec un orchestre et des solistes, ou avec un organiste. Comme les cours de chant et de direction, la participation au grand chœur de l'École, les leçons de piano, d'orgue ou de guitare, ces concerts apportaient une évidente contribution à la formation musicale des étudiants de l'École normale.

Un grand concert annoncé dans « La Liberté » du 12 mars 1977 : La préparation du concert qui sera donné les 2 et 3 avril prochains, par quelque 700 exécutants placés sous la direction de Pierre Kaelin, avance bon train. Deux auditions de « Jeanne d'Arc au bûcher », oratorio dramatique de Paul Claudel, musique d'Arthur Honegger, seront données dans la grande salle de la caserne de la Poya, à Fribourg (1600 places).

Tous les élèves des Écoles normales participeront à ce concert de grande envergure. Pour l'abbé Pierre Kaelin, ce sera le concert d'adieu à l'École normale qu'il quittera en 1978.

Au grand chœur des Écoles normales de Fribourg seront associés le Chœur symphonique de la cathédrale, un chœur d'enfants composé des Marmousets et des Petits Chanteurs de Fribourg. La partie orchestrale sera assurée par le Collegium Academicum de Genève, dirigé par Robert Dunant, dont la richesse en cordes convient particulièrement à l'œuvre de Honegger. Les solistes seront Cécile Zay, soprano, Karin Rosat, soprano, Nicole Maradan, alto, Charles Jauquier, ténor, Michel Brodard, basse. Deux comédiens, Gisèle Sallin et Daniel Fillion seront les récitants. *Photo : concert du 20 mars 1992 à Belfaux*

Fête-Dieu à Estavayer en 1948

L'armée est là pour défendre l'Église et les autorités... Les édiles portent une lanterne. En tête, le préfet Léonce Duruz, suivi du président du tribunal Marcel Reichlen, puis Léon Crausaz,

inspecteur des écoles de la Broye de 1929 à 1949. Derrière l'huissier, Edouard Huguet, syndic d'Estavayer, puis on devine Gustave Roulin, conseiller communal et député. Le tambour militaire est mon beau-frère Jean Périsset, futur typographe en Valais.



Surpierre 1907

La classe de Surpierre en 1907. L'instituteur est Xavier Dessarzin (1860-1939). Il a obtenu son brevet à Hauterive en 1878. Il a enseigné 6 ans à Lully, 8 ans à Nuvilly et 20 ans dans son village de Surpierre, soit de 1893 à 1913.

« La Liberté » du 21 juin 1939 lui consacre un article élogieux. Les élèves sont, pour la plupart, des enfants de paysans. Au premier rang, on constate que les souliers étaient bien ferrés... Comme dans la plupart des écoles, le nombre d'élèves est très élevé !



Aide aux paysans durant la mob 1939-1945

Des soldats, durant la mob 1939-1945, donnaient parfois des coups de main dans des exploitations agricoles où le « patron » était mobilisé.

Extrait de l'Histoire de Grolley : la mob ! C'est sur un fond de chansons et d'inquiétude refoulée que débute le bel été de 1939. Sur la route et dans les trains, toute la Suisse « s'en allait-t-en paix », ou allait visiter l'Exposition nationale de Zurich, en course d'école, en course de contemporains, en famille. On allait cueillir des lauriers au Tir fédéral de Lucerne. Dans les gares, de belles affiches proclamaient : « Va, découvre ton pays ! »

Mais bientôt, d'autres affiches les recouvrirent... Le 29 août, elles étaient rouges et mobilisaient les troupes chargées de couvrir la frontière. Le 2 septembre elles étaient blanches. C'était la Mobilisation générale. En quelques jours, cent mille soldats romands s'en furent découvrir un autre aspect de leur pays, celui de la vigilance armée. Ils étaient cent mille soldats romands parmi cinq cent mille soldats suisses qui mobilisaient toutes leurs forces, toute leur patience et leur foi.



Des soldats remplacent le « patron » mobilisé !

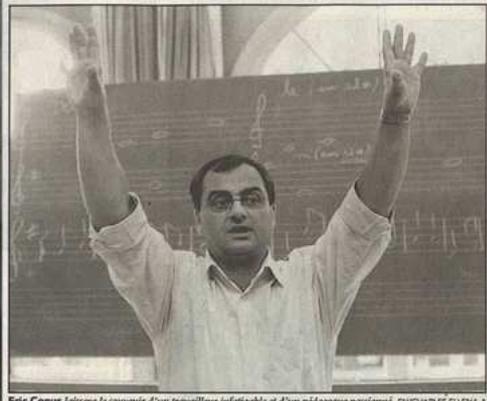
Éric Conus - 1958-2004 - un phénomène !

Phénomène : le mot n'est pas exagéré ! J'ai choisi Éric en qualité de professeur de musique à l'École normale tant il était un enseignant hors du commun à l'École secondaire de la Glâne. Hors du commun non seulement au point de vue musical, mais par sa personnalité débordante de vie, son charisme, son empathie, sa gaieté communicative ! Et la musique était sa vie ! Natif de Siviriez, établi à Lussy, Éric Conus avait commencé à étudier la trompette au Conservatoire de Fribourg à l'âge de douze ans afin de jouer avec le corps des cadets de son village créé par François Raemy. Son parcours sera dès lors largement orienté vers la musique.

Il a fréquenté l'École normale où il a obtenu son brevet d'instituteur, et le Conservatoire où il a décroché tous ses diplômes musicaux. Il s'est inscrit dans la lignée des grands musiciens fribourgeois.

L'annonce de son tragique décès survenu le 28 juin 2004 a suscité une profonde émotion dans l'ensemble du monde musical et au-delà. Directeur de la Concordia de Fribourg à 25 ans : voilà qui en dit long sur le talent et la passion de cet instituteur de formation, devenu

professeur de musique. « J'ai volé à Bernard Chenux la passion et le charisme qu'il transmettait », dit Éric Conus de son maître de musique à l'École normale. Un maître qui le propulsera à la tête de la Concordia de Fribourg. Éric a 25 ans, et c'est le premier orchestre à vents dont il a les commandes. Au concours de la Fête fédérale des musiques de Lugano en 1991, la Concordia se classe quatrième de la catégorie Excellence. Un résultat qui fait connaître le Glânois dans toute la Suisse !



Eric Conus laisse le souvenir d'un travailleur infatigable et d'un pédagogue passionné. PH/CHARLES ELLENA-A.



Photo de la classe de l'École normale 1978. Cavaliers : de g. à dr. Christian Bussard, José Yerly, Charly Aeby, Claude-Alain Gaillet, Marcel Bulliard, Stéphane Carrupt. Porteurs : Francis Banderet, Yvan Python, Jean-Bernard Repond, Dominique Brulhart, Eric Conus, Roland Sturny

Eric Conus, parallèlement à de prestigieux ensembles, a dirigé des chorales villageoises.

« La Gruyère » du 16 mai 1995. Eric Conus dirige « La Perce-Neige » de Sommentier. Extrait : Le chœur a étincelé dans « L'Alleluia » de Haendel. Incisives jubilatoires, nerveuses dans le meilleur sens du terme, les voix, ténors et soprani surtout, ont atteint des sommets, au propre comme au figuré. Eric Conus est un chef qui « en veut ». Et qui obtient des résultats. « L'Ave Verum » de Gounod fut une plage de recueillement, toute d'intériorité. « Barcarolle », avec les solistes Patrick Menoud et Philippe Rouiller, fut un grand et vrai moment d'émotion.

« La Liberté » du 4 septembre 1993 explique pourquoi Éric Conus a quitté la direction du Corps de musique officiel de Fribourg. Après dix ans d'une fructueuse collaboration, « La Concordia » et son directeur Éric Conus se sont quittés en toute harmonie. Conus a été choisi parmi 50 candidats pour prendre la direction de « L'Ensemble d'Oerlikon Seebach (ZH) ». Sous sa conduite, cet ensemble décrochera la première place de la catégorie « excellence » à la fête fédérale de 1996. Cet engagement par l'un des plus prestigieux corps de musique de Suisse confirme les « qualités exceptionnelles » d'un chef qui poursuit ainsi une carrière fulgurante.

À 43 ans, il est élu président de la commission musicale de l'Association (ASM) suisse des musiques. Pour couronner le tout, Éric Conus a été appelé en 2001 à la tête de l'Orchestre symphonique à vents de l'armée suisse. Une formation d'harmonie de 90 professionnels qu'il co-dirigera avec Jan Cober, le chef hollandais !

En vue de découvrir des compléments sur le passionnant curriculum d'Éric Conus, parcourez - entre autres - « La Liberté » du 14 janvier 1983, du 4 septembre 1993, du 5 décembre 2001,

du 29 juin 2004, du 21 mars 2005, « La Gruyère » du 16 mai 1995, du 29 juin 2004, du 19 octobre 2004.

Le dimanche des Rameaux

En 2025, le dimanche des Rameaux a lieu le 13 avril. Compte tenu de l'évolution de nos paroisses et des croyances, en maints endroits, la célébration a perdu en partie sa solennité... Rappelons brièvement son sens et les coutumes dont elle était assortie.

La procession des Rameaux, qui ouvre la Semaine Sainte, se déroule le dimanche qui précède Pâques. Elle commémore l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Selon St Matthieu, le peuple étendit ses vêtements sur la route ; certains coupaient des branches aux arbres et en jonchaient le sol. Les foules qui marchaient devant Jésus et qui suivaient, criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » L'Évangile de Jean est précis : ce sont des palmes, des rameaux de palmiers qui étaient portés ou qui jonchaient le sol. Les régions du monde ont des coutumes différentes quant aux végétaux de la procession des Rameaux : if, buis, branchettes d'olivier, saule pleureur, sapin...



Dans mon village d'Onnens, c'était à qui aurait les plus longues manechives (viornes), qui formaient les hampes surmontées d'un large bouquet de sapin blanc, de buis et de houx. On ne trouvait du houx que chez Missy à Cottens... Le curé bénissait les rameaux et le buis. Les paysans plantaient une branchette de buis dans les champs pour les protéger ; ils en plaçaient aussi dans les étables. Le buis bénit ornait les crucifix et les bénitiers dans les maisons. Il servait aussi à asperger les défunts, ainsi qu'à se protéger de divers dangers.

La photo, prise en 2016, montre que la coutume d'orner le bénitier de buis n'est pas morte partout...

Mon frère Bernard Barras

Nous étions quatre frères et deux sœurs, enfants du « régent » nés à Onnens : de gauche à droite, Raphaël, 1926-2019, Madeleine, 1930-2008, Marguerite, 1923-2014, Jean-Marie, 1932, Remy, 1925-1996, Bernard, 1928-1994 (photo 1).

Bernard était sans doute le plus désinvolte des fils Barras. Très sociable, il comptait de nombreux amis avec lesquels il adorait passer « de bons moments ». Lorsqu'il habitait Lucerne et - surtout - Moutier, lors de ses visites à Onnens, après le bonjour à ses parents, il accourait notamment chez André Hirt, dit Dédé, et chez Gabriel Perret, ses grands amis du foot.

Bernard serait volontiers entré aux CFF. Mais... Python, aiguilleur à la gare de Rosé, n'allait pas à la messe. Il ne fallait donc aucun contact avec les « sans Dieu », assurait notre maman ! Bernard est devenu boulanger après un apprentissage qui lui a bien plu chez Lanthemann à Pérolles (Fribourg). Puis il a effectué un séjour à Lucerne avant de prendre pied à Moutier.

Bernard avait épousé Marguerite Zumstein, native de Lungern (Obwald). Ils ont eu deux fils, Olivier et Laurent (1960-1996), hélas décédé très jeune. L'épouse d'Olivier, Jolanda - nous en gardons le plus chaleureux des souvenirs - est décédée dans un accident de ski le 24 février 2021, à l'âge de 57 ans.

Bernard aurait été particulièrement fier des enfants d'Olivier et Jolanda : Lucie, diététicienne, Matthieu, médecin et Nathan, en formation après sa maturité.

Anecdotes

L'oncle Michel et Bernard étaient des virtuoses pour attraper des truites à la main dans le ruisseau d'Onnens, la Bagne. Et on osait les manger. Du temps d'Isidore, le grand-père de Bernard, sa famille a toujours apprêté des truites en cachette d'Isidore. « Braconner c'est voler », disait-il.

Dans les années 40, une mode passagère était celle du jeu du porte-monnaie. On le fixait au bout d'une ficelle, puis on le déposait sur le chemin. Et on attendait patiemment dans le sureau près de la forge. Le plus téméraire tenait la ficelle. Rôle occupé souvent par mon frère Bernard. L'ancien conseiller d'État Marcel Vonderweid (1866-1948), en vacances à Onnens, rentrait de la messe. Il s'est péniblement penché pour ramasser l'objet perdu. Stupeur, le porte-monnaie filait vers le sureau à l'allure d'une souris. M. Vonderweid a esquissé deux pas pour le poursuivre. Tant placide et aimable qu'il était, il n'a pas du tout apprécié...

Foot et associations

Un collègue instituteur broyard traitait naguère le football d'« épine du siècle », car il empêchait les jeunes gens d'assister aux Vêpres...

La photo prise dans les années 40 présente notamment trois frères Perret : Gabriel, Albert et Fernand (photo 2). Le deuxième depuis la droite de la photo est Noël Berger, de Prez, futur syndic, député, juge de paix. Noël avait marqué un goal en courant à genoux... Le terrain se trouvait au Sensuy, à Lovens. Avec le maillot rayé, c'est Jean Rossier, qui deviendra provisoirement le Père Olivier, capucin.

Bernard fut l'un des piliers du FC Moutier à l'époque de la première ascension en ligue B. Il est resté un supporter fidèle du club prévôtois. Il a été nommé membre d'honneur pour 20 ans d'activité au Club. Les sports d'hiver n'avaient pas de secret pour lui. Il a pratiqué le hockey sur glace dans son jeune âge et il était membre du Ski-Club Moutier. Il a même gagné en Valais un championnat de pétanque !

Il faisait partie du Cercle des Fribourgeois de la vallée de Tavannes. Il aimait également le chant, ayant appartenu au chœur mixte Sainte-Cécile et il fut membre fondateur de « l'Âme jurassienne ». Chacun l'appréciait pour son dynamisme et sa générosité.



Légendes dans le texte (photo 1, photo2)



Bernard et sa maman →



→ Un peu de plaisir..

Foot d'avant-guerre à Onnens

Lorsque le foot a fait son apparition à Onnens, les matches se passaient après les Vêpres, dans un pré fraîchement fauché. Les jeunes gens de Lovens ont donné le ton. C'était en 1937. Le football avait le vent en poupe. En 1932, Fribourg avait montré l'exemple en inaugurant le stade St-Léonard. Un championnat interparoissial fut organisé dans la région d'Onnens, le « *championnat de la Brillaz* », du nom de la chapelle située entre les communes de Lentigny, Corserey, Lovens et Prez. À cette époque, les souliers à crampons étaient un luxe. Ceux qui n'en avaient pas jouaient en galoches ou en souliers ferrés.

Bernard et Raphaël, jeunes gens, ont été très actifs dans le championnat de la Brillaz, étant tous deux d'excellents footballeurs. Ils sont parvenus, à leur maturité, jusqu'en ligue nationale, Raphaël à Fribourg et Bernard à Moutier.

Le vocabulaire anglais usité en football subissait à Onnens comme ailleurs des altérations bien rigolotes. Ainsi, Dédé jouait au « *bec* ». En galoches davantage qu'en souliers à crampons, on commettait des « *frôles* ». La balle touchée de la main faisait crier « *hintz* ». Jouer l' « *ofsite* » a marqué une certaine évolution vers une connaissance plus avancée des règles footballistiques. La durée du championnat de la Brillaz fut éphémère, à cause de la mobilisation.

Les spectateurs étaient chauvins. En cas de perte du match, gare... à l'arbitre. Celui-ci devait parfois être protégé à la fin du match. Pas de douche à l'époque. On se lavait les genoux à la fontaine. Pas de terrain officiel non plus. On se débrouillait. Pour marquer le terrain, on puisait dans un sac de sciure. Il fallait parfois dégager le pré de ses « *beuses* ». Malgré tous ces aléas, l'amitié était solide, comme les « *foires* » qui suivaient une ascension, une victoire, même une défaite. Tout se fêtait !

Bernard est décédé accidentellement à Moutier à l'âge de 67 ans. Il a vraisemblablement glissé sur le chemin en rentrant à pied du Graiter, sa montagne favorite. Adieu Bernard, on t'aimait bien !

Des flashs sur Onnens, autrefois

Il y a cinquante ans, la vie était presque la même que cent ans plus tôt. Le devoir, une pensée politique et religieuse unique. Il n'y avait pas trente-six vérités, il y en avait une. Elle tombait de « La Liberté » et du haut de la chaire. Si, à part leur métier, les hommes avaient les cartes, la boule et les quilles, les femmes n'avaient, elles, que leur travail, la religion avec... le Tiers-Ordre. Au sujet des hommes qui boulaient - boule ronde, en bois, plombée -, j'aimerais rappeler ces joutes des mariés contre les célibataires, des ténors contre les basses. Ceux qui arrivaient à « *cailler* » l'école faisaient figure de héros.

Les chantres

Le vin des chantres était offert à Pâques, au Scapulaire - le 16 juillet, l'Église fête Notre-Dame du Mont-Carmel qui a promis de sauver tous ceux qui se consacreront à elle en portant le scapulaire - et à la Patronale, la Saint André fêtée le 30 novembre. La cassée - noix ou châtaignes avec du vin rouge - se dégustait après les Vêpres. Les chantres avaient aussi leur souper. Leur loto existait déjà dans les années 20. Les lots : un paquet d'Henco, du fromage, un pain de sucre... La première promenade a eu pour but Château-d'Œx, en 1925, avec le camion du moulin de Corserey dont les sièges étaient des bancs cloués. Les roues avaient des pneus pleins.

L'auberge d'Onnens et Émile Guisolan

L'auberge de l'Union, qui a répondu longtemps au nom d'auberge de l'Union fédérale, a été fermée en 2010. La Première patente pour cette auberge propriété de la paroisse est datée du 9 mai 1836. La photo de l'auberge de l'Union fédérale date de 1937. Le personnage central

est le tenancier Émile Guisolan (1903-1986). Une personnalité reconnue et renommée ! Ses deux enfants - sur la photo - sont Gabriel, futur garagiste et Gérard, futur policier.



1 Onnens en 1940
2 Émile Guisolan
3 Émile en « motard » et ses deux enfants
4. L'ancien cimetière en 1910

Né à Prez-vers-Noréaz, Émile était le fils de François Guisolan. Celui-ci était le frère de ma grand-maman Eugénie Chatagny-Guisolan, du château d'en bas à Onnens, décédée en 1914, à 36 ans, maman de 12 enfants. Émile était donc le cousin germain de ma maman. En 1931, il a marié Marthe Chatagny, de Corserey, sœur de mon oncle par alliance Marcel Chatagny. Marthe a été atteinte d'une complète cécité durant plusieurs années. Émile est devenu aubergiste à l'Union fédérale à Onnens, puis à l'hôtel de la Cigogne, à Prez-vers-Noréaz, et enfin, en 1942, au restaurant du Gothard, à Fribourg. De 1951 à 1963, il s'est fait remarquer en sa qualité de cantinier aux casernes de la Poya. Il a fondé l'Association suisse des cantiniers militaires dont il est devenu membre d'honneur. Amateur de chant et de musique, il fut, dès 1942, premier trompette à La Landwehr. Celle-ci l'a désigné plus tard en qualité de porte-drapeau.

De Weck d'Onnens

Les de Weck d'Onnens étaient les riches propriétaires des deux plus grands domaines agricoles d'Onnens, celui de la Fin d'Avau et celui du Château. Louis de Weck - 1794-1882 - a vécu au château d'en-haut. Il a suivi une école d'artillerie à Thoune. Il était le camarade de Charles Louis Napoléon Bonaparte, qui fut président de la République française de 1848 à 1852 et empereur de 1852 à 1870 sous le nom de Napoléon III. Le futur empereur et Louis de Weck, écrit l'archiviste de Raemy, ont traîné ensemble la brouette pour faire les terrassements d'une place destinée aux exercices pratiques de l'artillerie.

Le nom de Louis de Weck est resté attaché à l'insurrection des paysans d'Onnens. En 1848, les radicaux avaient pris le pouvoir à Fribourg. Les conservateurs se sont insurgés à diverses reprises. Le meneur était Nicolas Carrard, de Mézières. Le 22 avril 1853, les paysans d'Onnens armés de piques, de fourches et de fusils sont venus réveiller Louis de Weck au château pour qu'il marche à leur tête. Son domestique Louis Dorand de Corjolens devait veiller sur lui. Au

collège St-Michel, devenu l'École cantonale, la bataille a été violente. Louis de Weck a été quelque temps emprisonné, comme plusieurs paysans d'Onnens, ainsi que le témoignent les procès-verbaux du Conseil communal de l'époque.

Louis de Weck était un très bon aquarelliste. La vue d'Onnens qu'il a peinte vers 1850 est la propriété de son arrière-petit-fils Jean-Paul de Weck, ingénieur, domicilié à Avry-sur-Matran. Le souvenir de Louis de Weck, mort en 1892, est une stèle funéraire placée à droite de l'entrée de l'église d'Onnens.



Le fils de Louis de Weck était le conseiller d'État Charles de Weck (1837-1931). Il fut aussi conseiller communal à Onnens de 1862 à 1881, et président de paroisse en 1867. La commune lui empruntait de l'argent lorsque la Caisse communale était « à sec » ! Major dans l'armée, c'est son bataillon qui a désarmé les soldats du général français Bourbaki en 1871. Onnens a accueilli d'ailleurs plusieurs de ces militaires que l'on appelait les Bourbakis. Charles de Weck fut membre de la commission de bâtisse de l'église actuelle consacrée en 1913 par l'évêque André Bovet, d'Autigny.

Léon Genoud

Léon Genoud a occupé le poste de régent d'Onnens de 1879 à 1888. Progressiste, il dérangeait. En 1884, il a ouvert l'Exposition scolaire, ancêtre du CFDP. En 1888, il est devenu le premier gérant du Matériel scolaire. En 1894, il a édité la première carte scolaire du canton de Fribourg avec un panorama pris du plateau de Lovens, « eine Ansicht der Alpen vom Plateau von Loving aus ». Genoud s'est rendu à l'exposition scolaire de Chicago. En 1896, il a

créé le Technicum et il s'est passionné pour la formation professionnelle. Georges Python l'a envoyé se documenter dans divers pays.

L'école de La Valsainte

L'école de La Valsainte a été construite dans les années 1890. Elle accueillait les élèves habitant en amont de la vallée, soit sur les cinq kilomètres séparant les Échelettes du hameau des Riaux. L'évacuation de ce hameau en 1967, à cause de l'instabilité du terrain, ainsi que la possibilité de conduire les élèves les plus éloignés jusqu'à l'école de Cerniat ont entraîné en 1971 la fermeture de cette école. Elle était composée d'une classe unique à six degrés. Mme Danièle Savary a été la dernière institutrice de La Valsainte. Elle a repris une classe à Bulle.



En 1927, pour le poste d'instituteur de la Valsainte, il y eut vingt-six inscriptions ! À l'époque, de nombreuses volées d'enseignants frais émoulus de l'École normale ne trouvaient que rarement du travail. Pléthore d'enseignants avant la pénurie des années 30 !

Je cite le nom d'un seul des instituteurs qui se sont succédé à La Valsainte. Un personnage peu ordinaire, Joseph Seydoux, qui fut mon collègue dans l'enclave de Surpierre ! Ouvert, entreprenant - des milliers de km à vélo au temps de sa retraite !

- et exigeant, osant s'imposer. Bref curriculum : il appartient à la dernière volée formée à Hauterive, brevetée en 1940. Sa carrière d'enseignant a débuté à la Valsainte. Il a enseigné dans la vallée du Javroz jusqu'en 1949, date de son arrivée dans la Broye.

À Fatima

Notre fille Véronique et son compagnon découvrent diverses régions du Portugal. Passant par **Fatima**, Véronique nous fait parvenir cette photo prise à Pâques 2025.

Bref rappel historique. Le dimanche 13 mai 1917, pendant la Première Guerre mondiale, trois enfants de Fatima, un petit village portugais au nord de Lisbonne, sont témoins d'une apparition lumineuse tandis qu'ils gardent leurs moutons. La construction de la basilique du Rosaire à Fatima a débuté en 1928. Le projet de style néobaroque est l'œuvre de l'architecte néerlandais Gerard Van Krieken.

Cette église a été construite sur le lieu où jouaient les bergers à faire un petit mur de pierres quand ils ont vu l'éclair qui leur a fait penser à une tempête. La première pierre a été bénie par l'archevêque d'Évora le 13 mai 1928, alors que la reconnaissance officielle des apparitions par l'Église catholique ne sera faite qu'en 1930. La consécration de l'église a eu lieu le 7 octobre 1953.

(Cf par exemple Wikipédia Fatima ; https://fr.wikipedia.org/wiki/Lucie_dos_Santos)



Les Thermopyles évoquées par nos chorales !

Nos sociétés de chant villageoises chantaient à pleine voix « L'hymne au drapeau », musique de l'abbé Bovet et paroles « très patriotiques ! » d'Eugénie Vicarino. Un couplet mentionne les Thermopyles : « C'est le Grütli, Sempach, Morat, Grandson. Saint-Jacques aussi frère des Thermopyles où nos aïeux mouraient fiers et tranquilles (...) » (Bataille de Saint-Jacques sur la Birse, https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_la_Birse).

Au sujet de la poétesse Eugénie Vicarino :

<https://www.e-newspaperarchives.ch/?a=d&d=LLE19611230-01.2.123&srpos=2&e=-----fr-20--1--img-txIN-Eugénie+Vicarino-----0----->

Léonidas aux Thermopyles est un tableau de Jacques-Louis David (1814). Le tableau fait partie des collections de peintures françaises du musée du Louvre.

Le titre « Léonidas aux Thermopyles », renvoie à une célèbre bataille antique des guerres médiques. Elles ont opposé les Grecs aux Perses au début du V^e siècle avant J. -C.

En 480 avant J.C., les Perses cherchent à envahir la Grèce et doivent passer par le défilé rocheux des Thermopyles (« Portes chaudes »). Après plus de deux jours de combat, les Perses désespèrent de passer quand un traître leur indique un passage pour prendre à revers les Spartiates grecs. Léonidas, chef des Spartiates, renvoie alors ses alliés et garde avec lui ses 300 soldats. Ils mènent une résistance héroïque - un contre trois cents à un contre mille selon les estimations - et se font tous massacrer.



130. Hymne au drapeau.

Paroles de M^{lle} E. Vicarino.
Musique de J. B.

Maestoso. (à 4 temps)

1. Surchamp de pour-preu-ne croix blan-che
2. C'est le Grüt-li, Sem-pach, Mo-rat, Grand-
3. Il t'en sou-vient, — et c'est ce qui te

luit, Sym-bo-li-sant l'à-me de la pa-
son, Saint-Jac-que aus-si frè-re des Ter-mo-
rend Cher à nos cœurs, dra-peau d'un peu-ple

tri-e! A-vec fer-veur, — com-me lorsque l'on
py-les, Où nos aï-eux-mouraient fiers et — tran-
li-bre! D'amour pour toi, cha-cun tres-sail-le et

pri-e, Nous l'ac-clà-mons, dra-peau su-bli-
quil-lés, Sûrs qu'à la gloire ils payaient leur ran-
vi-bre, Et c'est en-cor ce qui te rend plus

me, en lui Re-li-sions-les, ces pa-ges de l'his-
çon, Sûrs qu'à ja-mais ils brisaient les en-
grand; Sur les som-mets du Bien, de la Jus-

toi-re, — Qu'a-po-thé-o-se un so-
tra-ves — Il t'en sou-vient, — dra-
ti-ce, — Tu flot-te-ras — tou-

leil de vic-toi-re, Qu'a-po-thé-
peau de tous ces bra-ves? Il t'en sou-
jours, ô dra-peau suis-se! Tu flot-te-

o-se un so-leil de vic-toi-re!
vient, dra-peau de tous ces bra-ves!
ras tou-jours, ô dra-peau suis-se!

Mort tragique du lieutenant-colonel Eugène Vicarino (1872-1917)

Mercredi 12 septembre 1917. Les officiers du 38^e régiment, en service dans l'Ajoie, s'exerçaient au lancer de grenades à mains. L'exercice touchait à sa fin lorsqu'un éclat de projectile vint frapper dans le dos le lieutenant-colonel Vicarino, commandant du régiment. La blessure était grave et profonde. Malgré tous les soins et les efforts des médecins de troupe et du Dr Clément, appelé d'urgence, l'officier fribourgeois âgé de quarante-cinq ans succombait dans la matinée du 15 septembre, à l'hôpital de Porrentruy. Il s'est éteint après avoir reçu les sacrements de la main du capitaine aumônier Kolly. Sa jeune femme - il était marié depuis six mois à peine - était à son chevet.

Eugène Vicarino était né en 1872. Après de bonnes études au collège de Fribourg et quelques années de stage à Bâle et à l'étranger, il est entré de bonne heure dans l'important commerce de vins de son père, dont il a pris la direction avec son frère. Il faisait partie du Conseil d'administration de la Banque cantonale et du Conseil d'administration de la fabrique de chocolat de Villars.

Il s'intéressait à toutes les manifestations artistiques et sociales de Fribourg. Il était président de la Société de chant de la ville. Il collaborait activement à diverses entreprises industrielles, financières et d'intérêt public du pays.



Au militaire, après avoir débuté comme lieutenant au bataillon 15, Vicarino, promu capitaine en 1902 a été incorporé d'abord au bataillon 17. Il a assumé en 1903 l'adjudance du bataillon 14 dont il est devenu commandant en 1909. Promu lieutenant-colonel, il a pris en 1916 le commandement du régiment 38 composé du 124 de Genève et des 125 et 126 de Neuchâtel. Comme officier, malgré ses réelles qualités humaines, il pouvait être grincheux... On peut suggérer que les landwehriens de Genève et de Neuchâtel ont su mieux l'apprécier que les soldats fribourgeois du bataillon 14 qu'il commanda pendant sept ans... Il a été à la tête du Contingent des

Grenadiers fribourgeois de 1914 à 1917.

Sources : Gazette du Valais, 18.9.1917 ; NEF 1918 ; Impartial, 17 septembre 1917

La terrasse du Vuipay se mérite, comme le sommet de Teysachaux

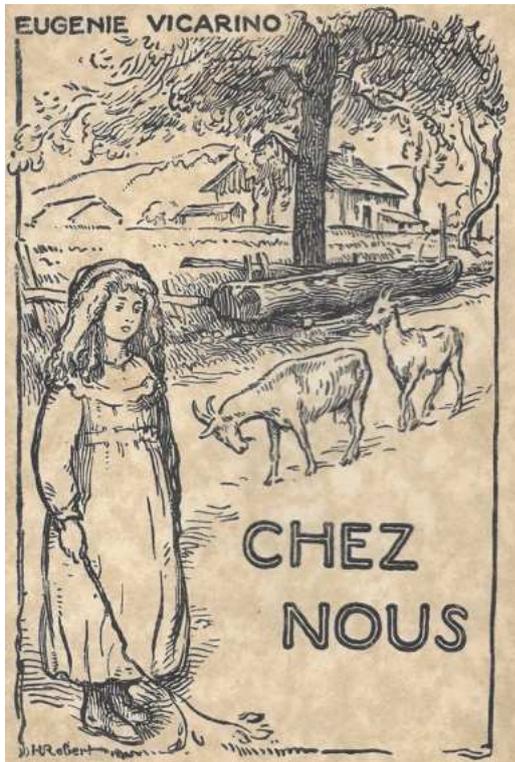
Située tout au bout d'une étroite route serpentant sur le flanc de la Dent-de-Lys, la buvette d'alpage Le Vuipay, ouverte de début juin à début octobre, ne se livre qu'au prix d'un parcours longeant la pente vertigineuse du sommet veveysan. Mais sa terrasse vaut largement ce détour montagnard. Adossée au Teysachaux, au-dessus des Paccots et à 1400 mètres d'altitude, elle offre aux promeneurs un panorama extraordinaire sur la région. Été comme hiver, une vue imprenable. La buvette Le Vuipay vous permet de déguster des spécialités fribourgeoises : macaronis de chalet, fondue, croûtes au fromage, côtelette/jambon, rösti maison et en hiver raclette au carnotzet. En été la buvette est accessible en voiture ou à pied.

<http://www.randonature.ch/prealpes-sans-frontieres/le-vuipay>



Eugénie Vicarino, poétesse

Née à Mohyliv, sur le Dniestr, en Ukraine, en 1861, elle est décédée à Nancy en 1926. Mais



Eugénie Vicarino est d'origine fribourgeoise et c'est à Romont qu'elle a fait ses classes primaires. Je pense que son père, Eugène - 1832-1897 - a effectué une carrière militaire ou diplomatique. Je n'ai rien trouvé à son sujet sur internet au sujet de ses déplacements dans le monde...

Les poésies d'Eugénie Vicarino, publiées d'abord dans divers journaux et revues, ont été recueillies dans trois volumes : « Sur ma route », édité chez Barbier, à Nancy, et dédié à son neveu et à sa nièce; « Sur Champ de pourpre », composé pour ses amis de France; et enfin « Chez nous », dédié à sa nièce Denise. Ces deux derniers recueils sont sortis des presses de Fragnière Frères, à Fribourg, en 1919 et 1922.

« Chez nous » est réservé au « Cottage Denise », plus précisément à Matran, où la poétesse a fait de nombreux séjours. Et c'est la rivière qui dessert le moulin neuf, le pont couvert, la vieille église encerclée par le cimetière, le chemin du village, le Moléson au fond du tableau... Le dessin de la première page est dû au peintre fribourgeois très connu Henri Robert.

Matran : le pont de bois

En 1832, un pont de bois - à péage jusqu'en 1904 - fut construit sur la Glâne pour améliorer l'accès au Moulin Neuf depuis Matran. Il fut supprimé en 1962.

En 1922, la poétesse Eugénie Vicarino - qui immortalisait par des écrits en vers ses séjours à Matran - a composé « Le pont ». Le poème figure dans la brochure intitulée « Chez nous », publiée en 1922.

Le pont de bois couvert, tremblant de vétusté,
Est d'un ton gris argent que le soleil satine
Et sur lequel le temps a posé sa patine.
Dans le paysage, il s'est incrusté,
Ce pont; il en fait partie intégrale,
À tel point qu'on ne peut l'imaginer sans lui,
Sans son toit de bardeaux, le toit clair qui reluit,
Sans ses plantes murales,
- Joubarbes, résédas, liserons, violiers, -
Si longues qu'en été le vent les échevelle.

Bon an mal an, il faut qu'on renouvelle
 Plus d'une planche au tablier ;
 Tant de chars vont et viennent,
 Véhiculant les foins, les regains, les blés mûrs !
 Ils vont, ébranlent tout s'ils accrochent le mur,
 Ne savent démarrer avant qu'on ne parvienne
 À les remettre enfin d'aplomb.



Le sol reste longtemps jonché d'herbes, de
 paille,
 De menus grains, et les moineaux y font
 ripaille,
 En cercle, autour du froment blond,
 Jusqu'à ce qu'un enfant tout-à-coup les
 effraie...
 Sur les parois, partout, burinés au couteau,
 Le long des poutres, des linteaux,
 Tracés au crayon, à la craie,

Des noms, des noms encor !
 Tous ceux de la paroisse
 Dont les listes s'accroissent,
 De ceux des alentours, pittoresque décor ;
 Décor touffu... poignant, du reste,
 Car tous ces noms que vous avez
 Patiemment gravés
 Ou bien notés d'une main preste,
 Le sont ou le seront aussi
 De même - inscrits, porteurs du bref message
 Mentionnant votre « passage », -
 Au champ de repos comme ici.

... La nuit vient, mais la lune claire
 Baigne le pont d'un flot lumineux et léger ;
 Sur le toit gris, il semble avoir neigé,
 La vieille nef s'entoure de mystère
 Et répondant à l'appel sec du vent
 Par une longue plainte désolée,
 Elle apparaît ainsi qu'un mausolée
 Qui porte avec les noms des morts ceux des vivants.

Un orgue apprécié jadis

Dans mon ouvrage « Au temps de l'École normale », j'ai écrit au sujet des débuts de l'institution à Fribourg : Il faut mentionner l'achat d'un outil combien précieux pour l'enseignement de la musique instrumentale à l'École normale et pour l'appréciation des partitions organistiques. L'orgue, œuvre de la Maison Metzler de Dietikon, compte 14 jeux. Il

a été expertisé par Leo Kathriner le 1er décembre 1945. Kathriner, un professeur de piano et d'orgue très compétent et méthodique, d'une très large culture musicale.

Internet rapporte de nombreuses pages élogieuses sur la Maison Metzler. Extraits :

L'orgue de Schmitten est un majestueux et splendide orgue de la Manufacture Metzler de Dietikon (canton de Zurich). Il date de 1966 et compte 24 jeux répartis sur 2 claviers et pédalier. Il est placé en tribune ouest et domine la nef de sa grandiose façade.

L'orgue de Mariastein : la Société Metzler de Dietikon a construit en 1978 un instrument entièrement nouveau. Avec ses trois claviers et ses 39 registres, cet orgue est très recherché pour les concerts et occupe une place importante dans le paysage des orgues.

Andreas Metzler (1960), Orgelbauer Dietikon, commentaire :

Er gibt an vielen Orten den Ton an. Andreas Metzler ist nach der Matura in das Familienunternehmen Metzler Orgelbau AG eingetreten, das seit 1931 in Dietikon beheimatet ist. Es hat seither in ganz Europa über 650 Orgeln gebaut.

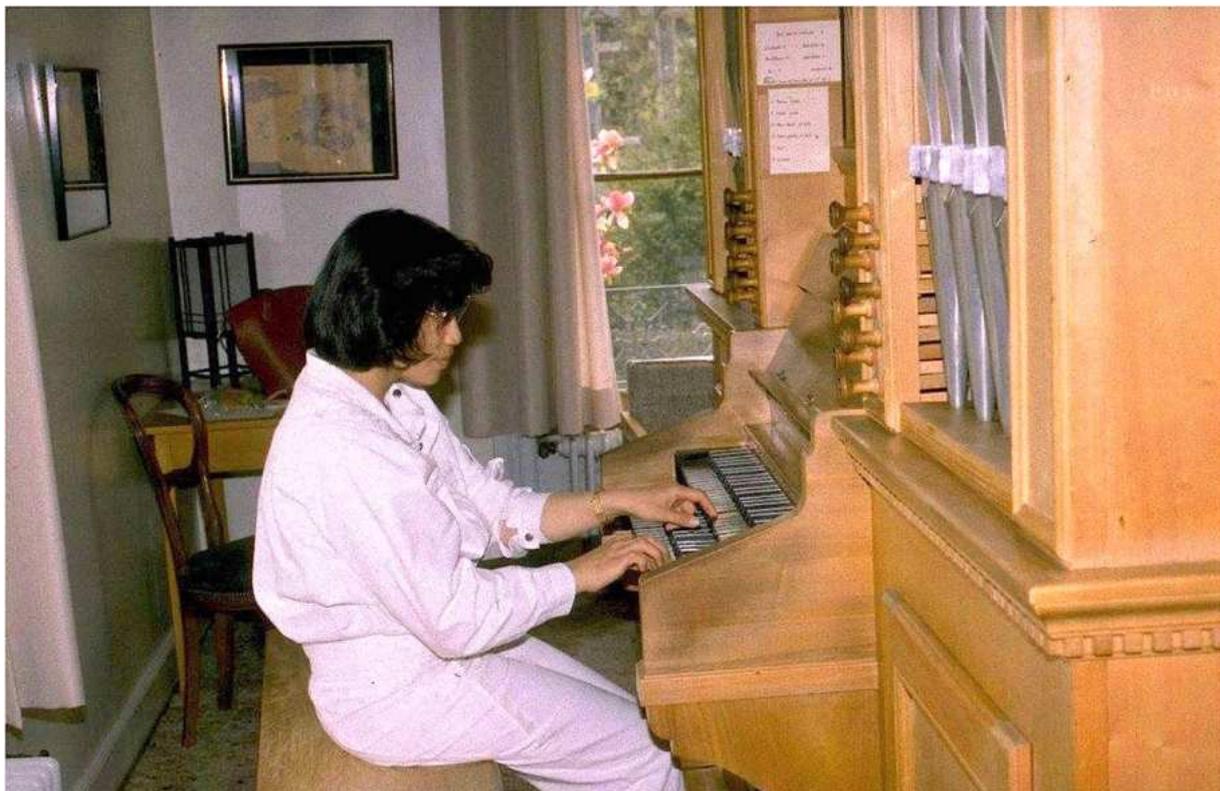
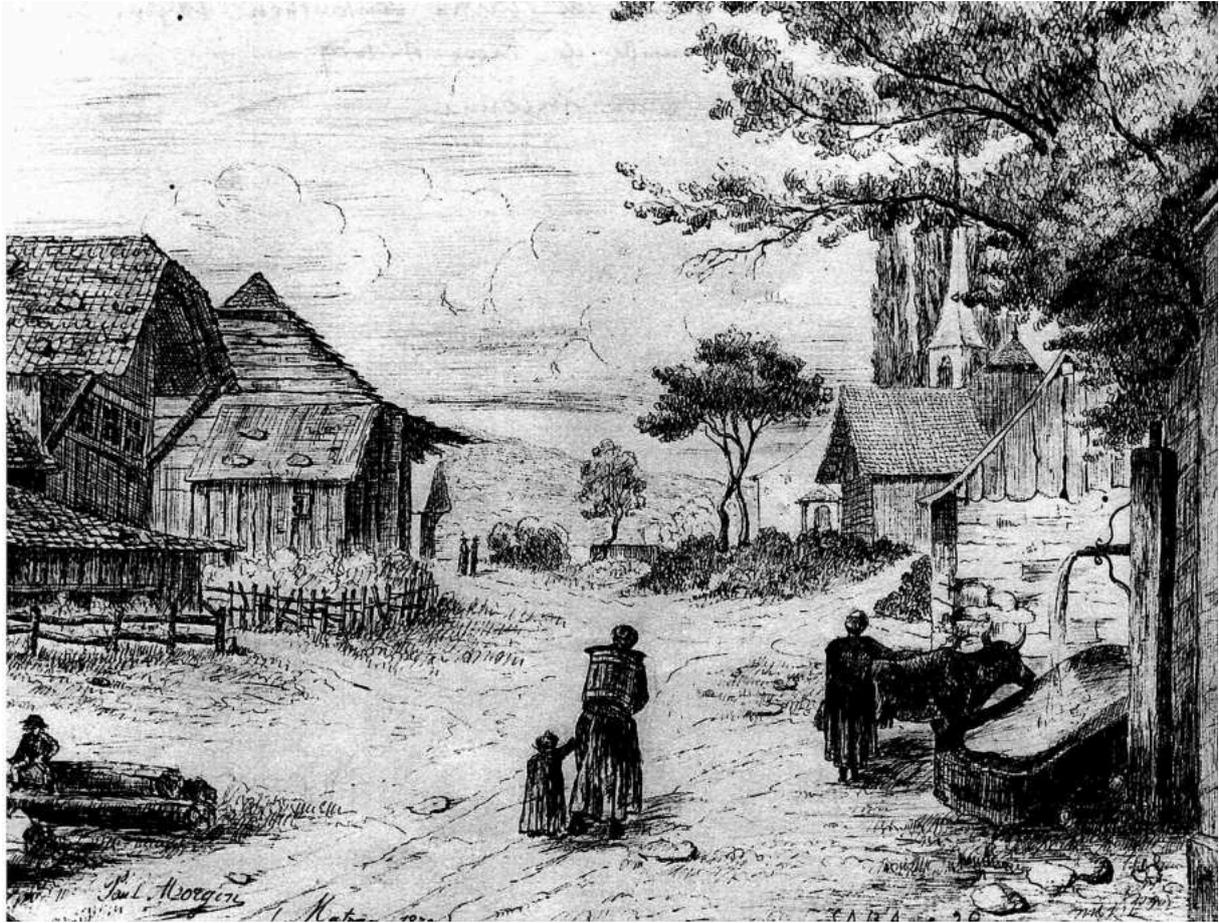


Photo : A l'orgue de l'École normale - disparu lors de la création de la HEP - Ryoko Naef, professeur de piano et d'orgue.

La fontaine de Matran



Matran et sa fontaine, par le peintre Paul Morgon (1852-1907),

Eugénie Vicarino et la fontaine de Matran, dans « Chez nous », 1922

Un long bassin qui n'est qu'un tronc d'arbre creusé ;
L'eau claire y coule à jet contenu, maîtrisé,
L'eau vive est prise au piège, arrêtée en sa course,
Brocs, seilles et bidons s'offrent à chaque instant
Pour la capter; en eux retombe en clapotant
L'eau de source.

Dans la montagne altière et dure, elle a jailli,
La source cristalline au riant gargouillis,
À l'endroit même où, svelte, un sapin bleu s'accroche.
Elle fut le torrent impétueux, hardi,
La cascade écumeuse et vive, qui bondit
Sur les roches.

Elle a connu la folle ivresse des avrils,

Et les coups de soleil, et les coups de grésil,
La neige qui descend, l'avalanche qui gronde ;
Elle-même, échappée à sa prison d'hiver,
Se creuse des sentiers jusqu'au pré déjà vert
Qu'elle inonde !

Elle a connu le brusque orage des étés,
Son fracas furieux par l'écho répété;
Pêle-mêle, en son lit, frêles nids et branchages
Ont roulé, qu'à son tour elle prit et roula...
Maintenant, assagie et calme, la voilà
Au village.

Son seul luxe lui vient du merveilleux tilleul,
Étendant ses rameaux, en un geste d'aïeul,
Pour la bénir d'être humble et d'être hospitalière.
Elle étanche la soif de tous, bêtes et gens,
Et semble rire avec l'écolier, aspergeant
L'écolière.

C'est elle, goutte à goutte, instant après instant,
Qui cadence la fuite incessante du temps ;
C'est sa voix de clepsydre, et précise, et certaine,
Qui parle dans la nuit. Du village endormi,
Logis clos, feux éteints, on n'entend rien... hormis
La fontaine !

Rongeurs des rivières

Le rat musqué est un rongeur mesurant 30 à 40 cm de long et pesant jusqu'à 1,5 kg. Excellent nageur, il peut parcourir près de 100 m sans respirer sous l'eau ou y rester submergé et immobile plus de quinze minutes s'il se sent menacé. Il possède des glandes à musc qui secrètent un produit huileux à forte odeur musquée, utilisé en parfumerie. Il a été introduit en Europe au début du XXe siècle pour sa fourrure et comme sujet de curiosité. Il est devenu dans les années 1960 le mammifère le plus commun des cours d'eau des zones agricoles d'Europe de l'Ouest où il cause d'importants dégâts.

Il ne faut pas le confondre avec **le ragondin**, un autre rongeur beaucoup plus gros, jusqu'à 9 kg lui aussi introduit en Europe, mais moins invasif. Les moustaches sont noires chez le rat musqué, blanches chez le ragondin. En comparaison, le ragondin mesure entre 60 cm et 1m, mais c'est surtout son poids qui le différencie grandement du rat musqué puisqu'il pèse en général entre 6 et 10kg. Un ragondin est donc en moyenne bien plus long et surtout cinq fois plus imposant qu'un rat musqué.

Le raton laveur. De taille similaire à un chat domestique, mais avec le dos arrondi, il peut paraître mignon. Très mignon. L'animal est essentiellement nocturne et grimpe facilement

aux arbres grâce à ses doigts agiles et à ses griffes acérées. Il a le pelage poivre et sel avec de légères teintes de roux. On le reconnaît facilement à son masque noir bordé de blanc autour des yeux et à sa queue alternant anneaux clairs et noirs. Mais, dans la nature, il cause de nombreux dégâts. Le raton laveur cible les oiseaux, les petits mammifères et les reptiles. Il peut également transmettre des maladies dangereuses. Il doit son nom à son habitude de tremper ses aliments dans l'eau avant de les manger. Il pèse entre 4 et 9 kg.

Le castor est surtout connu pour les barrages, les digues et les huttes qu'il construit sur le cours des rivières.



Consulter : <https://www.pandaclub.ch/fr/biber-nutria-oder-bisamratte>

« Terre et Nature » 1^{er} mai 2025

Fribourg et le mépris des juifs au XVIII^e siècle

Le 11 novembre 1759 a été arrêté à Fribourg Jacob Moyses, un juif qui avait volé. On l'a conduit aux prisons de Jaquemart. Après avoir soutenu la rigueur de l'hiver et s'être obstiné à ne pas reconnaître ses vols - quoiqu'il ait été mis deux fois à la torture - le juge a été obligé d'user de la méthode forte. Moyses a été alors forcé d'avouer son vol. Quand il l'eut reconnu, LL.EE. l'ont condamné à mort.

« Mercredi 23 janvier 1760, on a d'abord travaillé à sa conversion, mais en vain, quoique les plus habiles religieux et prédicateurs tant jésuites que capucins aient cité toutes les vérités de l'Évangile et de l'Écriture Sainte pour le convertir. Bien qu'il ait été confondu et nonobstant toutes ces vérités, il n'a jamais voulu se convertir à la vraie et véritable religion encore moins se laisser baptiser.

Il fut toujours exhorté par un prêtre jusqu'au haut de la potence où il fut étranglé et pendu le 26 janvier 1760 par le bourreau Wilhelm Heiny en présence des autorités civiles. Un grand nombre de personnes de tout âge et de toute condition étaient présentes à son supplice. Il est mort comme un impie et un scélérat, ne voulant aucunement écouter la parole de Dieu. Il disait qu'il voulait mourir en juif, raillant et se moquant des religieux et prêtres.

Il faut aussi cependant relever un aspect positif. Chaque semaine, il jeûnait une fois, ne mangeant rien de toute la journée qu'à 5 heures du soir où il se contentait d'un peu de soupe avec un peu de pain. Il n'a jamais rien mangé pendant tout son emprisonnement que de la soupe maigre et du pain. » (NEF 1918)

Fernand Caille artiste peintre, professeur en Russie et à Fribourg

Caille : famille du canton de Fribourg, originaire d'Estavannens, de La Tour-de-Trême et de Sâles. Caille signifie caillou en ancien français.

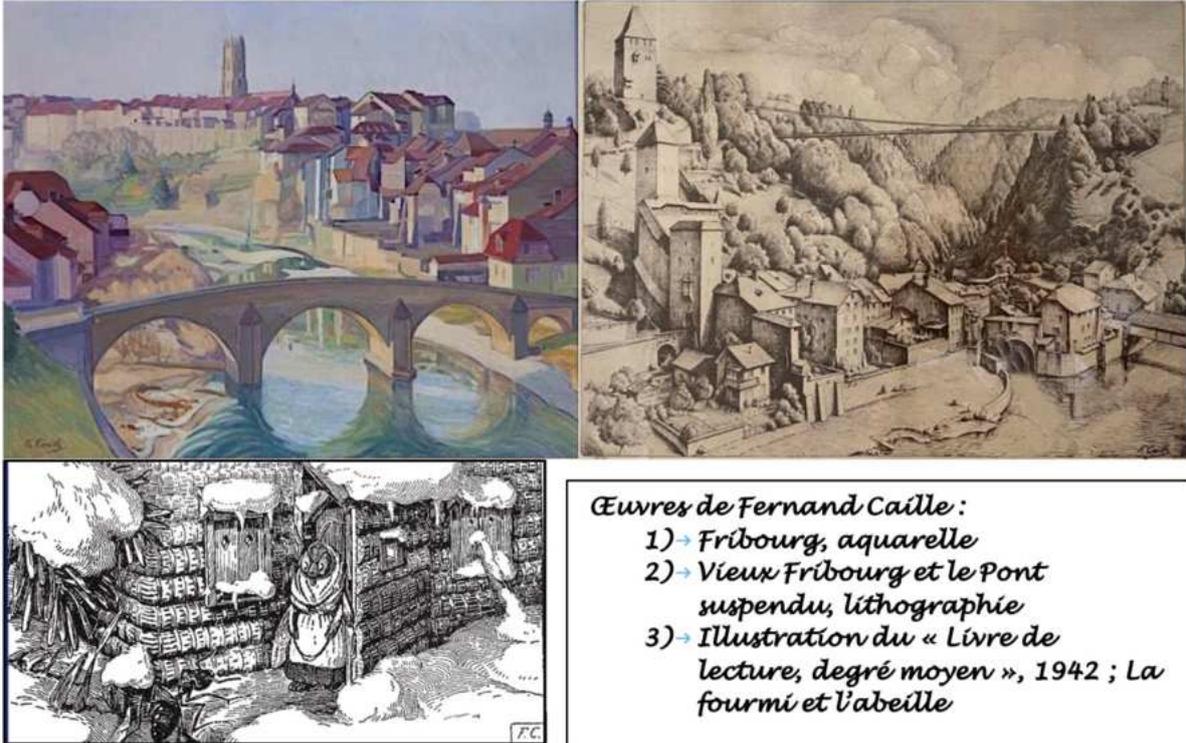
Fernand Caille (1889-1906), est né en France à Villars-les-Blamont, village proche du Jura suisse. Son grand-père, Amédée, un armailli d'Estavannens, avait quitté la Gruyère pour s'installer dans le département du Doubs vers 1850. Laurent, père de Fernand, s'établit en 1893 à Villars-sur-Fontenais, localité du Jura dans la région de Porrentruy. Après son école primaire dans ce village, Fernand obtient son certificat de maturité à Porrentruy. En 1909, il entre au Technicum de Fribourg, section des maîtres de dessin. Diplômé en 1911, il complète sa formation à l'École nationale des Beaux-Arts et à celle des Arts décoratifs, à Paris.

En automne 1912, il s'en va vers la lointaine Russie des tsars. Après un préceptorat, il est nommé professeur de français et de dessin au gymnase impérial Sainte-Olga, à Kiev. En juin 1918, il rentre au pays plus riche d'expérience que de sous, et même que de pièces artistiques. Sur les deux cents qu'il y avait réalisées, il n'a pu en emporter qu'une !

Après son service militaire, de 1919 à 1920, il enseigne le dessin aux apprentis de Porrentruy et il exerce les fonctions de secrétaire et d'interprète dans divers services fédéraux et cantonaux, grâce à sa connaissance de la langue russe !

En 1920, le directeur de l'Instruction publique Georges Python ne l'a pas oublié. Il soutient sa nomination en qualité de professeur à l'École secondaire des garçons de la Ville de Fribourg. Caille y enseigne jusqu'à Noël 1958, soit pendant près de 40 ans.

Professeur, il est en plus un artiste distingué, peintre, décorateur, dessinateur, aquarelliste.



Repas et fêtes des siècles passés

Vers la fin du XVII^e siècle, il y avait 42 jours de fête de plus que de nos jours. En 1781, lors de la « Révolution de Nicolas Chenaux », celui-ci et ses amis reprochaient au gouvernement oligarchique de Fribourg d'avoir aboli une trentaine de fêtes religieuses.

Certains jours de l'année - écrit l'historienne Jeanne Niquille - la vie des Fribourgeois perdaient leur calme et leur austérité. Les fêtes chômées étaient beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui. Il y en avait au moins trois ou quatre chaque mois. Certaines d'entre elles, l'Épiphanie, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la Sainte-Catherine, la Saint-Nicolas, étaient l'occasion de représentations théâtrales, de dialogues, de mystères - théâtres à sujets religieux -, de cortèges ou de processions qui faisaient la joie et l'édification de petits et grands.

Les fêtes familiales et profanes se passaient dans une atmosphère de franche gaieté et permettaient aux cuisinières fribourgeoises de montrer leurs talents. Baptêmes et mariages causaient parfois des dépenses si fortes aux familles que le gouvernement est intervenu à

plusieurs reprises au cours des siècles, pour réfréner le luxe déployé dans les cadeaux et les festins de ces jours de fêtes.

Les repas de mariage, chez les bourgeois cossus et chez les patriciens, étaient somptueux. On n'était pas plus sobre aux fêtes de voisinage, qui groupaient, de temps à autre, les habitants, d'un même quartier ou d'une même rue, tant les nobles que les roturiers.



Après un cortège en ville et une messe, les voisins participaient à un banquet pantagruélique, préparé par un aubergiste. En 1773, le voisinage de Saint-Nicolas commanda aux Merciers un menu comportant 30 plats différents. En 1841, les habitants de la rue de Lausanne organisèrent un repas de 180 couverts dans la grande salle de la Grenette où l'on servit des truites, des jambons, des têtes de veau, du bœuf bouilli, du salé avec choucroute, des canards, des ris de veau, des poulardes, des dindes, des chapons, des lièvres, des chevreuils, des pâtés et aspics, des pois, des haricots, de la chicorée, des salades, des compotes, des meringues, des crèmes et des gâteaux. Quand le banquet de voisinage était achevé, Fribourgeois et Fribourgeoises dansaient et, souvent, l'hôtelier servait encore un repas froid dans la soirée.

Le carnaval et la bénichon étaient aussi pour nos ancêtres l'occasion de réjouissances spéciales : mascarades, danses, coraules, festins se succédaient plusieurs jours. Mais le gouvernement ne les tolérait pas la nuit. À huit ou neuf heures, toute fête devait cesser dans les établissements publics, sur les places, dans les rues et même dans les maisons particulières. Les réunions nocturnes, disait le gouvernement de Fribourg, sont sources de scandales et de péchés. Tout bruit était défendu, la nuit. Le service du guet - auquel chaque bourgeois était astreint à tour de rôle - veillait au maintien de l'ordre public et ramenait au bercail les fêtards attardés.

Extrait d'une présentation par Jeanne Niquille, « La Liberté » du 14 juin 1957

Sœur Monique Ribeaud, prieure des Dominicaines d'Estavayer

J'ai bien connu Sœur Monique, prieure des Dominicaines d'Estavayer. La première fois que je l'ai rencontrée, à l'époque où j'étais directeur de l'École normale, je lui ai demandé si les Dominicaines accepteraient dans leur clôture la présence de normaliens durant une semaine, afin de se rendre compte de la vie des moniales. Très aimable, Sœur Monique a admis ma proposition.

Je l'ai rencontrée régulièrement au début de ma retraite lors de la construction d'une annexe du couvent. C'est sous son impulsion que la Communauté avait décidé de transformer une grange du XVII^e siècle en hôtellerie, le centre d'accueil « La Source ». Étant président du comité de construction, je me suis souvent rendu d'Avry à Estavayer. « La Source » peut ainsi héberger des visiteurs, des retraitants qui viennent réfléchir et prier, des groupes divers, des enfants, des adultes. Le bâtiment comprend une cuisine, un réfectoire, des dortoirs, des chambres, une grande et une petite salles destinées aux réunions.



1. → Cœuve, le Père Chevolet et JMB → → 2. Sœur Monique Ribeaud, prieure
 2. → Le couvent des Dominicaines → → 4. La Source et sa terrasse

Curriculum de Sœur Monique

Née ans le Jura à Cœuve en 1948, elle est la fille de Louis Ribeaud et Brigitte Ribeaud, agriculteurs. De 1967 à 1968, elle étudie à l'École prévôtise de Moutier et elle obtient le diplôme de secrétaire. En 1968, elle entre chez les Sœurs Hospitalières de Porrentruy. Elle est envoyée à Sion (VS) où elle suit les cours de l'École valaisanne d'infirmières, dont elle sort diplômée en 1971. De 1971 à 1972, Sœur Monique est novice chez les Sœurs hospitalières de Fribourg. De retour à Porrentruy, elle entreprend la formation d'infirmière en soins intensifs pendant deux ans. Elle part ensuite en France, à Angers, où elle se dévoue au Centre hospitalier. Mais elle se rend compte que sa vocation est plus contemplative qu'apostolique. À son retour, elle entre au monastère des Dominicaines d'Estavayer-le-Lac où elle s'engage à vie en 1982.

Dès son engagement et jusqu'à ce jour, elle est responsable de l'infirmierie. En 1986, elle est élue sous-prieure, puis prieure en 1988. Elle conserve l'une ou l'autre de ces responsabilités jusqu'à ce jour. En 2025, elle est prieure... et infirmière, une charge qui s'ajoute à toutes celles - nombreuses - en lien avec la fonction de prieure. Au sein de l'Ordre dominicain, Sœur Monique est présidente de la Fédération des monastères du Sud de la France - y compris la Suisse - de 1992 à 1998. Elle est ensuite conseillère de 1998 à 2006, et à nouveau depuis 2018.

De 1990 à 2000, elle fait partie du Comité des Contemplatives de Suisse romande, dont elle occupe la présidence de 2004 à 2018 et la vice-présidence dès 2018.

Boutique et effectif

La boutique des moniales offre divers produits fort appréciés : liqueurs digestives, savons et baumes... <https://magasin-monastique.ch>. Le « couvent », comme on l'appelle à Estavayer, compte une dizaine de religieuses. Elles étaient 50 autrefois. Une pénurie que connaissent pratiquement tous les monastères dont l'avenir est devenu problématique.

Deux cousins germains ; Cœuve

Sœur Monique est la cousine germaine de José Ribeaud, journaliste né le 22 novembre 1935 à Cœuve et décédé à l'âge de 83 ans. Premier journaliste à la présentation du téléjournal romand, alors diffusé depuis Zurich, José Ribeaud a ensuite été son rédacteur en chef de 1974 à 1982. Il fut surtout connu et apprécié à Fribourg lorsqu'il était rédacteur en chef de « La Liberté » de 1990 à 1996. Le frère de José, le Père Jean Ribeaud, parrain de Sœur Monique, a été curé de Murist de 1977 à 1983. Père Blanc, il a consacré une grande partie de sa vie en qualité de missionnaire en Afrique.

Deux mots sur le village de Cœuve. J'ai visité naguère ce charmant village avec le Père Jean-Pierre Chevrolet, Provincial des Pères Blancs (Cf. photo) Ce sont les lavoirs qui sont exceptionnels. C'est le prince-évêque de Bâle, en séjour au château de Cœuve, qui les a fait construire en 1755. Ils sont devenus monuments historiques en 1973.

Expressions

Une épée de Damoclès

Malgré une avantageuse situation, nous ne sommes jamais à l'abri d'un danger ou d'un problème. Damoclès, orfèvre courtisan du roi-tyran de Syracuse Denys l'Ancien (né en 431 av. J.-C. et mort en 367 av. J.-C.) vantait toujours le bonheur de son roi. Celui-ci lui répondit : « Tu envies ma place, prends-la ». C'est en dégustant les vins et les mets les plus merveilleux que Damoclès a vu au-dessus de lui une lourde épée accrochée seulement par un crin de cheval. Il s'enfuit sans demander son reste ayant compris que dans toutes situations, bonheurs ou élévations dans la société, se paient en retour par de grands risques.

Superstition

Il est lâche et dangereux de laisser vivre la superstition. La tolérer, l'accepter, c'est recommencer éternellement les siècles mauvais du temps passé. Elle affaiblit, elle abêtit. Les superstitions dévotes que l'hérédité lègue font des générations humiliées et craintives, des peuples dégénérés et dociles, toute une proie aisée pour les puissants de ce monde.



Damoclès, Denys l'Ancien et l'épée. Tableau d'inspiration néoclassique de Richard Westall (1765-1836) : peintre anglais, dessinateur, aquarelliste, graveur

Ne pas faire long feu

Le « Nouveau Petit Robert » : “Faire long feu” se dit d’une cartouche dont l’amorce brûle trop lentement, de sorte que le coup manque son but et signifie au figuré “ne pas produire son effet, échouer”.

Nettoyer les écuries d'Augias

Remettre les choses en place. Donner un coup de balai magistral et indispensable pour se débarrasser d'une situation gênante, ou se remettre d'une affaire malsaine.

Augias est un souverain de l'Élide, un royaume grec se trouvant dans le nord-ouest du Péloponnèse. Il avait négligé de nettoyer ses écuries. Or, le fumier de ses 3000 bêtes de bétail n'avait pas été enlevé depuis trente ans et sa puanteur infecte se répandait à travers tout le Péloponnèse. En outre, les pâturages de la vallée étaient recouverts d'une couche si épaisse de bouse et de crottin qu'on ne pouvait plus guère les labourer pour y planter du grain. Il a dû faire appel à Héraclès pour remettre celles-ci en état. Pour ce faire, le héros détourna le cours de deux fleuves pour que les eaux traversent les écuries. Héraclès, que les Romains nomment Hercule, fut le seul héros honoré dans l'ensemble du monde grec et le seul humain

à se voir accorder l'immortalité parmi les dieux. Il est le protecteur des athlètes et le dieu qui écarte les dangers.

Le premier moutardier du Pape

Se prendre pour une personnalité importante, être fier de sa situation.

Jean XXII, Pape d'Avignon de 1316 à 1334, a créé à sa Cour la charge de « Premier moutardier » en faveur de son petit-neveu. Était-ce pour lui donner une bonne situation ou bien parce qu'il raffolait de la moutarde, l'histoire ne le dit pas...

Franchir le Rubicon

Prendre une décision importante. César, pour gagner du temps pour atteindre Rome, a traversé une petite rivière, le Rubicon, qui était interdite de passage par le Sénat romain. Celui-ci déclarait traître à la patrie tout chef militaire à la tête d'une troupe armée qui franchirait le Rubicon. César a prononcé cette parole en enjambant cette rivière : « Le sort en est jeté ! » C'était le 11 janvier de l'an 49 av. J. -C.

C'est un béotien

Quelqu'un sans nuances, ne connaissant pas les subtilités et la beauté artistique. Les Athéniens de la Grèce antique considéraient leurs voisins de Béotie comme de grossiers paysans, des rustres.

MOMENTS ESSENTIELS DE NOTRE HISTOIRE



Commune d'
AVRY

- XV^e siècle, Avry fait partie des Anciennes Terres de Fribourg, formées de 24 paroisses allant de Cressier à Autigny, y compris des paroisses de la Singine. Ailleurs dans le canton, les terres dépendent de seigneuries. Les Anciennes Terres sont soumises à Leurs Excellences - LL. EE. - de Fribourg (familles aristocratiques).
- 1536 : Fribourg s'agrandit de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse et d'une partie de la Gruyère. LL. EE. y installent des baillis à la tête de bailliages.
- 1798 : La Suisse devient une république sous tutelle française. C'est la fin de l'Ancien Régime.
- 1803 : Napoléon donne à la Suisse l'Acte de Médiation. Le premier « président de la Confédération » est Louis d'Affry (Avry).
- 1815-1830 : C'est la Restauration, le retour à l'Ancien Régime et à LL. EE.
- 1830 : Régénération après la Journée des Bâtons.
- 1848-1856 : Régime radical après le Sonderbund qui était une alliance des cantons catholiques.
- Après 1856 : régime conservateur-libéral, puis République chrétienne-conservatrice avec Georges Python, conseiller d'État de 1885 à 1927.

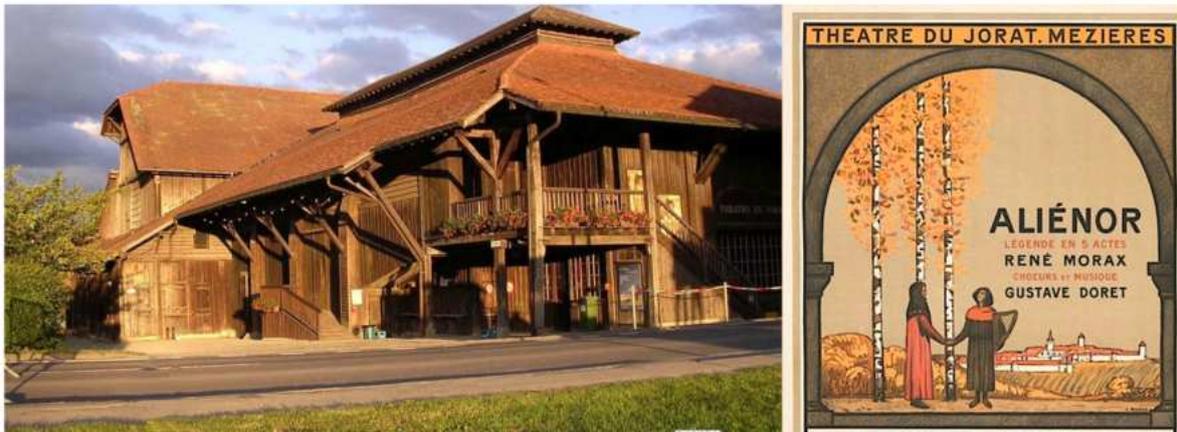
D' « Aliénor » de Romont à celle d'Aquitaine

L'emblématique « Théâtre du Jorat » à Mézières (Vd), dans la « Grange sublime », a marqué notablement la vie théâtrale en Suisse romande. Plusieurs créations restées célèbres ont vu le jour à Mézières : « Aliénor », texte de René Morax et musique de Gustave Doret en 1910, « Guillaume Tell » des mêmes auteurs en 1914, « Le Roi David », texte de René Morax, musique d'Arthur Honegger en 1921 ou encore « La Servante d'Evolène », texte de René Morax et musique de Gustave Doret en 1937. Particulièrement innovantes pour l'époque, ces pièces ont fait du Théâtre du Jorat un espace de culture populaire incontournable.

https://fr.wikipedia.org/wiki/René_Morax

https://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Doret

Arrêtons-nous à « Aliénor » ! Cette légende écrite par Morax avec une musique de Doret, si elle a connu un succès considérable, elle a aussi soulevé de violentes critiques. Mais la « Chanson d'Aliénor » a quant à elle connu une durable célébrité.



« Aliénor » de Morax et Doret, critique

« La Liberté » du 6 juin 1987 loue le talent du musicien Gustave Doret mais elle n'est pas tendre envers l'écrivain René Morax. « Tout a vieilli dans l'œuvre de Morax. Cette histoire d'une jeune femme qui s'en va délivrer son mari, croisé retenu en captivité, et qui rentre avec lui sans en être reconnue; d'une belle-mère acariâtre, calviniste avant l'heure; d'un «beauf» qui, sans en excepter un seul, a tous les défauts du «méchant», etc., tout cela est invraisemblable, naïf, bourré de clichés et mélo à vous donner la nausée. Et l'écriture ne vaut pas mieux, avec ses envolées lyriques désuètes - et qui n'ont rien à faire sur une scène de théâtre - ses pétrarades grandiloquentes et ses longueurs à endormir le moins prévenu des spectateurs. Il eût fallu couper, couper, couper encore. » « La Gruyère » du 2 juin 1987 n'est guère enthousiaste sur le texte de Morax : « On ne peut hélas pas épargner au public les longueurs et quelques redoutables séquences moralisatrices. Sans faire vieillot sur le fond - le message est intemporel - l'œuvre de Morax a pris des rides qu'on n'efface pas, à moins de jouer du bistouri en profondeur. »

La légende de L' « Aliénor » de Mézières

Le « Courrier de Genève » du 16 mai 1926 présente un résumé de la légende « Aliénor » de Morax :

« Le sire Robert de Romont part pour la Croisade avec ses vassaux. Dame Aliénor, sa femme, languit au château, en butte à la malveillance de sa belle-mère Sibylle et aux sourdes intrigues de Mainfroy, frère de Robert, fourbe et jaloux.

Trois ans se passent. Un messenger, Lancelot, arrive de Terre Sainte, apportant la nouvelle que les croisés de Romont, vaincus par les païens, sont prisonniers d'un émir qui réclame rançon, À grand-peine, la somme est réunie, mais au sortir de la ville, le messenger libérateur est assassiné sur l'ordre de Mainfroy. Aliénor, désespérée, part déguisée en ménestrel pour rejoindre son époux. Elle retrouve les croisés : « Ils sont dans un château qui domine la mer. Ils sont tous enchaînés sur la plus haute tour. Le grand soleil les brûle. »

Les chants du ménestrel et sa grâce ingénue fléchissent la rigueur de l'émir. Aliénor obtient la grâce de Robert, qui ne l'a point reconnue. Se jugeant trahi des siens, il refuse la délivrance. Contraint pourtant de la suivre, il revient avec elle au pays. Les deux compagnons se séparent sous les murs de Romont. Pour toute récompense, Aliénor demande un vieil anneau d'or qu'elle-même, le jour du départ, avait passé au doigt de son seigneur. Pendant que, par un chemin détourné, elle regagne le château, le sire de Romont apprend de ses gens que sa mère, le croyant perdu, est tombée en démente. Mainfroy parvient à convaincre son frère qu'Aliénor infidèle à seule ourdi le meurtre du messenger. Robert réclame alors le « jugement de Dieu » qui s'achève par la confusion du traître. Aliénor tend à son époux reconquis l'anneau du ménestrel. Et tout le drame s'achève dans la joie... »

Aliénor d'Aquitaine... la vraie !

https://fr.wikipedia.org/wiki/Aliénor_d%27Aquitaine

LA CHANSON D' ALIÉNOR
Gustave Doret

1. Terre où je suis né, ter-ri-pauvre et nu-e, Tan sol est pier-reux et tes
champs in-grats. Mais, quand je conduis ma vieil-le char-ru-e, Je sens ton doux cœur
bat-tre dans mes bras. Là - bas, là - bas, c'est mon pa - ys

2. Terre où j'ai vécu, ma lointaine terre,
Tes grandes forêts pleurent dans le vent,
Près de mon verger sourit, froide et claire,
Lassource où j'ai bu quand j'étais enfant.

3. Terre où j'ai peiné pour gagner ma vie,
Mon grain a mûri dans tes durs labours,
Si tous les amis sont loin et m'oublient,
Tu restes fidèle à mon humble amour.

4. Terre où nos deux cœurs autrefois s'aimèrent,
Ta rose est fleurie au rosier vermeil,
Garde à notre mort, au cœur de tes pierres,
Un lit pour bercer notre long sommeil.

Yvonne Pittet : «Tante Yvonne» accueillante à Bonnavaux

Née le 29 novembre 1907, elle était la dix-neuvième de vingt-deux enfants de la même mère. Son père était fermier à Châtelaine (Vernier, Genève). Elle avait 5 ans lorsque sa famille s'est établie à Sâles/Gruyère. Son oncle, l'abbé Emile Pittet, chapelain des Sciernes-d'Albeuve, a souhaité que sa sœur lui confiât une de ses filles pour seconder sa servante. Tante Yvonne a précisé : « De suite maman m'a envoyée. J'avais 17 ans. Et j'y suis restée... ». L'abbé Pittet a acquis le vallon de Bonnavaux pour y installer son refuge. En 1934, au moment de l'achat, la cabane n'est qu'un fenil doté d'une chambre pour que les faneurs puissent y dormir. L'endroit sera ensuite transformé et agrandi.

Les carnets de tante Yvonne

Micheline Repond est l'auteure des « carnets de tante Yvonne », écrits à Bonnavaux entre 1934 et 1968. Tante Yvonne : connue et fort appréciée par une foule de randonneurs qui s'arrêtaient à la « cabane » de Bonnavaux au-dessus de Grandvillard. Au fil des ans, ces randonneurs ont fureté dans les photos. Micheline Repond a entrepris un travail de tri et de construction de l'ouvrage. La ligne à suivre a été donnée par l'abbé Émile Pittet. L'auteure a séparé le livre en deux parties. Ainsi, les pages de gauche sont réservées à des anecdotes, parfois graves et parfois cocasses. Les pages de droite font place au récit et aux témoignages, comme celui de Jean Déforel qui a passé dix ans de son enfance et adolescence à Bonnavaux, avec Tante Yvonne.



La croix du Vanil-Noir

« La Gruyère » du 17 août 1946, dans un article intitulé « Une “première” au Vanil-Noir » détaille les difficultés rencontrées pour l'implantation d'une grande croix au sommet de la plus haute montagne fribourgeoise. L'initiateur de la croix était l'abbé Émile Pittet. L'idée d'une « croix de la paix » était née à la fin de la guerre. Après le décès du « curé de

Bonnaux » le 24 septembre 1945, Tante Yvonne, sa nièce et héritière, a repris le projet. La croix du Vanil-Noir a été installée le 11 août 1946. Commandé par Tante Yvonne, la propriétaire de Bonnaux, l'ouvrage en fer a été porté d'abord par un mulet puis hissé péniblement par des hommes.. Elle en a confié la réalisation technique à son beau-frère Henri Déforel, monteur à Bulle. Construite par Edouard Schindler à Bulle, la croix solennellement inaugurée en août 1946 atteint 4 m de haut et 2,3 m de large.

Yvonne rayonne, puis l'âge l'oblige à quitter Bonnaux

En toute simplicité, Yvonne a eu un rayonnement bienfaisant en qualité de gardienne de la cabane de Bonnaux, pendant une bonne trentaine d'années. Elle est devenue en 1945 - après le décès de l'oncle abbé « curé de Bonnaux » - la seule gardienne de la cabane. Elle a accueilli d'innombrables pensionnaires, vacanciers, prêtres convalescents et alpinistes montant au Vanil-Noir. Particulièrement généreuse pour des familles en difficulté, elle s'est occupée d'enfants déshérités et elle a élevé trois petits Français.

À l'approche de ses 70 ans, elle a quitté Bonnaux pour s'établir à La Tour-de-Trême. Elle y a mené une vie simple, tricotant, collectant des habits pour les missions et confectionnant des cartes herbières. Accueillie au Foyer Saint-Joseph de Sâles dès le mois de mai 1994, elle a poursuivi une existence effacée. Elle y est décédée, dans sa 90^e année, le jeudi 12 juin 1997.

Renseignements notamment trouvés dans « La Gruyère » 14 juin 1997, et sur les sites

<https://notrehistoire.ch/entries/aZnYJkbqBok>

<https://www.lagruyere.ch/2018/02/bonnaux-selon-tante-yvonne.html>

Wikipédia

Le tatouage

La pratique du tatouage remonte à la nuit des temps. Nous la rencontrons auprès des hommes de l'Âge de la pierre, chez les légionnaires de Jules César, à la Cour des Miracles du Moyen



Âge, dans les palais princiers, chez les forçats de Cayenne comme chez les primitifs du Pacifique. Toutes les époques, toutes les classes, toutes les races connaissent le tatouage, avec ses variantes comme la scarification ou la peinture corporelle. Les Égyptiens tatouaient leurs morts. Grecs, Romains et Gaulois connaissaient diverses techniques de marquage de la peau. Lors du second concile de Nicée, en 787, le tatouage dans la chrétienté a été

interdit officiellement. Durant tout le Moyen Âge, elle fut reléguée au banc d'infamie dans les pays catholiques avant de reconquérir les peaux occidentales, colportée par les marins de retour de Polynésie. Cf. notamment « La Liberté Dimanche » 19 juin 1988

Vingt kilomètres de Bruxelles

La 45e édition des 20 km de Bruxelles a réuni le dimanche 25 mai 2025 un nombre record de participants. Au total ils étaient 45 000 à s'élancer du Parc du Cinquantenaire. Les premiers 20 km de Bruxelles avaient réuni 4659 participants... Les « 20km de Bruxelles » sont bien plus qu'une course, c'est une expérience unique, lit-on sur internet ! Notre petit-fils Gabriel est à droite de la photo. Il a réalisé un très bon temps.

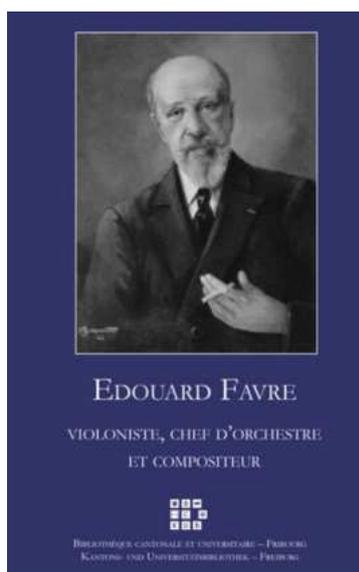


Édouard Favre, 1872-1946

C'est un grand musicien fribourgeois qui est décédé le 1^{er} décembre 1946. Édouard Favre, dont le père était directeur de la Maison de Force, était né le 30 mars 1872. D'origine vaudoise, sa famille avait été reçue dans la bourgeoisie d'Estavayer-le-Lac puis dans celle de Fribourg.

Études et professorat

Édouard Favre a fait ses premières études à Fribourg. Son tempérament l'a attiré d'abord vers les arts et il est entré aux Beaux-Arts à Genève. Il a étudié la peinture qu'il devait bientôt abandonner pour la musique à laquelle il a consacré toute sa vie. Il a fréquenté les Conservatoires de Genève et de Bruxelles. Élève du célèbre violoniste Eugène Ysaye - artiste belge 1858-1931 -, il n'a pas tardé à conquérir un haut niveau et il a joué dans plusieurs orchestres à l'étranger, puis dans le Quatuor belge « *Schörg* » connu dans toute l'Europe. Il est rentré au pays peu avant 1900 pour devenir professeur de violon au Collège Saint-Michel où il a formé une pléiade d'excellents violonistes. Il a dirigé la Concordia, puis la Société de chant pendant plusieurs années. Il a joué avec Alphonse Galley, Jules Marmier et Léon von der Weid dans les séances de quatuor organisées par Antoine Hartmann. C'était le début de nos concerts d'abonnement. Il a créé en 1903 le Conservatoire de Fribourg avec quelques amis.



Ami de Jaques-Dalcroze

En 1917, il a quitté Fribourg pour collaborer avec Émile Jaques-Dalcroze, son ami, à l'Institut de rythmique à Hellerau, près de Dresde et à Vienne où il fut responsable de l'Institut Jaques-Dalcroze. Édouard Favre revenait régulièrement au pays pour diriger l'orchestre du Kursaal d'Interlaken, une tâche dont il s'est chargé pendant près de 20 ans ! À la tête de cet orchestre, il a été vivement apprécié, tant pour sa direction que pour ses interprétations et le grand talent qu'il mettait à l'orchestration de pièces nouvelles.

Orchestrateur

Il s'est établi à Lausanne, où il a dirigé un orchestre symphonique. Il s'est surtout voué à des travaux d'orchestration pour des compositeurs et pour le studio de la Radio. L'instrumentation et l'orchestration étaient ses spécialités. On s'est souvenu longtemps de sa splendide orchestration en 1934 du Festival « Mon pays » de l'abbé Bovet, à l'occasion du Tir fédéral à Fribourg du 20 juillet au 6 août 1934. Plein de verve et très cultivé, Édouard Favre ne comptait que des amis. Son beau talent n'eut d'égal que sa modestie.

Une marche militaire

Édouard Favre a figuré parmi les lauréats du concours qui a été organisé par la Radio suisse pour la composition de marches militaires. Sa « *Marche romande* » a été en effet primée brillamment. On a pu l'entendre dans l'exécution donnée à Zurich et retransmise par la radio. Elle fut exécutée à Berne, sous la direction du capitaine Richard, par une musique de division forte de trois cents hommes. Sources : NEF 1947-48 ; « La Liberté » 10 décembre 1940

Il a failli devenir général de l'armée suisse

Lors de séjours à Bad-Ragaz (Saint-Gall), je me rendais régulièrement au village voisin de Maienfeld (Grisons). Sur une maison, j'ai découvert une imposante stèle destinée à la mémoire de Theophil von Bernegg...

Maienfeld se trouve à une dizaine de kilomètres à l'est de Sargans et à la limite nord de Bad Ragaz. À proximité, Saint-Luzisteig donne accès à la principauté du Liechtenstein. Luzisteig dispose d'une fortification frontalière médiévale abritant une caserne de l'armée suisse. La viticulture constitue la première source de revenus de Maienfeld. Le tourisme est aussi très actif avec l'engouement populaire suscité par le personnage du roman de Johanna Spyri « Heidi » dont les péripéties sont censées se passer principalement sur les alpages de la commune.



Sur le terrain des manœuvres en 1912, l'empereur d'Allemagne Guillaume II (+1941) en conversation avec le Chef de l'État-major général Sprecher von Bernegg



1. Von Bernegg et Guillaume II 2. Maienfeld
3. Heididorf 4. Sankt Luzisteig



Dans la vie civile, Theophil Sprecher von Bernegg

Il est né en 1850 à Maienfeld et il est décédé en 1927 à Walenstadt. Grison, il est originaire de Maienfeld, Küblis, Davos et Coire. Ses études comportent une Maturité à Bâle en 1867, des

études d'agronomie et de sylviculture à Tharandt (Saxe), de sciences politiques à Leipzig. Celles-ci ont été interrompues en 1869 pour reprendre la gestion des biens familiaux après le décès de son père. Dans la vie politique, von Bernegg a cumulé les fonctions : conseiller communal de Maienfeld, député au Grand Conseil grison, administrateur de diverses institutions, landamman du cercle de Maienfeld, membre du tribunal de district d'Unterlandquart puis président, juge cantonal...

Carrière militaire

Il a accompli parallèlement une brillante carrière militaire : lieutenant d'infanterie, premier lieutenant, capitaine EMG, major, chef d'état-major de la division, lieutenant-colonel, colonel EMG, chef d'état-major du 4^e corps d'armée, responsable de la brigade d'infanterie 16, colonel divisionnaire à la tête de la division 8, chef du service de l'État-major général, colonel commandant de corps et commandant du 4^e corps d'armée en 1909.

Malgré la majorité en sa faveur, il a renoncé à la dignité de général lors de l'élection houleuse du 3 août 1914. En tout cas, ce qui s'est joué à Berne le 3 août 1914, jour de l'élection du futur général, tient d'une pièce de théâtre peu digne d'un État démocratique. Tout d'abord le choix de Wille, dont on connaissait l'admiration pour le militarisme prussien. On le savait rongé par une ambition démesurée. Il a été contesté par une large majorité de l'Assemblée fédérale qui lui préférait le chef de l'État-major général Theophil Sprecher von Bernegg. Si bien que, dans l'après-midi, chaque faction du Parlement s'était prononcée en faveur de l'aristocrate grison.

Mais l'affaire ne fut pas réglée pour autant. Car, influencé par le conseiller fédéral germanophile Arthur Hoffmann qui manigançait sans vergogne au profit de Wille, le gouvernement tentait de gagner du temps en différant d'heure en heure le moment décisif de l'élection. Wille fut nommé... La répartition des tâches clairement définie entre von Bernegg et le général Ulrich Wille - responsabilité opérationnelle, stratégique et administrative pour le premier, représentation, discipline et formation pour le second - n'empêcha pas des différends de surgir tout au long de la guerre entre ces deux caractères affirmés. Von Bernegg était entré en discussion avant la guerre déjà sur une alliance éventuelle et il a négocié avec la France en 1916-1918.

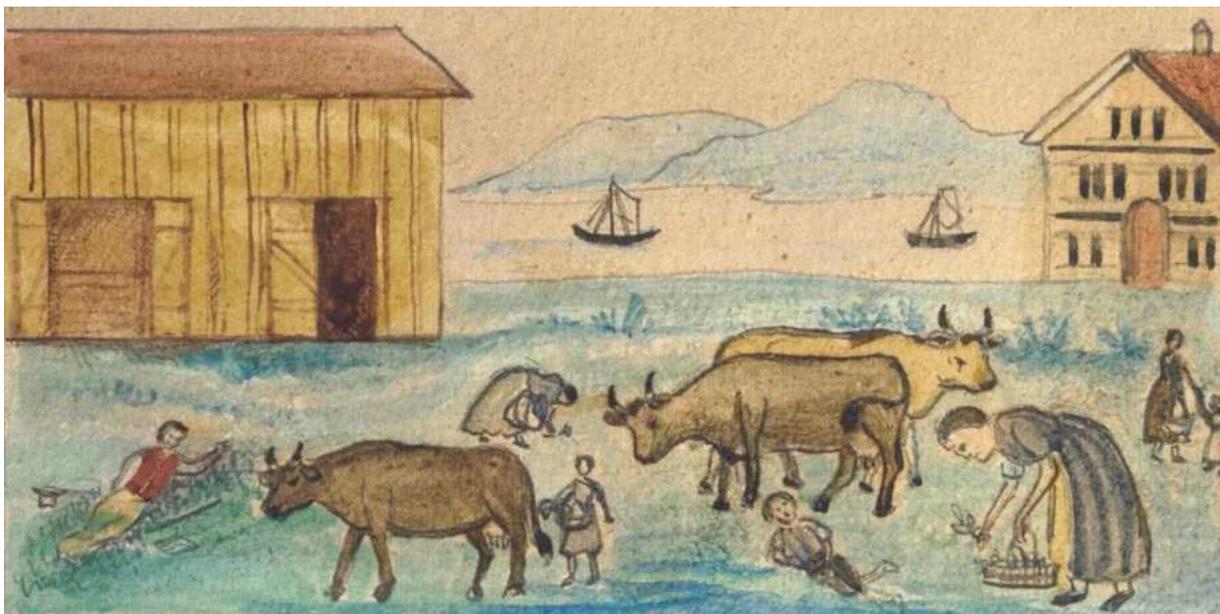


Après sa démission le 30 juin 1919, Theophil von Bernegg s'est consacré à nouveau à la gestion des biens familiaux. Il a assumé différentes charges publiques et s'est engagé en 1919 et 1920 contre l'adhésion de la Suisse à la Société des Nations et pour le maintien de la neutralité armée intégrale. La devise « Dieu et Patrie » caractérise parfaitement la vie et l'œuvre de cette personnalité à la stature d'un chef d'État, de nature introvertie, et douée d'une force de travail extraordinaire, entièrement vouée au service de la communauté. Il a pris la défense des Walser. En 1960, les Walser ont fondé une association culturelle, la seule en son genre dans la partie alémanique du canton, qui compte de nombreux membres individuels et collectifs, dont la plupart des communes où ont vécu leurs ancêtres. (Voir Walser Wikipédia)

1816 à 1818 : la famine imputable aux intempéries

Les cantons de Saint-Gall, Glaris et Appenzell, densément peuplés, souffrent davantage que les autres. Partout dans les fermes, le bétail dépérit. Les céréales et les pommes de terre pourrissent sous l'eau. Un pasteur de Glaris écrit en 1817 : « Il est effrayant de voir avec quelle avidité des squelettes d'hommes dévorent les mets les plus repoussants : des cadavres, des orties, des aliments qu'ils disputent aux animaux. » On rapporte que des mères abandonnent leurs enfants au bord des routes, ou bien les échangent contre de la nourriture, ou encore les étouffent par pitié.

Le dérèglement climatique pousse environ 20 000 personnes à quitter la Suisse. Des familles se rendent en Italie du Nord ou en Russie du Sud épargnées par la catastrophe. D'autres gagnent ou tentent de gagner l'Amérique du Nord ou le Brésil. En 1818, un diplomate fribourgeois signe à Rio de Janeiro un traité de colonisation. On compte 2006 émigrés partis pour fonder Nova Friburgo en 1819 : 830 Fribourgeois, 500 Bernois, 160 Valaisans, 143 Argoviens, 140 Lucernois, 118 Soleurois, 90 Vaudois, 17 Schwytzois, 5 Neuchâtelois et 3 Genevois.



Dessin représentant la grande famine de 1816, «l'année sans été». Dans le Toggenbourg, les gens mangèrent l'herbe des pâturages. Toggenburger Museum à Lichtensteig

Regroupement scolaire Cressier-Barberêche

Manifestation lors de la première rentrée

« La Liberté » 5 septembre 1972

Fritz Goetschi, préfet du district du Lac, a félicité les autorités communales, le corps enseignant et les commissions scolaires du travail accompli. Il a décerné une mention particulière à Jean-Marie Barras, inspecteur - qui entrait dans sa quatrième année d'activité - pour les efforts déployés en faveur des regroupements dans la partie française du Lac et dans

tout l'arrondissement de Sarine-Campagne dont il a la responsabilité. Photo prise lors de la bénédiction du car tout neuf par le curé Pierre Gummy.



Auguste Crausaz, pédagogue, 1848-1930

Auguste Crausaz, ancien inspecteur scolaire, est décédé à Lussy en 1930 à l'âge de 82 ans. Il était le père de Joseph Crausaz, inspecteur scolaire de la Glâne, et de Léon Crausaz, inspecteur scolaire de Broye. Il leur a transmis, avec sa vocation pédagogique, son profond sens du devoir.

Auguste Crausaz est né à Lussy le 14 août 1848. Ses classes primaires terminées, il a fréquenté l'École secondaire de Romont. Il est allé suivre ensuite des études classiques au collège de St-Maurice où il a été le condisciple de Jean-Baptiste Jaccoud, le futur recteur du Collège de Fribourg. Auguste Crausaz a effectué d'excellentes études jusqu'en 6^{ème} littéraire. La maladie l'a obligé à les interrompre.

Carrière pédagogique

Guéri, il a renoncé au collège et il a opté pour l'enseignement primaire. Sa formation s'est limitée aux cours de répétition organisés à l'époque en faveur des maîtres débutants. Le 2 septembre 1867, jugé apte à l'enseignement, il a obtenu son brevet.

Il a débuté comme instituteur à Siviriez, où il a enseigné de 1868 à 1870. Puis il a été chargé de l'école de La Roche qu'il a dirigée pendant deux ans. Il a enseigné ensuite à Noréaz de 1872 à 1876, puis à Cousset, durant une année, puis enfin à Cournillens où il devait rester de 1877 à 1882. Pendant son séjour à Cournillens, il fut professeur à l'éphémère École secondaire de Cormérod. Grâce à ses études classiques à St-Maurice, des cours de latin lui ont été confiés. En 1882, Auguste Crausaz est nommé inspecteur scolaire pour le 6^{ème} arrondissement - district de la Glâne -, nouvellement créé. Il assume les fonctions d'inspecteur pendant 29 ans, jusqu'au 1^{er} octobre 1911. Le souvenir des services qu'il a rendus est resté bien vivant dans la Glâne. La Direction de l'instruction publique l'appréciait beaucoup. Le conseiller d'État Georges Python l'avait en particulière estime. En 1911, Auguste Crausaz a pris sa retraite.

Voir « La Liberté » du 4 juin 1930

Trois membres de la même famille dans l'inspectorat !

Auguste Crausaz a été remplacé dans la Glâne l'année de sa retraite par un de ses fils, Joseph - 1875-1959 - inspecteur de 1911 à 1945. Celui-ci a parfait sa culture par des études personnelles et persévérantes. Il s'intéressait constamment aux nouvelles méthodes pédagogiques et il était un excellent orateur. Travailleur infatigable, exigeant et ponctuel envers lui-même, il ne pouvait tolérer la nonchalance.

Né à Cournillens où enseignait son père, Léon Crausaz -1878-1972 - est le frère de Joseph. Il est entré à l'École normale d'Hauterive en 1892. Il a rempli les fonctions d'inspecteur scolaire de la Broye de 1929 à 1949. Il s'est acquis au cours de ces vingt années une excellente réputation au sein du corps enseignant broyarde et de toute la Broye. Son tact et sa bonhomie lui ont valu l'estime de chacun. Léon, comme Joseph, était un fervent chasseur.

Bulletin de ménage N° 48 *1^{er} Canton* Numéro de la maison: *30*

A. Etat des personnes présentes dans le domicile du chef du ménage pendant la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1880. **328**

Nombre des lieux habités faisant partie du domicile du ménage (Les galeries, cuisines, caves et ateliers dans lesquels on couche seront également comptés.)
Ce total habité est compris par 2 ménages avec comptage par 1/2, par 3 ménages par 1/3, etc.
200⁰ Avant de remplir cet état, on les attachement l'instruction imprimée au verso de ce bulletin, ainsi que les titres des différents rubriques. — Onveillera également à ce que soient les indications qui concernent ses autres personnes soient inscrites sur le même lieu que le nom de cette personne.

Personnes présentes (à faire partie du ménage.)			Sexe.	Date de la naissance.			Etat civil.	Origine.		Religion.				Langue maternelle.		Etat ou branche d'occupation des personnes de 16 ans et au-dessus.	
Nom de famille.	Prénoms ou surnom de baptême.	Fonction dans le ménage.		Année.	Mois.	Jour.		Libre.	Marié.	Veuve.	Divorcé.	Protestant.	Catholique.	Autre.	Autre.	Autre.	Autre.
<i>Crausaz</i>	<i>Auguste</i>	<i>Père</i>	<i>1</i>	<i>14</i>	<i>Avril</i>	<i>1818</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Augustin</i>	<i>Femme</i>	<i>1</i>	<i>3</i>	<i>Mai</i>	<i>1815</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Joseph</i>	<i>Fils</i>	<i>1</i>	<i>19</i>	<i>Novembre</i>	<i>1875</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Auguste</i>	<i>Fils</i>	<i>1</i>	<i>24</i>	<i>Mai</i>	<i>1877</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Léon</i>	<i>Fils</i>	<i>1</i>	<i>28</i>	<i>Septembre</i>	<i>1878</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Marie</i>	<i>Fille</i>	<i>1</i>	<i>11</i>	<i>Septembre</i>	<i>1878</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>
<i>id</i>	<i>Philomine</i>	<i>Fille</i>	<i>1</i>	<i>12</i>	<i>Janvier</i>	<i>1871</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>	<i>1</i>

Tâches des inspecteurs

Ces inspecteurs, en plus des visites de classe, étaient tenus d'examiner chaque année chacune des classes de leur arrondissement durant une demi-journée. Ils se rendaient la plupart du temps à pied dans les villages. C'était « l'examen oral », appelé aussi « la visite ». Une demi-journée qui revêtait une solennité certaine. Maître ou maîtresse et élèves avaient le trac. La salle de classe avait été récurée par des dames du village. Les membres de la commission scolaire - uniquement des hommes - étaient présents en habits « d'après-vêpres ». Le repas de midi avait lieu en général au Café du village. Il arrivait même, en ces temps de mœurs souvent frustes, que le régent n'y fût pas invité...

Les trois inspecteurs Crausaz, le père et les deux fils, ont présidé un nombre impressionnant de « conférences ». Car il y avait chaque année des conférences régionales, plusieurs dans chaque arrondissement. Elles se déroulaient dans une classe où le maître de céans donnait des leçons, soumises ensuite à l'appréciation de l'inspecteur et des collègues présents. De telles conférences régionales avaient encore lieu dans les années 1950. Existaient aussi les conférences officielles d'arrondissement où l'inspecteur faisait le point de la situation pédagogique et apportait des directives à l'ensemble des enseignants de son arrondissement.

Chaque année aussi, avait lieu la réunion annuelle - très solennelle - de la Société fribourgeoise d'éducation, SFE (1871-1967), dont l'organe officiel était le « Bulletin pédagogique ». Avant les années 1950, le corps enseignant y commentait avec l'inspecteur la synthèse de « La question mise à l'étude ». Il s'agissait d'un thème - en général méthodologique - analysé les mois précédents par quelques maîtres de chaque arrondissement. Une très heureuse coutume pédagogique, source remarquable de perfectionnement.

Adolphe Crausaz, paysan et sourcier (1875 -1960)

Adolphe Crausaz, agriculteur et sourcier à Lussy (près de Romont), est décédé à l'âge de 85 ans le jour de Noël en 1960. Il était le fils de l'inspecteur scolaire Auguste Crausaz et le frère des inspecteurs Joseph et Léon Crausaz. Pascal Crausaz, conservateur du Registre foncier de la Broye était aussi l'un de ses frères. Fort intelligent, bricoleur, excellent mathématicien de surcroît, Adolphe Crausaz était une personnalité originale et attachante. Il était connu et apprécié pour ses dons de sourcier. Durant plusieurs années, des annonces de journaux le présentaient en qualité de « sourcier spécialiste » : découverte de sources souterraines,



indication de la profondeur et de la quantité d'eau, établissement de plans de drainage... Il avait élevé une grande famille de dix enfants, au sein desquels l'abbé Paul Crausaz, curé-doyen de Surpierre, et une fille religieuse, Sœur Marie-Paul, de la Charité de Sainte-Jeanne-Antide.

Le curé-doyen Paul Crausaz a été mon curé pendant 10 ans lorsque j'enseignais à Cheiry (enclave de Surpierre). Étant aussi président de la commission scolaire, il était apprécié pour son empathie, son bon sens et son amabilité. Il est décédé en janvier 1988 à l'âge de 78 ans après avoir été successivement curé d'Arconciel, de 1936 à 1953, de Surpierre de 1953 à 1978 et enfin de Sorens de 1978 à son décès. *Photo, de gauche à droite : les deux musiciens l'abbé Pierre Kaelin et Bernard Chenaux, tout à droite, le curé-doyen Paul Crausaz*

1975 - 1976 : la restauration de la chapelle d'Avry sur Matran

La fin des années 60 marque un tournant dans la vie de l'Église. Le concile Vatican II a entraîné des turbulences et suscité un nouveau souffle dans l'art religieux. La tendance préconise davantage de simplicité. Les décennies ont encombré certaines églises et chapelles d'une multitude d'ajouts les plus divers. En plus, à Avry, les murs, les bancs, les installations électriques et le chauffage de la chapelle ont subi l'outrage des ans.

Informations aux habitants d'Avry

Le Conseil communal - connaissant l'attachement de nombreux fidèles à leur lieu de culte - a organisé une séance d'information à la chapelle. (J'avais à cette époque la responsabilité de la chapelle au sein du Conseil communal.) Ont été invités à cette séance le chanoine Gérard Pfulg, spécialiste de l'art religieux, et Antoine Claraz, sculpteur. Tous deux ont attiré

l'attention, dias à l'appui, sur ce qui fait l'authenticité d'une œuvre d'art : matériaux nobles tels que le métal, la pierre, le bois auxquels le talent d'un artiste confère beauté et originalité. Le 30 mai 1975, l'assemblée communale a décidé, à une majorité évidente, une restauration intérieure estimée à 66 000 fr. M. l'abbé Alphonse Buchs, curé de Matran, a donné lors de cette assemblée diverses explications sur la transformation de l'agencement intérieur nécessité par le renouveau liturgique.

On n'est pas d'accord !

Bien qu'aucune objection n'ait été soulevée lors de l'assemblée sur le principe même de la restauration, une opposition importante s'est fait jour dans la population durant les semaines qui ont suivi l'assemblée. Beaucoup regrettaient de voir disparaître tout ce qui avait soutenu la piété des fidèles au cours des décennies écoulées. Comme rien n'entachait la validité de l'assemblée et qu'aucun recours n'était parvenu à l'autorité communale dans le délai légal de vingt jours, le Conseil est allé de l'avant, en accord avec les autorités ecclésiastiques. Dans l'Information communale de juillet 1975, il a justifié sa position : « ... Il n'a jamais été question de paganiser la chapelle. Le Conseil communal entend respecter la volonté de la donatrice qui tenait à ce que ce sanctuaire soit toujours digne et accueillant. »

Décision concernant le maître-autel ; interventions de Yoki



La bénédiction du nouvel autel : Mgr Pierre Mamie, Mgr Jacques Richoz, Vicaire général, Charles Biemann, Syndic d'Avry, Claude Pillonel, maître carrier à Estavayer-le-Lac

Par lettre du 11 août 1975, Mgr Théophile Perroud, vicaire général et président de la Commission diocésaine d'art sacré, a maintenu le point de vue de cette Commission exprimé trois ans plus tôt au sujet du maître-autel. Après une nouvelle vision locale, Mgr Perroud répétait dans sa lettre que « le maître-autel néo-gothique, sans valeur artistique, constitue un obstacle à l'aménagement judicieux du chœur et doit être enlevé. »

L'aménagement du chœur, avec son nouvel autel et son mobilier très sobre, comme les socles destinés à recevoir la statue de la Vierge et le tabernacle ont été dessinés par l'artiste Yoki. C'est encore grâce à lui que la commune a pu acheter à Wohlen (Argovie) un grand christ du début du XVIII^e siècle. S'en tenir à des matériaux nobles - la pierre naturelle de la Molière pour l'autel, les stèles et le revêtement du sol, le bois pour le Christ et la Vierge à l'enfant, le cuivre pour le chemin de croix néo-gothique découvert par le chanoine Pfulg en Singine - a été la préoccupation de tous ceux qui se sont occupés de cette restauration. La statue de la Vierge - dont l'origine est ignorée - a été découverte dans un réduit de l'église de Matran et cédée à Avry par M. le curé Buchs.

Le nouvel autel a été consacré par Mgr Pierre Mamie le dimanche 13 juin 1976. La restauration extérieure et l'assainissement du bâtiment ont parachevé la restauration complète de la chapelle.

Château de Coucy détruit : 1914-1918, vandalisme allemand

Le château de Coucy est un ancien château fort et résidence seigneuriale, édifié à partir du XIII^e siècle. Il est aujourd'hui en ruines et ses vestiges sont visibles sur la commune française



de Coucy-le-Château-Auffrique, dans le département de l'Aisne (nord-est de Paris).

Avant 1917, le château de Coucy était réputé pour son imposant donjon, le plus haut jamais bâti en Occident avec celui du château de Vincennes : 54 mètres de hauteur et 31 mètres de diamètre. Le site comptait parmi les plus visités de France dans les

premières années du XX^e siècle. Cette impressionnante tour-maîtresse a été détruite en mars 1917 par l'armée allemande qui occupait Coucy depuis deux ans. Les soldats allemands ont ravagé également les quatre tours d'angle massives du château, ainsi que les portes de la cité fortifiée de Coucy et maints bâtiments dans le bourg, dont le beffroi du XIII^e siècle et l'église Saint-Sauveur. Cette dernière fut le seul de ces édifices détruits qu'on a rebâti après la guerre.

Vingt-huit tonnes d'explosif ont été placées dans le donjon et plus de dix tonnes dans les tours du château. « Un Figaro » de l'époque souligne la dévastation systématique des régions abandonnées par les Allemands. Toutes les maisons de belle apparence ont été incendiées.

Partout les toits ont été enlevés ou brûlés, les églises ont été dévastées méthodiquement. Le chœur et le portail ont été détruits par explosion. Preuves d'un vandalisme systématique : les destructions accomplies par l'ennemi n'avaient, la plupart du temps, aucune utilité militaire.

Le général Simon Castella, 1825-1885

Simon Castella, le futur général, est né le 12 octobre 1825. Après des études au Collège de Fribourg, en 1843, il a habité un certain temps à Châtel-Saint-Denis. Ce « gai luron, intelligent, curieux de savoir » a aimé tout jeune l'aventure. Il a été mêlé à la première tentative d'insurrection de Nicolas Carrard contre le gouvernement radical, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1850. Il a passé l'hiver dans les prisons de Bulle et s'en est évadé en passant par « des lieux mal odorants ». Cette évasion lui a valu une condamnation à 15 ans de bannissement du territoire suisse. Il s'en est allé à Dijon, puis à Saint-Gingolph s'occuper d'enrôlement pour l'armée pontificale. Cette activité interdite le fait emprisonner à Monthey et il s'évade de nouveau... en enfermant à sa place la fille du geôlier venue lui apporter sa pitance !

Sa vocation : l'armée pontificale

En 1852, il s'engage avec le grade de sous-lieutenant, dans l'armée pontificale : il a trouvé sa vraie vocation. Il a pris part à toutes les campagnes romaines contre Garibaldi et les troupes italiennes. Il fut blessé plusieurs fois, entre autres à Mentana où son cheval est mort sous lui. Mentana, ville de la province de Rome où s'est livrée une bataille pendant les guerres du Risorgimento, mouvement en vue de l'unification italienne. À Mentana, les Chemises rouges de Giuseppe Garibaldi étaient opposées aux troupes pontificales et françaises. Les forces garibaldiennes voulaient intégrer les États pontificaux à l'Italie et faire de Rome la capitale de ce pays. Elles ont subi une défaite décisive mettant fin à leur campagne pour la libération de Rome.

La « guerre de 70 »

Pendant la terrible guerre de 1870-71, Castella, qui aimait sincèrement la France, « a offert son épée » au gouvernement de la Défense nationale. Promu au grade de général par Léon Gambetta lors de la défaite de Bourbaki, il a protégé la retraite de l'armée française se repliant vers la Suisse. Son sort a été celui de l'Armée de l'est. Lors de son internement en Suisse, le 1^{er} février 1871, il a été cantonné à Bulle. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Léon_Gambetta)

Au service de l'Espagne

Son humeur belliqueuse et le besoin d'activité qui le distinguaient l'ont poussé ensuite à prendre du service auprès de Don Carlos. Nous allons donc le retrouver, en 1873, sous l'uniforme et sabre au poing, dans l'armée de Don Carlos prétendant à la couronne d'Espagne. Il a partagé pendant de longs mois les succès et les revers de l'armée carliste.

Il voyage !

Rentré dans son pays, après avoir fourni une brillante carrière militaire, il s'est occupé encore de diverses questions stratégiques. Il a entrepris aussi de nombreux et longs voyages en Russie, en Suède, en Écosse, en Amérique, et il en faisait des récits fort instructifs. La mort

causée par une crise d'apoplexie foudroyante l'a surpris le 30 août 1885 au moment où, s'appêtant à partir pour la France pour quelques jours, il préparait ses effets de voyage.

Quelques sources : « Le National Suisse » 8 septembre 1885 ; « La Liberté », 30 juillet 1955 ; « Le Bien public », 5 septembre 1885 ; « La Gruyère » 5 septembre 1885

Morale rigide et miséricorde



Abbé Perritaz, « La Louise du Perchoir » : Un samedi soir, je pérorais à l'église Saint-Pierre-aux-Liens, à Bulle. J'avais cité un article de Denis Clerc paru dans « Le Giblotin », l'organe d'information du home de Farvagny. Il y parlait de ce bon vieux temps où la morale rigide et dure cédait rarement la place à la miséricorde et au pardon, où les seules couleurs connues étaient celles des vitraux d'église. Ce texte avait vraiment touché l'assistance ! Après l'office une dizaine de fidèles s'étaient rapprochés de l'autel pour m'en demander la copie. Je leur ai dit la vérité : « Ces lignes ne sont pas de moi, l'auteur en est le conseiller d'État de Rossens. »

La devise préférée de Denis Clerc : « Quand on ne sait plus que dire au peuple, il faut lui dire la vérité. » *Photo : l'abbé Gilbert Perritaz*

Albert Conus du Saulgy, un aventurier !

Originaire du Saulgy (village de la commune de Siviriez), Albert Conus y est né en 1839, dans une famille de paysan. Il a travaillé avec son père et, dès 14 ans, chez un agriculteur de Balliswil, près de Guin.

Tout jeune, désir d'aventure

En 1856, Albert Conus est à Paris. Il a 17 ans et s'engage comme domestique de maison. Survient la guerre de 1870. Il rentre en Suisse, à Romont. Le démon de l'aventure le gagne à nouveau et il se trouve à Valparaiso - premier port et troisième ville du Chili - où il séjourne dix mois. Il prend connaissance des propositions faites par le Gouvernement chilien et le gouverneur Viel pour la colonisation de la terre de Magellan en Patagonie. Celle-ci est une région englobant la pointe méridionale de l'Amérique du Sud et séparée entre l'Argentine et le Chili par la cordillère des Andes.

A Punta Arenas

Conus est à Punta Arenas vers 1871-1872. Il sollicite une concession en vue de travailler comme agriculteur. Il se dit satisfait de ses résultats, et pense alors à ses compatriotes du canton de Fribourg. Il désire la prospérité de Punta Arenas, ville du Chili dans le détroit de Magellan, située près de la pointe de la Patagonie. Elle a été fondée le 18 décembre 1848. Avant l'ouverture du canal de Panama en 1914, Punta Arenas fut le principal port pour la

navigation entre les océans Atlantique et Pacifique. Les navires y passaient pour éviter le difficile passage du cap Horn.

Propagande pour l'émigration

De ses contacts avec le gouverneur Oscar Viel naît un contrat qui l'autorise à rentrer en Suisse et à fonctionner comme agent de recrutement. Il installe son quartier général à l'hôtel du Cerf, à Romont, et au journal «Le Chroniqueur », à Fribourg, où il met au point en 1873 sa circulaire de propagande intitulée : « Communiqué aux paysans auxquels leurs parents ne laissent pas de terre à travailler ».

Que dit ce communiqué ? Conus devient lyrique lorsqu'il fait la description géographique du pays. Peu de pays offrent un climat aussi salubre ; le poisson est en abondance et de bonne qualité ; le renard est l'unique animal carnivore. Puis il vante le commerce, l'agriculture, le gouvernement. La population y est aimable, charitable et hospitalière. Elle professe la religion catholique. Punta Arenas possède une église, une école et un prêtre. (Les premiers colons furent des déportés condamnés pour désertion militaire.)



À l'extrême sud du Chili, sur un petit bout de Patagonie, une ville de 130 000 habitants appuie ses maisons colorées contre un bras du mythique Déroit de Magellan. Il s'agit de Punta Arenas

Des conditions alléchantes

Voici les conditions offertes par le gouvernement de la République du Chili aux personnes qui viendraient s'établir à la colonie du déroit de Magellan.

Art. 1.— Le Gouvernement paiera le transport des colons en 3^e classe de chemin de fer de Suisse jusqu'à Bordeaux.

Art. 2.— Le transport par mer de Bordeaux jusqu'à la colonie de Punta Arenas, en 3^e classe, à bord d'un des bateaux à vapeur de la Compagnie anglaise du Pacifique.

Art. 3.— Le Gouvernement concédera en outre :

1. Une étendue de terrain de 48 ha à chaque père de famille, et 12 ha à chacun de ses fils âgés de plus de 14 ans; la valeur, par ha, de 50 centavos, soit 2 fr. 50 sera remboursée à l'Etat par le colon, dans la forme indiquée plus loin.
2. 400 planches, 100 livres de clous, et une collection complète de semences dont la valeur ne doit pas dépasser dix piastres (pesos), soit cinquante francs; le tout évalué au prix d'achat.
3. Quatre vaches laitières, cinq moutons et une jument.
4. La ration entière de vivre, égale à celle que reçoivent les employés de la colonie, soit une ration pour le père pendant une année, une demi-ration pendant le même temps pour la mère, et pour les enfants dès deux ans.
5. Une pension de cinq pesos (soit 25 fr.) par mois à chaque famille, pendant un an.
6. L'assistance médicale et les médicaments, gratuitement.
7. La libre importation des effets, des machines et outils propriété du colon.
8. L'exemption du service militaire de la garde nationale.

Conditions fixées par le gouverneur Oscar Viel

Suivent les conditions fixées par Oscar Viel, gouverneur de la colonie de Magellan, dûment autorisé par le gouvernement central de la République. Quelques précisions ont trait au paiement des terres, des matériaux, des bêtes, des provisions alimentaires et de la pension,

soit en dix parts annuelles à partir de la troisième année. En complément sont portés les prix des denrées alimentaires fournies par le Gouvernement.

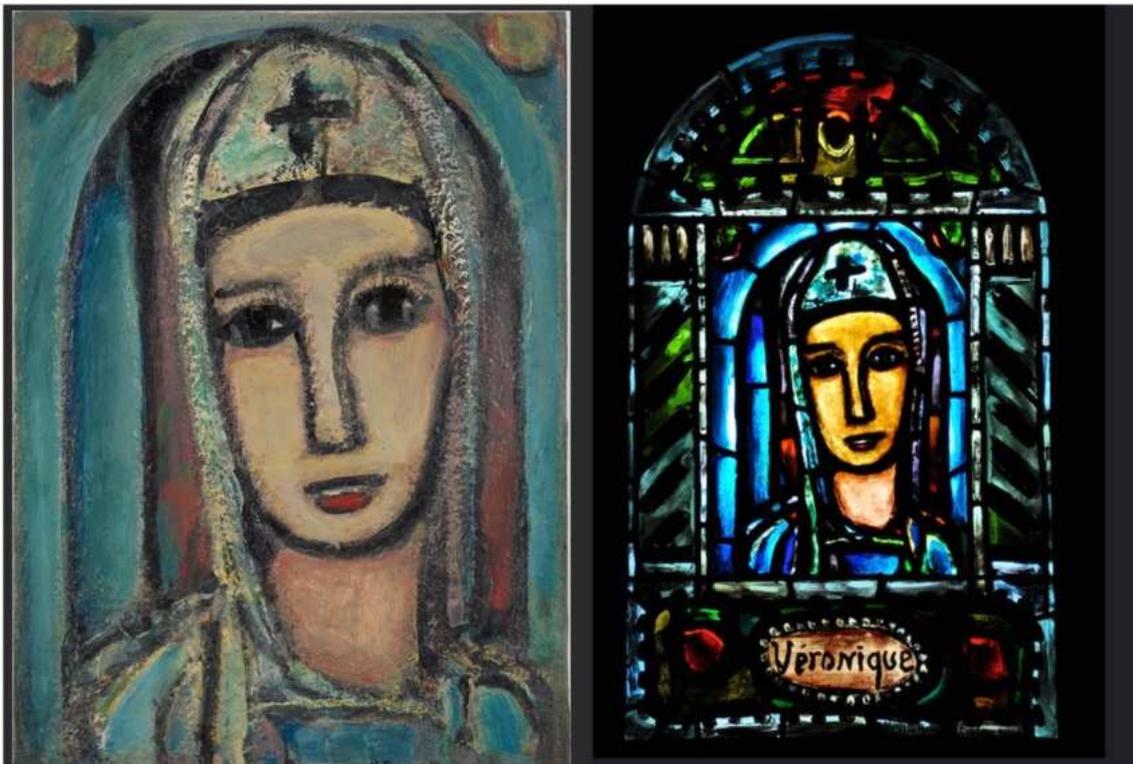
Conditions fort alléchantes. Elles eurent du succès, puisque l'entreprise colonisatrice d'Albert Conus amena quelque cent-cinquante Fribourgeois à Punta Arenas. L'activité des Suisses est aujourd'hui reconnue, leur contribution appréciée. Ils ont fait preuve de réelles qualités humaines, sociales, économiques. Albert Conus est décédé à l'âge de 45 ans, victime d'une péritonite.

A Punta Arenas, une rue Bondallaz !

La quête de renseignements aux archives cantonales par Jean Bondallaz, ancien forestier à Cheiry, l'a mis sur la piste de Laurent Bondallaz, émigré au Chili en 1877. Il est né à Marly en 1850. Il est le fils de Claude né à Cheiry en 1810. Sensible aux promesses d'Albert Conus, Laurent Bondallaz a fait partie du quatrième groupe d'émigrés fribourgeois en espérance de jours meilleurs. Il a embarqué à Bordeaux pour accoster à Punta Arenas le 22 mars 1877. Marié à Pauline Dey, de Rue, il n'a pas tardé à se faire remarquer par son honnêteté. « Il apporta des valeurs morales et physiques par une vie simple et active », rapporte la chronique. Laurent Bondallaz s'est distingué par sa plume. On lui doit un recueil de poésies populaires destinées aux populations rurales pour qu'elles en fassent « une lecture saine et substantielle. » Le Broyard fut si apprécié des autorités chiliennes qu'elles lui ont dédié une rue !

À l'église d'Assy : des découvertes exceptionnelles !

Une huile sur toile de Georges Rouault (1871-1958) a été transcrite en verre pour un vitrail de l'église Notre-Dame-de-Toute-Grâce à Assy.



L'originalité de Notre-Dame-de-Toute-Grâce du plateau d'Assy (Haute-Savoie), achevée en 1950, réside dans son programme artistique unique, faisant d'elle un véritable musée d'art sacré moderne. L'architecte savoyard était Maurice Novarina. Le chanoine Jean Devemy, fondateur de l'église du plateau d'Assy, est l'ami de l'artiste et Père dominicain Marie-Alain Couturier. Celui-ci lui fait découvrir de grands artistes qui vont contribuer à la décoration de l'église : mosaïques et fresques de Fernand Léger, vitraux de Georges Rouault, peintures et sculptures d'Henri Matisse, Marc Chagall, Jean Lurçat, Germaine Richier, Pierre Bonnard et bien d'autres...

Promasens 1872 : le miracle n'a pas eu lieu

La sainte de Promasens, damoiselle Decotterd, avait annoncé sa mort pour la fin du mois de mai écoulé. Mais sa prédiction ne s'est heureusement pas accomplie. On raconte à son sujet mille choses plus ridicules et plus absurdes les unes que les autres. Pour ne citer qu'un fait, sa maladie daterait du lendemain de sa première communion, jour où la Sainte Vierge lui aurait apparu « enveloppée d'un nuage bleu » et lui aurait annoncé dès lors - il y a de cela 8 à 9 ans - la maladie et son décès en mai 1872, probablement le jour de la Fête-Dieu. Le miracle n'a pas eu lieu.

Les dames de Fribourg, les dévotes et les bigotes, continuent leur pèlerinage chez l'hystérique de Promasens. La pauvre fille est l'objet de leurs prévenances et de leur générosité. Il en est qui, par son entremise, offrent à la Vierge du sucre, des pâtisseries, de l'argent, de la cire, des coussins et jusqu'à des duvets. Ces dons de femmes excentriquement crédules augmentent chaque jour.

Il y a là une véritable industrie religieuse. Il serait désirable que des hommes de l'art examinassent sérieusement la malade, dans le but de faire cesser ces supercheries.

« Le Confédéré », journal des radicaux fribourgeois, 12 juin 1872



La linogravure

Cf. Gaston Parmentier, « Bulletin pédagogique » No 6, 1^{er} avril 1945

<https://www.e-periodica.ch/digbib/view?pid=bpe-001%3A1935%3A64%3A%3A126#126>

Une technique qui, de nos jours, me semble rarement utilisée. Dommage ! Car elle a laissé à ceux qui ont suivi jadis des cours de « lino » un souvenir durable. Au pensionnat Saint-Charles, à Romont, mes deux frères ont eu comme professeur Gaston Parmentier qui leur a donné - entre autres- des cours de linogravure fort appréciés.

Un résumé de l'article de Parmentier paru dans le « Bulletin pédagogique » :



La linogravure se distingue de la gravure sur bois, dont elle dérive, par une exécution beaucoup plus facile et un prix de revient dérisoire. C'est en somme de la gravure sur bois mise à la portée d'un plus grand nombre. Dès le premier contact, la lino provoque chez les enfants un réel intérêt. Des centaines de classes primaires et secondaires la pratiquent déjà en Suisse allemande, dans les cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève, en Allemagne et en Autriche. L'École normale d'Hauterive s'y est mise activement !

Le matériel se résume à peu de chose ! Cinq petites gouges, grandes comme des becs de plume, quelques rognures de lino que les marchands donnent gratuitement, un peu d'encre d'imprimerie qu'on étale au moyen d'un petit cylindre de caoutchouc et c'est tout.

Le travail

Il comporte quatre phases : 1. L'élaboration du dessin. 2. Le décalquage sur le lino. 3. La gravure proprement dite. 4. L'impression.

1. L'élaboration du dessin est la partie la plus difficile, la seule qui demande quelques connaissances artistiques, quelques études préalables. Un sujet étant proposé : fontaine, chapelle, ferme, nature morte, il faut apprendre à le voir en « lino ». Celle-ci ne dispose que du blanc et du noir crus, qu'on peut adoucir par des hachures. Au début, le maître propose quelques modèles simples, à copier. La copie ne doit cependant pas se prolonger au-delà de deux ou trois séances. Se basant sur de nombreuses images, le maître enseignera comment se traitent les ciels (nuages), lacs, forêts, arbres isolés, fermes, etc. Lorsque les élèves posséderont la technique du procédé, ils l'appliqueront à des sujets pris dans leur entourage : chapelle, fontaine, ferme, natures mortes, etc. Conduite de cette manière, l'initiation est rapide. Les enfants y prennent un grand intérêt.

2. Le décalquage sur le lino. On reproduit le dessin sur le lino, à l'encre de Chine, au crayon même s'il est simple. Ne pas oublier de le retourner, surtout s'il s'agit d'un paysage que l'on doit reconnaître, sinon, à l'impression, tout serait à l'envers.

3. La gravure. Les cinq petites gouges sont en U ou en V, permettant des tailles plus ou moins larges. L'élève creuse dans le lino, matière très tendre, en respectant fidèlement les lignes du dessin, c'est-à-dire en ménageant les noirs : travail manuel, qui assouplit la main. Les enfants n'éprouvent aucune difficulté à graver ; ils y trouvent même un plaisir très vif. Les dessins du début resteront simples.

4. L'impression. La gravure terminée, on tire les épreuves. On encre le cliché (le lino), au moyen d'un petit cylindre enduit d'encre d'imprimerie ; on dépose le cliché sur le papier et on presse fortement. L'opération demande de l'attention, car cette encre salit beaucoup. Le même cliché peut servir à tirer plusieurs milliers d'épreuves.

Applications. Outre sa valeur pédagogique, la lino trouve son application à l'école et hors de l'école, dans maints domaines : cartes postales ou de visite, programmes, illustrations de rédactions, de résumés d'histoire, caricatures, etc.

Gaston Parmentier, un itinéraire modèle !

Un modèle de conscience professionnelle ! Instituteur, professeur, inspecteur scolaire, directeur d'écoles secondaire et normale (Gambach)... Et passionné par son métier, pratiqué avec le souci d'un enseignement toujours minutieusement préparé, sans concession à l'improvisation. Julia Pilloud, l'inamovible enseignante à Gambach durant 40 ans, était titulaire d'une licence, absente du curriculum de Parmentier. Aussi Julia Pilloud l'appelait-elle avec arrogance et mépris « Monsieur le régent ».

Voyons donc l'itinéraire appréciable de ce « régent » qui n'avait en tout cas rien à envier à Julia Pilloud.

De l'école primaire à l'école secondaire

Gaston Parmentier, originaire de Pont, en Veveyse, est né en avril 1903. De 1917 à 1921, il a fréquenté la section littéraire de l'École secondaire de la Glâne. En automne 1921, il entrait à l'École normale d'Hauterive où il a obtenu son brevet en 1924. Il a toujours conquis, grâce à un travail inlassable, la première place dans sa classe qui comptait seize normaliens. En 1924, il était nommé instituteur à Cressier-sur-Morat, où il est resté en fonction jusqu'en 1927. C'est dans ce pittoresque village du Lac qu'il a rencontré son épouse. Celle-ci lui a donné trois filles. Et c'est encore là qu'il a voulu être inhumé en 1967.

En automne 1927, il était nommé professeur à l'École secondaire de Romont - pensionnat Saint-Charles - où il a enseigné consciencieusement le français, les mathématiques, la langue allemande et le dessin, branche où il excellait. Il poursuivait en même temps des études à l'Université de Fribourg pour obtenir le diplôme d'enseignement secondaire.

Inspecteur scolaire

En 1944, il est appelé par le Conseil d'État au poste d'inspecteur du 7^e arrondissement qui comprend les districts de la Glâne et de la Veveyse. Très grand travailleur, consciencieux, exigeant pour lui-même comme pour les autres, il n'hésitait pas à effectuer de longs déplacements à pied pour visiter des classes d'accès difficiles. Ses publications étaient une aide appréciée. Il était à l'affût des procédés susceptibles d'intéresser les élèves et de les faire progresser. Un exemple parmi d'autres qui démontre son souci d'une collaboration fructueuse entre enseignants. Chacun dans sa classe s'enrichit de divers moyens d'enseignement. Initiative heureuse de l'inspecteur : en faire profiter les collègues lors d'une exposition. Le mercredi 19 janvier 1949, on pouvait voir, sur les lignes de chemins de fer glanais et veveysan des enseignants chargés de colis allant de la petite boîte au long rouleau encombrant. La grande salle de l'auberge de Vauderens était tapissée de dessins, de graphiques et de symboles en rapport avec toutes les branches. Cette exposition, véritable fête scolaire, s'est déroulée en présence notamment du préfet Paul Bondallaz, de Laure Dupraz, professeur à l'Université, de l'abbé Gérard Pflug, directeur de l'École normale, de Louis Maillard et Raymond Progin, inspecteurs scolaires.

À « Gambach »

En 1955, Gaston Parmentier est nommé directeur de l'« École secondaire de jeunes filles » de la ville de Fribourg, une école fort complexe, qui comprend, à côté de l'école secondaire proprement dite, une école normale, une école de commerce et une école professionnelle. Un ensemble dénommé « Gambach ». Ces diverses écoles sont à l'origine de problèmes administratifs et pédagogiques fort nombreux : pénurie de personnel enseignant, augmentation du nombre des élèves, manque de locaux d'enseignement, contacts avec les parents, adaptation des programmes et des méthodes aux besoins actuels, établissement des horaires... Avec calme, savoir-faire, prudence, bonté et fermeté, Gaston Parmentier a conduit cette dernière étape de sa vie professionnelle, la prolongeant même d'une année malgré une santé défaillante, de 1966 à 1967, faute de successeur. Une année supplémentaire qui fut celle de son décès. Gaston Parmentier a passé 43 ans au service de l'école fribourgeoise.



Gottlieb Berger, conseiller national bernois, moteur économique de nos régions !

Régent, avocat, rédacteur...

Gottlieb Berger est né le 29 décembre 1826 à Walkringen (à l'est de Berne, non loin de Worb). Il est décédé le 3 juillet 1903 à Langnau, dans l'Emmental. Son père est épicier-boulangier et petit paysan. Gottlieb accomplit son apprentissage de boulangier chez son père. Puis, il poursuit ses études à l'École normale de Münchenbuchsee dès 1848. Après avoir exercé sa profession d'instituteur à Langnau, il entreprend des études de droit à l'Université de Berne, de 1852 à 1856. Avocat, Berger ouvre une étude et un bureau de recouvrement à Langnau. Rédacteur de l'« Emmentaler Blatt », il en devient propriétaire.

Homme politique et économiste

Par son mariage avec Louise-Christine Delley, fille de Louis, de Delley, il acquiert d'importantes propriétés dans le canton de Fribourg. Très actif en politique, il est à la tête des radicaux de l'Emmental, président du tribunal à Langnau de 1872 à 1876, chancelier de 1882 à 1891, député au Grand Conseil bernois à trois reprises, conseiller national radical de 1881 à 1902.



Gottlieb Berger a été très actif dans notre région. A la fin du XIX^e siècle, il exploite la tourbière du Grand Marais de Prez ; il a la haute main sur les briqueteries de la région et s'occupe d'industrie laitière. Quand la qualité et la quantité de terre ont été insuffisantes pour la fabrication à la briqueterie de Lentigny, Berger a exploité la briqueterie de Corbières.

Gottlieb Berger ; photo Orell Füssli

Fehr du château et du vin

Ami des familles Roth et Fehr, de Berthoud (Burgdorf), le conseiller national Berger a son nom associé à ces familles dans l'exploitation de la laiterie de Prez. En cette fin du XIX^e siècle, ces riches Bernois - exportateurs de fromage - n'exploitent pas la laiterie eux-mêmes. Ils engagent un fromager. Henri Fehr, à part la laiterie, a acheté le château de Prez. Il n'y passait que des vacances, son domicile étant Berthoud. En 1891, lorsque la commune a souhaité devenir propriétaire du château, Gottlieb Berger a joué le rôle d'intermédiaire entre la commune et la famille de Ferdinand Roth-Fehr, beau-fils d'Henri.



En 1885, il est question dans une séance du Conseil communal de Prez de la fabrique de vin Fehr-Naef et Cie. Les exportateurs de fromage importaient du vin. À Prez, on n'en fabriquait pas, mais on effectuait divers mélanges. Cette fabrique de vin fut éphémère.

Le 5 octobre 1900, apparaît pour la dernière fois le nom de Gottlieb Berger dans une séance du Conseil communal de Prez. Ce dernier approuve la police mobilière du conseiller national

Gottlieb Berger-Delley, l'une de 6000 fr. pour de la tourbe assurée et l'autre de 8000 fr. pour son train de campagne.

Hommage à Louis Sauteur - 1907-1987 -, professeur, pianiste et organiste

Louis Sauteur était mon cousin germain. Sa maman, Léonie Sauteur-Barras, était la sœur de mon papa. Quand je demandais à « cousin Louis » - comme on l'appelait dans ma famille - ses principaux souvenirs de jeunesse, il me répondait : des déménagements ! Son papa, artisan boulanger, dès que sa boulangerie villageoise « marchait bien », il cherchait un autre village où s'installer... Quand Louis a commencé l'école, ne parlant que le patois, il ne comprenant rien au langage de l'enseignant. Le patois : un dialecte profondément ancré en terre fribourgeoise, que Louis a pratiqué avec les connaisseurs, dialecte qu'il a lu- notamment les œuvres de Jean Risse – qu'il a aimé lui rappelant ses jeunes années.

Très intelligent, il a bien vite dominé le français. À l'âge de 15 ans, en 1922, domicilié à Le Crêt, il entra à l'École normale d'Hauterive dont il est sorti diplômé en 1926. Et ses talents musicaux sont apparus très tôt. Il n'avait jamais pratiqué le piano, mais il s'y est mis avec passion. À Hauterive, la meilleure note était 8. En 1^{ère} année, Louis obtenait au palmarès annuel la note 5 pour la musique, en 2^e, la note 7, en 3^e et en 4^e la note 8. Le seul des 17 étudiants de sa classe à pareillement se distinguer au piano et à l'orgue. De 1929 à 1933,



instituteur à Siviriez, il poursuit sa formation musicale en suivant le cours supérieur de piano au Conservatoire de Fribourg. Il est nommé professeur de piano et d'orgue au Collège St-Michel et au Conservatoire dès 1933. Il quittera cette fonction en 1972. Titulaire d'un Premier prix de virtuosité d'orgue, il devient en outre organiste à l'église St-Pierre.

L'organiste artiste

Faire-part du Conservatoire lors de son décès : « Des générations d'élèves garderont le souvenir lumineux d'un enseignement qui, soucieux d'une technique irréprochable, éveilla leur conscience de l'expressivité musicale. Louis Sauteur fut un « maître » au sens le plus noble du terme. »

https://www.academieorgue.ch/data/web/academieorgue.ch/uploads///images/infos_organes//orgue_bihler_moser_kuhn.jpg

Photo : orgue de l'église St-Michel

L'hommage de Norbert Moret

Sous les auspices du Conservatoire, Louis Sauteur a donné un remarquable concert d'orgue à l'église du collège St-Michel. Le programme, des plus copieux, ne comportait pas moins de cinq grandes œuvres de maîtres des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Fort judicieusement choisies pour le public, celles-ci permirent à un bel auditoire d'apprécier divers styles des grands organistes qui ont nom Bach, Couperin, Franck et Messiaen.



Mais - et j'insiste non sans raison - ce programme était fort bien composé pour le public... Pour l'organiste, c'est une autre question... Car toutes ces œuvres ne laissent aucun répit au soliste. Leurs difficultés sont telles qu'elles réclament une attention, une concentration et un effort sans cesse soutenus et encore, il est bon de le relever, longuement soutenus. C'est pourquoi jouer sans faiblir, l'une après l'autre, cinq pièces de cette importance, ne peut être que le fait d'un authentique virtuose.

Mais, direz-vous, et l'interprétation ? M'y voici, précisément. Tout d'abord, les « Prélude et fugue en sol majeur », de Bach, déroulèrent leurs arabesques et nous permirent de prendre contact avec la splendide sonorité de l'instrument, la belle acoustique de l'église du Collège et la clarté de jeu de l'organiste. Puis, l'atmosphère étant ainsi créée, on put goûter tout à loisir les remarquables qualités de l'organiste : virtuosité, musicalité, précision, finesse, souci du détail et cependant style de grande allure ! Toutes qualités qui se confirmèrent de plus en plus tout au long du programme dans la « Sonate en trio N° 5 », de Bach, le « Choral en si mineur », de Franck, et « Dieu parmi nous » de Messiaen. Je ne traduirais pas toute ma pensée si je ne relevais l'impression extraordinaire que m'a laissée « L'Offertoire sur les grands jeux », de Couperin : puissance, trouvailles géniales, tout concourt à classer ce musicien parmi les plus grands compositeurs de son époque, une époque où vécut Bach.

À l'occasion de ce concert, je m'en voudrais de ne pas dire mon admiration pour l'orgue du Collège. Je pense qu'il est difficile de trouver un instrument où l'équilibre des jeux soit aussi parfait et la richesse du coloris si grande. Quelle magnificence dans le tutti et quelle précision dans les jeux de détail ! Du reste, le chanoine Athanasiadès, le jeune et déjà célèbre virtuose de l'Abbaye de Saint-Maurice, ne tarissait pas d'éloges au sujet de l'organiste et de son instrument.

Pour terminer, je ferai le vœu suivant : Louis Sauteur nous a prouvé une fois de plus sa grande classe de virtuose et son instrument est actuellement l'un des plus beaux de la ville. Pourquoi ne convierait-il pas, de temps à autre, les musiciens et ses amis à une audition qui les comblerait de joie ?

« La Liberté » du 15 juillet 1955, article de Norbert Moret

Merci à Alexandre Dafflon, archiviste cantonal et à Maryse Mudry-Sauteur, fille de Louis Sauteur, pour leur précieuse collaboration

Kim En Joong, Ganagobie



Les vitraux du monastère de Ganagobie sont une création du Père Kim En Joong.

Le monastère de Ganagobie est une abbaye bénédictine située à environ 15 kilomètres au nord-est de Forcalquier et à environ 30 kilomètres au sud de Sisteron, dans le département des Alpes-de-Haute-Provence.

Le monastère est connu, entre autres, pour son remarquable pavement de mosaïques médiévales polychromes, daté de la décennie 1120-1130.

Le Père Kim En Joong, né en 1940, est un prêtre dominicain sud coréen. Ses toiles non figuratives, nourries de notions techniques neuves sur l'espace et la perspective, imposent un dépaysement, point de départ d'une quête du mystère divin.

Reconnues par les hautes instances de sa communauté, par les critiques et directeurs artistiques du monde entier, ses peintures sont exposées en Europe, aux États-Unis, en Extrême-Orient... Elles figurent aussi bien dans les galeries des capitales et les musées que dans les couvents et les monastères. Il crée les vitraux de nombreuses églises et chapelles.

Mob 39-45 : importance de l'armée, suivie de la vérité selon Meienberg...

Le service actif a duré du 2 septembre 1939 au 20 août 1945. Quelque 700 000 militaires se sont trouvés sous les drapeaux. Par moments, plus de 10 % de la population était mobilisée. L'ordre de marche est daté 2 septembre 1939, soit un jour après l'invasion allemande en Pologne. Elle a touché le 10 % de la population suisse, soit 430 000 hommes. Le service civil a concerné les non mobilisables.

Le 11 mai 1940, la Seconde Guerre mondiale s'intensifie en Europe avec l'offensive allemande qui se poursuit en Belgique et aux Pays-Bas. Une seconde vague de mobilisation a eu lieu en Suisse. Environ 450 000 hommes portaient l'uniforme.

De l'automne 1940 jusqu'au débarquement du 6 juin 1944, le nombre de soldats mobilisés a oscillé entre 70 000 et 180 000. Dès l'automne 1944, alors que les combats se rapprochaient du pays, le nombre de soldats est remonté à plus de 200 000. Au moment de la fin de la guerre, ils étaient environ 73 000.

Le général Henri Guisan a été relevé de ses fonctions par l'Assemblée fédérale le 20 juin 1945. Le service actif a pris fin le 20 août. Chaque homme incorporé dans l'infanterie a servi le pays pendant 828 jours en moyenne.

Les dépenses pour la défense militaire du pays ont atteint, entre 1939 et 1945, 7038 milliards de francs. Elles ont notamment été financées par différents impôts spéciaux adoptés le 15 janvier 1940.

Des morts et des blessés

Sont morts pendant le service 4050 hommes. Seuls quatre officiers de l'aviation, trois pilotes et un observateur, ont véritablement péri au combat. Les patrouilles de l'aviation ont effectué au total quelque 490 missions d'interception. Les attaques aériennes ont entraîné la mort de 84 Suisses. Le nombre de blessés s'est élevé à 260.

L'histoire militaire a retenu 33 condamnations à mort de traîtres à la patrie dont 17 ont été exécutés. La Suisse se protégeait de l'espionnage en menaçant les traîtres de la peine de mort. Dix-sept soldats suisses furent passés par les armes entre 1942 et 1944. La peine de mort pour délits militaires n'a été abolie en Suisse qu'en 1992, par les Chambres fédérales et dans une relative indifférence populaire... *D'après l'ATS. « La Liberté » du 19 août 1995*

Opinion de Meienberg

Niklaus Meienberg, un historien qui s'est passionné... Ce qui reste, ce sont ses écrits, presque tous traduits en français, féroces, aux idées et aux sentiments implacables, sur la Suisse quand elle est mêlée à l'histoire des deux guerres, sur les nantis et ceux qui ne doutent pas de leur pouvoir, sur ceux qui en sont les victimes. « L'exécution du traître à la patrie Ernst S. » le premier Suisse à avoir été exécuté pendant la guerre de 39-45 comme traître, est devenu un classique. Le film qu'en a tiré Richard Dindo aussi. Il ne s'agit pas de violences comparables à celles des pays voisins, mais d'un récit sur le manque de discernement des puissants et en particulier de l'armée. À l'époque, au milieu des années 70, le livre de Meienberg et le film de Dindo ont fait l'effet d'une bombe. Peter Bichsel, l'écrivain et journaliste suisse de langue allemande, donne les intentions de Meienberg en écrivant sur « L'Exécution du traître à la patrie Ernst S. » : "En Suisse, pendant la guerre, 17 hommes furent exécutés. 17 contre des milliers, le bilan est en notre faveur. Ernst S. était un tout petit, et ce n'est pas qu'on n'en avait pas, des gros, mais c'est qu'on ne les a pas arrêtés."



Pour mieux connaître Niklaus Meienberg ?

<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/012101/2009-11-03/>

Le musicien Oscar Moret



Le musicien Oscar Moret est né le 22 décembre 1912 à Botterens, où son père pratiquait le métier de boulanger. Après ses années d'École normale à Hauterive, il a occupé le poste d'instituteur au Pâquier en 1932. Sa classe comptait une cinquantaine d'élèves. Et il suivait parallèlement des cours de clarinette, de direction et d'harmonie au conservatoire de Lausanne. En 1942, il est promu directeur des sociétés philharmoniques de Broc. Pendant dix ans, il se voue à la musique dans les diverses sociétés du village et à l'école primaire. Il travaille en outre la composition et l'orchestration à Fribourg, avec Aloïs Fornerod et

Georges Aeby. Sa principale réalisation brocoise est « La Grande Coraule », d'Albert Schmidt.

En 1953 commence la période fribourgeoise. Il est appelé à la direction du corps de musique « La Landwehr », succédant à Georges Aeby. Cette activité durera une vingtaine d'années, féconde en orchestrations et compositions à l'intention de La Landwehr et d'autres ensembles instrumentaux du pays. Il enseigne dans les classes primaires et secondaires de la ville, toujours passionné par la pédagogie musicale. En bref, œuvres instrumentales, œuvres religieuses en latin ou en français, chants d'enfants, chœurs profanes, musique de scène, chœurs ou mélodies en patois caractérisent la remarquable contribution musicale d'Oscar Moret. Il est décédé en 2003.

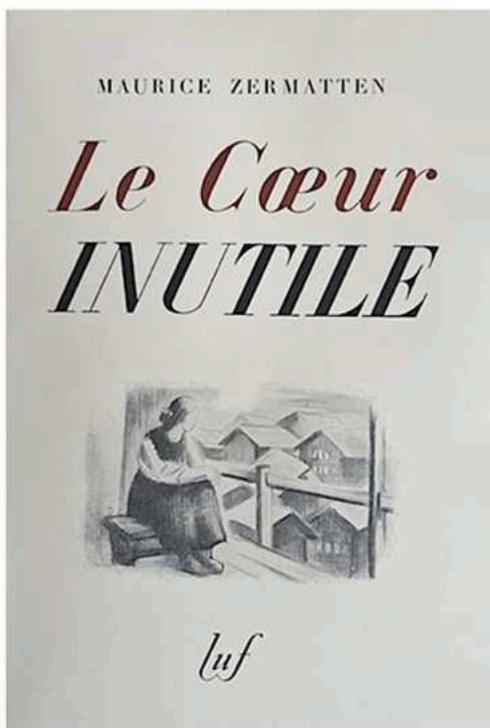
L'écrivain Maurice Zermatten

Né à Mase - village valaisan - le 22 octobre 1910, l'écrivain Maurice Zermatten meurt à Sion le 11 février 2001.

Il publie en 1936, à l'âge de 26 ans, son premier roman, « Le Cœur inutile », composé en grande partie à l'âge de 20 ans. Après avoir fréquenté l'École normale d'Hauterive, il a obtenu une licence à l'Université de Fribourg. Lors de la composition du « Cœur inutile », Zermatten était donc « Fribourgeois » !

Curieux destin que celui de cet écrivain, cadet d'une famille de neuf enfants. « Le Cœur inutile » est un roman solaire qui tombera dans le monde des lettres comme une météorite. La presse suisse et étrangère s'empare de son nom. Le jeune Zermatten devient célèbre du jour au lendemain. La fameuse émission « Cinq colonnes à la une » lui consacra une émission. C'est l'engouement immédiat jusque dans les journaux français qui affichent la photo du jeune auteur valaisan au côté de célébrités littéraires de l'époque. « Le Cœur inutile » répond à l'attente d'un public qui aime à mêler authenticité et poésie. Quoi de mieux que ce terroir valaisan, traditionnel et vrai pour répondre à cette demande. Et ce Valais,

Maurice Zermatten le connaît très bien. Il y est né. Il y a vécu. Il en parle donc en expert. Son premier roman est salué par une critique unanime. Ramuz félicite Maurice Zermatten d'avoir « osé être vrai » dans ce livre « tout gonflé de richesse verbale », Léon Savary y voit un chef d'œuvre, début d' « une rénovation artistique », et le critique renommé de la « Neue Zürcher Zeitung », Edouard Korrodi, s'exclame : « Habemus poetam » ! En 1938, Maurice Zermatten reçoit le Grand Prix Schiller pour ce roman. Il le recevra une seconde fois en 1956.



QUATRIÈME CLASSE

	Note moyenne	Instruction relig.	Histoire relig.	Orthographe	Littérature	Composition	Lecture et diction	Langue allemande	Psychologie	Pédagogie théor.	Pédagogie pratique	Algèbre	Géométrie	Problèmes	Histoire	Instruct. civique	Dessin	Théorie musicale	Chant	Musique	Gymnastique	
		X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
		2	2	1	2	2	1	2	2	3	3	1	1	1	2	1	3	1	2	1	2	2
1. Tinguely, Jos.	6,8	7	8	7	8	7	7	7	8	7	6	7	5	6	8	7	5	6	6	7	7	6
2. Murith, Jean	6,6	7	8	6	8	6	7	5	7	6	6	6	6	6	8	7	6	6	6	7	6	6
» Sudan Joseph	6,6	7	8	6	8	8	8	8	4	7	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
4. Zermatten Maurice	6,5	7	8	6	8	8	8	8	4	7	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
5. Corboz, André	6,5	7	8	7	7	7	6	6	6	6	6	6	6	6	5	7	7	6	6	8	7	6
6. Simonet, Paul	6,5	7	8	6	8	6	6	5	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
7. Brunisholz, M st	6,3	6	6	6	6	6	6	5	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
8. Ducarroz, Max	6,2	7	7	7	6	5	7	6	6	7	6	6	6	6	5	6	6	6	6	6	7	6
9. Bersier, Jules	6,2	7	8	6	7	6	7	5	6	6	6	6	5	5	6	7	6	6	6	6	6	7
10. Gisler, Robert	6,1	6	7	6	7	6	7	5	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
11. Duruz, Georges	6,1	6	6	6	6	6	6	5	6	6	6	6	5	5	6	6	6	6	6	6	7	6
12. Chablais, Max	6,1	6	6	6	6	7	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
» Descloux, Robert	6,1	6	6	6	6	5	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	7	6
14. Brunisholz, Henri	5,4	5	5	5	5	5	6	6	4	5	5	6	6	5	6	6	5	6	6	6	5	6

A quitté avant la fin de l'année scolaire : Duding, Séverin.

1930

1. C.F. Ramuz et Maurice Zermatten 2. Maurice Zermatten 3. Le Cœur inutile
4. Classe de Zermatten à l'École normale d'Hauterive en 1930

Zermatten écrira plus de cent ouvrages durant une longue carrière. Si le roman garde toujours sa préférence, il n'hésite pas à servir le théâtre, à traduire sa pensée dans des essais, sans oublier les contes et légendes. Il prête aussi sa plume à divers journaux. Un homme engagé ! Maurice Zermatten enseigne à l'École polytechnique fédérale de Zurich, au collège de Sion. Il

est colonel EMG à l'armée, il siège à la Commission cantonale des constructions, il se bat pour sa ville de Sion qui lui rend un hommage appuyé en lui dédiant la petite place qui s'étend au pied du château de Valère.

Il est traduit en neuf langues et même en japonais ! Les plus hautes distinctions, qu'il n'a pas brigüées, lui sont attribuées. Citons le Prix Schiller, le Grand Prix de l'Académie française pour le rayonnement de la langue française. Des distinctions ? Le titre de Docteur Honoris Causa de l'Université de Fribourg, la bourgeoisie d'honneur de Sion, montrent en quelle estime est tenu le romancier valaisan.

<https://www.maurice-zermatten.ch/oeuvre>
<https://www.plansfixes.ch/films/maurice-zermatten/>

Max Clément, peintre fribourgeois (1912-1995)

Il est né en 1912 à Mühletal près de Schmitten. Il s'est formé surtout au Technicum de Fribourg où il a suivi les cours de dessin d'Henri Robert. Il a vécu à Morat, puis à Fribourg de 1957 à 1980. Il a séjourné également en Autriche dès 1985. Peintre passionné de nature, Max Clément laisse un héritage qui s'inscrit totalement dans le courant des peintres fribourgeois du XX^e siècle. Il est décédé à Tavel en 1995. Son œuvre représente un témoignage historique de nos régions. Il a participé à diverses expositions à Zürich, Berne, Fribourg, Genève, Bâle, Neuchâtel, Bienne et Tavel.



Le colonel Albert Bachmann et « l'armée secrète »

C'est à la fin des années 50 que le major Albert Bachmann s'est fait connaître. Il a en effet proposé au Conseil fédéral la réalisation d'un livre consacré à la défense civile. Communiste dans sa jeunesse, ce typographe né en 1929 en devient un fervent adversaire suite aux successives mises au pas par Moscou des pays frères récalcitrants comme la Hongrie en 1956.



Après le « Livre du soldat » en 1958, celui qui est devenu militaire de carrière veut cette fois produire un manuel de protection civile à même de stimuler l'esprit de résistance de la population face aux tentatives d'infiltration communiste. La controverse a été particulièrement vive au sein de la *Société suisse des écrivains (SSE)*, car c'est l'un de ses membres, Maurice Zermatten, qui s'était chargé de traduire le manuel en français. En réaction, le *Groupe d'Olten* – devenu par la suite une voix de premier plan – s'est dissocié de l'association des écrivains. Le *Groupe d'Olten* comptait notamment parmi ses membres Peter Bichsel, Anne Cuneo, Friedrich Dürrenmatt, Max Frisch... Il ne fut dissout qu'en 2002.

Auteur du « Petit livre rouge de la défense civile » et initiateur de la P-26

L'indignation suscitée par l'ouvrage distribué à un million de ménages suisses n'a pas porté préjudice à son auteur principal. Le major Bachmann a touché une rémunération substantielle en tant qu'auteur et éditeur du livre, sans compter les droits pour sa diffusion à l'étranger. En 1976, il est nommé à la tête des services de renseignement de l'armée. À ce titre, il œuvre à la constitution de la P-26, une structure militaire secrète qui serait active en cas d'invasion de la Suisse. Une perspective qui pousse Albert Bachmann à faire l'acquisition dans les années 1970, au moyen de fonds fournis par l'UBS, d'une propriété en Irlande pour y accueillir le gouvernement suisse en exil... https://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_Bachmann

Fin de carrière

Sa carrière s'achève brusquement en 1980 à la suite d'une opération d'espionnage désastreuse en Autriche. En automne 1979, il a envoyé clandestinement en Autriche un de ses collaborateurs, Kurt Schilling, espionner d'importants exercices militaires. Il s'agit pour Bachmann et Schilling d'évaluer la capacité de l'Autriche à résister à une invasion soviétique. Kurt Schilling est arrêté par des soldats autrichiens à Sankt Pölten. Ce qui a causé un incident diplomatique et entraîné la mise en place d'une commission d'enquête parlementaire et la mise à la retraite anticipée d'Albert Bachmann. Celui-ci n'appartient plus à l'administration fédérale depuis le début de 1981.

Photo : Albert Bachmann

La police fédérale, elle, continue jusqu'en 1989, de surveiller les milieux désignés comme ennemis de l'État. Ce qui débouchera sur le scandale retentissant des « fiches » ...

L'écrivain Paul Thierrin s'insurge

Dans un aphorisme un peu méchant que les lecteurs français se plaisent à citer, Paul Thierrin - écrivain natif de Surpierre - a écrit : « En Suisse, le sale est toujours propre et le propre toujours sale ! » Il fait naturellement allusion à l'argent sale qu'on blanchit et à la tendance à découvrir des choses nauséabondes auprès de personnalités intègres. Cela m'a toujours répulsé en politique. Je réagis également très mal à l'affaire des fiches et à l'armée secrète. Je suis peu doué pour porter l'habit militaire. Pendant mon école de recrues, j'ai eu une tachycardie dont je souffre encore actuellement. Par conséquent, je ne porte pas l'armée dans mon cœur et j'estime qu'une armée parallèle qui nous bouffe de l'argent, c'est encore pire. (« LaLiberté », 14 octobre 1991)

Le monastère d'Hauterive dès 1848

En 1848, coup de tonnerre en pays fribourgeois : Conséquence de la guerre du Sonderbund et de la défaite fribourgeoise, le nouveau régime radical décide la suppression de trois couvents. Celui des Augustins, à Fribourg, devenu prison d'État avant d'héberger les archives de la République, celui d'Hauterive qui a abrité l'École d'agriculture puis l'École normale dès 1859. Enfin, la chartreuse de la Part-Dieu, au-dessus de Bulle, a été vendue à une famille bâloise, les Paravicini. Par voie d'héritage, elle alla à des Vaudois, les Clavel.

En 1848, le gouvernement radical était convaincu qu'Hauterive provoquait de l'agitation. En exécution de l'arrêté du Conseil du 31 mars 1848, quatre gendarmes se sont présentés à la porte de l'Abbaye. Ils viennent s'assurer que les moines quittent effectivement leur monastère à la date prescrite. Contrairement au sort subi par d'autres abbayes, les révolutionnaires ont respecté l'intégrité des bâtiments. En 1859, alors que le projet de vente de l'abbaye n'a pas abouti, l'École normale des instituteurs est accueillie dans les locaux vides. Elle y restera jusqu'en 1940.

Retour des moines

Le retour des moines, au moment où l'Europe s'embrase, s'inscrit dans la longue histoire de l'abbaye fribourgeoise fondée en 1138. En 1939, l'arrivée de moines autrichiens et allemands, supposés soutenir la cause hitlérienne, provoque émoi et contestation à Fribourg. C'est grâce à la conviction et à la force autoritaire du Conseiller d'État Joseph Piller que la communauté cistercienne a pu réintégrer le monastère.

Voir notamment « La Gruyère » du 14 juillet 1966

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=pfr-001%3A20>



Les moines sont revenus en 1939 → → L'abbaye d'Hauterive

C'est en effet en 1939 qu'une communauté cistercienne, venue de l'abbaye autrichienne de Wettingen-Mehrerau, a repris la vie monastique. L'abbaye territoriale de Wettingen-Mehrerau se trouve sur les rives du lac de Constance à l'ouest de Bregenz en Autriche. Le retour ne fut pas un simple déménagement. Les cisterciens doivent cohabiter pendant quelques mois avec les enseignants en formation. Les conditions de vie sont spartiates et la Suisse est soumise aux tourments de la guerre mondiale. Durant ces années de guerre, le groupe de treize moines connaîtra des situations difficiles. Six d'entre eux sont mobilisés sous l'uniforme allemand et trois tués durant la guerre. La racine cistercienne a repris vie, malgré les vicissitudes de ce temps troublé.

La Fondation créée en 1966

Le Grand-Conseil fribourgeois a donné en 1966 son aval à la création de la Fondation d'Hauterive. Cette Fondation de droit public est propriétaire des terrains de l'abbaye et des bâtiments, qu'elle met à disposition des moines gratuitement. Elle prend à sa charge l'entretien, la conservation et la restauration du patrimoine architectural classé d'importance nationale, libérant ainsi la communauté d'une lourde tâche qu'elle ne serait pas en mesure d'assumer financièrement.

Lentigny

Au spirituel, Lentigny dépendait de la paroisse d'Onnens jusqu'en 1588. Et les tensions ne manquèrent pas ! Sont-elles peut-être, en partie, imputables au fait que les deux communes appartenaient à des entités politiques différentes ? Lentigny dépendait en effet de la seigneurie, puis du bailliage, ensuite de la préfecture de Montagny jusqu'en 1817. Tandis qu'Onnens était l'une des 23 paroisses des Anciennes Terres, rattachées à Fribourg. Différences notamment dans la perception des impôts et dans l'exercice de la justice. Cette appartenance de Lentigny à la seigneurie



de Montagny affiliée à la Savoie lui a été fatale. Le village a été incendié en 1447 par Fribourg en conflit avec la Savoie.

Au temps de la République helvétique, Lentigny a appartenu au district de Payerne de 1798 à 1803, puis à celui de Montagny de 1803 à 1814 et enfin à celui de Fribourg de 1815 à 1848. Lentigny a fait partie du district de la Sarine dès 1848. Le château de Lentigny a passé de la famille Reiff (ou de Reyff) à une famille Morel.

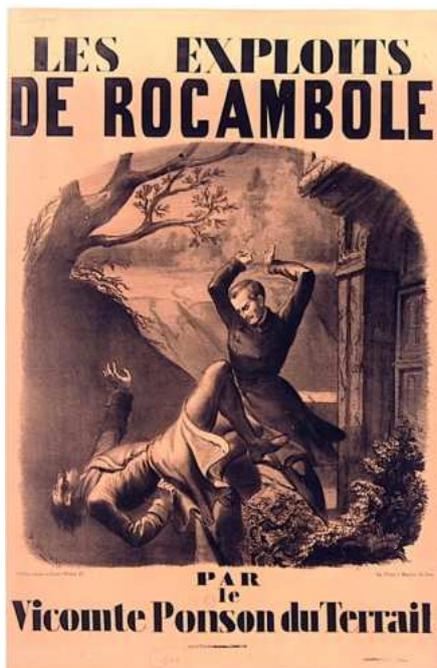
(Photo Marcel Morel : le château, l'église, l'école de jadis)

Rocambolesque...

Rocambolesque : extravagant, plein de péripéties extraordinaires

Dérivé de Rocambole, nom du héros des feuilletons de Ponson du Terrail (1829-1871). Celui-ci est un écrivain populaire. Il a écrit 200 romans et feuilletons en vingt ans. Personnage phare du roman populaire, c'est l'un des maîtres du roman-feuilleton. Des films « Rocambole » peuvent être vus sur Youtube.

Ponson du Terrail commence à écrire vers 1850. Ses premiers textes s'inscrivent dans la tradition du roman gothique. Par exemple, son roman « *La Baronne trépassée* » (1852) est une histoire de vengeance située autour de 1723 dans la Forêt-Noire. Il s'agit d'une parodie des histoires de vampires. Le « roman gothique » désigne d'abord un genre apparu en Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle. Suscitant la peur voire l'horreur, il a une fonction morale : il met en scène la transgression des tabous sociaux et religieux, en montre les conséquences négatives et rétablit l'ordre à la fin de son récit.



Pendant plus de vingt ans, Ponson du Terrail fournira en feuilletons toute la presse parisienne (« *L'Opinion nationale* », « *La Patrie* », « *Le Moniteur* », « *Le Petit Journal* », etc.). Écrivant très vite et sans se relire, il parsème ses romans de phrases fantaisistes... Voici trois exemples de ces phrases fantaisistes tirées de son œuvre...

- Il avait un pantalon de velours et un gilet de la même couleur.
- Il tenait un pistolet dans chaque main et un couteau de l'autre.
- Ses mains étaient aussi froides que celles d'un serpent.

C'est en 1857 que Ponson du Terrail entame la rédaction du premier roman du cycle Rocambole (cycle parfois connu sous le titre « *Les Drames de Paris* »). Rocambole devient un grand succès populaire, procurant à Ponson du Terrail une source de revenus importante et durable. Au

total, il rédigea neuf romans mettant en vedette Rocambole.

« *Les Exploits de Rocambole* » est un roman de Pierre Ponson du Terrail qui met en scène les aventures de Rocambole. Il a été publié dans le journal « *La Patrie* » en 145 épisodes du 29 octobre 1858 au 10 avril 1859, puis du 25 mai au 20 juillet 1859

Possibilité de lire Ponson du Terrail :

<https://beq.ebooksgratuits.com/auteurs/terrail/index.htm>

Agathe Salina (1910-2008) une Vaudoise hors normes !

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=emi-002%3A1990%3A78%3A%3A341>

<https://www.plansfixes.ch/films/agathe-salina/>

Dans le « *Le Nouvelliste* » du 6 novembre 1990 :

Une maturité classique et un brevet ménager sont les bases sur lesquelles Agathe Salina a construit son avenir professionnel, fondé sur l'enseignement. Ses connaissances en économie familiale, elle va les transmettre tantôt à des élèves, tantôt à des maîtresses en cours de formation. À ces expériences, égrenées entre le canton de Vaud, le Jura et le Valais, elle ajoute parfois des postes de direction. Toutes ces activités ne l'empêchant pas de poursuivre son propre perfectionnement, en suivant des cours à l'Institut des sciences de l'éducation à Genève, ou en effectuant un stage dans une université américaine.

Tiers-Monde et apport de connaissances scientifiques et techniques

Voilà donc le bagage de cette femme hors du commun, lorsque l'occasion se présente de partir en Afghanistan, en tant qu'expert des Nations Unies... Nous sommes à la fin des années cinquante. Lors de ce premier contrat, Agathe Salina a pour tâche de former quelques institutrices afin qu'elles puissent dispenser des connaissances en économie familiale. Elle attire ainsi l'attention de ses « élèves » sur divers problèmes d'hygiène, de puériculture, de nutrition. Dans le même temps, elle noue des contacts avec les dames de l'environnement. De fructueux échanges concernent le sevrage des enfants, la nutrition, l'émancipation féminine. Ces discussions s'appuient toujours sur les connaissances préalables de ces femmes et le respect de leurs us et coutumes, dans un contexte musulman.

D'autres missions seront confiées à Agathe Salina. Des missions toujours liées à la condition féminine, au Cambodge, au Vietnam, au Congo Brazzaville, au Pérou... Dans des pays où les problèmes des familles paysannes sont les plus difficiles. Agathe Salina est certaine que l'amélioration des conditions de vie rurale dans le tiers monde ne peut se faire sans une connaissance scientifique et technique de l'agriculture.

Première mission vue par G.G.

Au sujet de sa première mission en Afghanistan, passage d'un article de Gérard Glasson dans « *La Gruyère* » du 25 août 1956 :

Or donc, Mlle Salina - Agathe, pour les amis - va s'embarquer pour l'Afghanistan. Vous ne connaissez point cette personne ? Oh ! Rassurez-vous ! Ce n'est pas une jeune fille en fleurs qui va épouser un sauvage ou offrir sa chair fraîche à des cannibales. Non ! Avec ses 46 printemps, portés, d'ailleurs, avec une allégresse ravissante, Mlle Salina n'a plus l'âge des aventures idiotes. Elle en est aux réalités sérieuses. Si elle part trouver les Afghans ou, plutôt, les Afghanes, c'est qu'elle y est déléguée officiellement... Par l'ONU... Pourquoi ?... Parbleu !



Demoiselle Agathe est vaudoise. Elle possède, par-dessus le marché, des tas de diplômes. Et elle a dirigé avec maestria plusieurs écoles ménagères, notamment celles de Marcelin-sur-Morges et d'Henniez. Pour tout dire : elle est une spécialiste. Et l'organisation des Nations-Unies a besoin de ce genre de spécialistes. Elle en fait ses messagers. Ainsi, elle expédie Mlle Salina dans un royaume asiatique, lointain et primitif, parce que le gouvernement de là-bas réclame une conseillère ès arts ménagers.

Dernière mission

Au Cambodge, dernière mission, qui date elle des années 1967-1968. Agathe Salina est à nouveau envoyée par l'Unesco. Dans ce pays, le ministère de l'Éducation nationale désire introduire l'enseignement de l'économie familiale dans tous les lycées. Il s'agit donc de visiter ces centres scolaires, de discuter avec les proviseurs, d'inspecter les locaux, de préparer un budget pour d'éventuelles transformations. Dans le même temps, elle prend contact avec les responsables de l'enseignement ménager et les enseignantes elles-mêmes. Au retour de cette mission, Agathe Salina emporte le souvenir d'un pays magnifique, dont les habitants sont d'une exquise gentillesse, d'une délicatesse sans égale.

Mélusine, la fée poitevine..

<https://www.vendee-maraispoitevin.com/destination/les-petites-cites-de-caractere-vendee/vouvant-cite-medievale/la-fee-melusine/>

La fée Pressine, mère de Mélusine a jeté un sort à ses trois filles qui avaient offensé leur père, Élinas, roi d'Albanie. Elle a attribué à Mélusine la malédiction suivante : chaque samedi, ses longues jambes se revêtiront d'écailles et prendront l'aspect d'une queue de serpent. Si on la surprenait dans cet état, jamais plus elle ne reprendrait forme humaine. Pour contrer le maléfice, l'homme qu'elle épousera ne devra point chercher à la voir le samedi !



Un beau jour, Raymondin part avec son oncle, le comte de Poitiers, à la chasse au sanglier. La poursuite de l'animal se termine mal. Le neveu tue accidentellement son oncle lors de la mise à mort de la bête. Envahi par un profond chagrin, il erre à l'aventure à travers la forêt de Coulombiers. Au détour d'un chemin, il aperçoit trois jeunes filles dans une clairière. L'une d'elles, Mélusine lui sourit et vient lui parler. Elle lui promet bonheur et prospérité s'il consent à l'épouser. Toutefois, il devra en retour ne jamais chercher à savoir où elle va et ce qu'elle fait le samedi. Raymondin, ébloui par la beauté de la jeune fille, accepte et les noces sont célébrées.

En épousant la fée, Raymondin devient le plus puissant seigneur du Poitou. Mélusine, la bâtisseuse, construit le château de Lusignan sur les terres de son mari. Elle se plaît aussi à parsemer les collines alentour de majestueuses cités et forteresses. Mais le mystère autour de Mélusine commence à faire parler. Des dix garçons nés de leur union, chacun d'eux présente une infirmité.

Urien: Un visage large, un œil rouge, un œil pers, et de grandes oreilles.

Eudes: Une oreille en forme de manille, mais par ailleurs beau et bien fait.

Guy (ou Guion): Un œil plus haut que l'autre.

Antoine: Une patte velue sur la joue gauche.

Renaud: Un seul œil, mais perçant, capable de voir à grande distance.

Geoffroy (dit la grand'dent): Une dent de sanglier lui sortant de la bouche.

Fromont: Une tache velue sur le nez.

Horrible: Trois yeux, dont un au milieu du front, et surnommé ainsi car il aurait tué deux nourrices.

Raymonnet et Thierry: Les deux derniers ne portaient aucune marque surnaturelle.

Convaincu par son frère jaloux, Raymondin cherche à percer le secret de son épouse. Il la rejoint dans le bas de la tour où elle s'est isolée. Muni de son épée, il fend la serrure de la porte et la surprend dans son bain peignant ses longs cheveux blonds. Au moment où il s'aperçoit que le corps gracieux de sa femme se termine par une énorme queue de serpent,

Mélusine se met à hurler et s'envole par la fenêtre en proférant des menaces. Elle annonce que les châteaux vendéens de Pouzauges, Tiffauges, Mervent, Châteaumur et Vouvant tomberont en ruines, pierre par pierre. On dit aussi qu'elle revient hanter les ruines de ces châteaux certaines nuits...

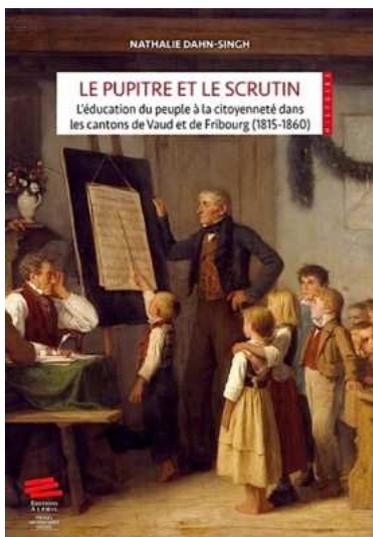
A méditer !

- Savoir sortir du pré carré de son parti et reconnaître que des roses peuvent aussi fleurir ailleurs.
- N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi. (Cioran)
- Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. (Boileau)
- Le vrai honnête homme est celui qui ne se vante de rien. (La Rochefoucault)
- S'appuyer sur le passé pour générer le nouveau. (Jaurès)
- Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. *Article 35 de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen du 24 juin 1793*

Ceux qui disent non

Esther Sarre

Depuis longtemps déjà, je ne publie plus rien ici sur Israël. Ni sur les Juifs. Ni sur le judaïsme.



Parce que j'en ai trop souvent payé le prix. Des malentendus, des insultes, des projections. Et parfois même des haines mal déguisées. Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de me taire. Le fils de mon cousin s'est suicidé. Il a préféré mourir que tuer. C'est comme ça que ça commence. Pas par une balle. Mais par un refus. Un silence. Une guerre intérieure impossible à gagner. Il faisait partie de ces soldats israéliens qu'on appelle les Refusniks. Ceux qui disent non. Non à une guerre qu'ils ne comprennent pas ou plus. Non à l'occupation. Non à la haine. Il n'a pas été un héros. Pas un martyr. Juste un garçon de 22 ans, pris dans un conflit qu'il n'avait pas choisi. Et qui a fini par s'éteindre. Parce qu'il ne pouvait pas obéir. Vingt-huit soldats israéliens se sont suicidés depuis le 7 octobre 2023. Ils ne sont pas tombés sous les balles. Mais sous le poids de leur conscience. Certains se battent intérieurement. Certains refusent. Certains crient. Et certains tombent sans jamais avoir tiré un seul coup de feu. Ils ne sont pas devenus des assassins. Je

suis historienne. Et je sais que l'Histoire ne retient pas toujours tout de suite ceux qui résistent en silence. Mais un jour, leurs noms auront leur place. Comme ceux des soldats allemands qui ont désobéi. Ceux qu'on a méprisés. Et qu'on honore aujourd'hui comme justes. On peut défendre la Palestine. S'opposer à la colonisation. Dénoncer les massacres. Sans effacer la souffrance de ceux qui, dans l'uniforme, disent non. La justice ne se construit pas sur des amalgames. La paix ne gagne pas sur la haine de l'autre. Et la vérité, la vraie, inclut aussi ces morts invisibles. Oui, l'armée israélienne tue. C'est une réalité. Mais on oublie ceux qu'elle tue dans son propre camp, sans arme à la main : ceux qui refusent. Ceux qui s'effondrent. Ceux qui se pendent...plutôt que de bombarder une école. Et cela aussi mérite d'être dit. Pas pour excuser. Mais pour ne pas trahir. Pour ne pas trahir l'Histoire, et pour honorer ceux qui ont préféré la mort à l'inhumanité. Tu peux être en désaccord avec ce que je dis. Mais si tu viens le critiquer ici, sache une chose : Tu ferais un affront à ceux qui sont morts en disant non. Et je ne te laisserai pas leur voler ça.

Colette et l'archevêque



Un archevêque curé de Vesdun

A Vesdun, nous avons longuement échangé avec Mgr Louis Ferrand, archevêque. Sur cette photo, Colette est à ses côtés. Mgr Louis Ferrand avait participé au concile Vatican II (1962-1965). Il fut président de la commission de l'enseignement religieux et de la commission sociale de la conférence des évêques.

Bref CV : 1932-1939 : professeur d'exégèse et directeur au Grand Séminaire de Tours ; 1939-1945 : officier et prisonnier en Allemagne ; 1945-1954 : supérieur du Grand Séminaire de Tours ; 1954-1956 : évêque de Saint-Jean-de-Maurienne ; 1956-1980 : archevêque-coadjuteur de Mgr Gaillard à Tours, puis archevêque de Tours.

En 1980, Mgr Ferrand se retire et devient Curé de Vesdun. Il est décédé en 2003.

Et arrive le chocolat au lait

Daniel Peter, 92 ans, directeur de la fabrique Nestlé à Broc de 1936 à 1956, y est revenu en août 1986. Il était à la tête de l'imposante dynastie des Peter en sa qualité de petit-fils de Daniel senior. Ce dernier était l'inventeur mondial du chocolat au lait, né il y a 150 ans. Daniel Peter junior appartient à la grande famille des 178 descendants de cet illustre grand-père.

A Broc, les mérites exceptionnels du pionnier Daniel Peter, senior, ont été évoqués. Né à Moudon en 1836, orphelin à 13 ans, il a effectué un apprentissage de commerce dans l'épicerie d'une veuve qui fabriquait également des chandelles. Celles-ci fournissaient de la lumière avant la découverte du pétrole. À 20 ans, Daniel reprenait cette affaire à son compte avec son frère Julien. Mais, trois ans plus tard, la découverte du pétrole et de la lampe à pétrole ont mis un terme à cette industrie déjà florissante. Ayant épousé la fille du premier fabricant de chocolat en Suisse, il est entré dans la famille Cailler et... le chocolat. L'exploitation des fabriques de chandelles et de chocolat s'est poursuivie, dès 1867, sous la raison sociale « Peter-Cailler & Cie ».



Le chocolat au lait est créé

Daniel Peter junior a étudié avec acharnement une formule révolutionnaire consistant à ajouter du lait à la poudre de cacao. Une médaille d'argent à l'Exposition internationale de Paris, puis une médaille d'or à celle de Zurich en 1883, ont couronné ses recherches. Elles ont contribué à la réputation du fameux « Gala Peter », toujours coté aujourd'hui.

Fort de ses succès, Daniel Peter a décidé d'agrandir et de transplanter son usine. Elle est inaugurée à Orbe en février 1901. Pour continuer à s'imposer sur le marché du chocolat, la Société des Chocolats Daniel Peter S. A. rachète l'entreprise fondée par Amédée Kohler (1904). Elle collabore avec Nestlé S.A. et fusionne avec la maison Cailler de Broc. Ainsi prend progressivement forme Peter-Cailler-Kohler, Chocolats suisses S.A. (1911), qui se réunit à la société Nestlé en 1929 à Vevey.

Daniel Peter, senior, dont le seul fils est mort en 1898 est décédé en 1919. L'esprit d'entreprise ne s'est pas éteint dans la descendance puisqu'un petit-fils, Daniel, a renoué avec la tradition du chocolat. Ses années de direction à Broc ont été difficiles. Et Daniel a encore relevé que

son prédécesseur avait constitué la première délégation du personnel, créé un service social très apprécié et le « petit chœur » de l'usine. La visite des ateliers de Broc a permis enfin à Daniel Peter de serrer la main d'une vingtaine d'employés comptant 40 ans de services et dont il avait signé à l'époque la lettre d'engagement.

Voir notamment « La Liberté » du 21 août 1986, YCH

Le Père Fidèle décapité

L'église de Cressier-sur-Morat - dont on connaît les œuvres d'art qu'elle abrite - possède en



outre dans une châsse le corps de saint Fidèle. Il a été donné à la paroisse en 1838 avec un petit vase dans lequel se trouvait le sang desséché du martyr... (?) Probablement s'agit-il de saint Fidèle de Sigmaringen, capucin. Avant de devenir prêtre, il s'appelait Marc Roy, né à Sigmaringen dans le Bade Wurtemberg, au sud de l'Allemagne. La châsse se trouve sous le maître-autel de l'église de Cressier-sur-Morat.

De 1604 à 1610, à la tête d'un groupe de trois jeunes nobles souabes, Marc Roy a voyagé en Italie, en France et en Espagne. Durant les six ans qu'a duré le voyage, il a donné de grands exemples de vertu. Il avait le souci de soulager les malades dans les hôpitaux, de visiter les églises, de donner aux pauvres jusqu'à ses propres habits. Au retour, il est allé se perfectionner dans la connaissance des lois à Dillingen (Souabe) et s'est préparé à la profession d'avocat. Il est devenu un brillant

juriste. Il a étudié chez les jésuites de Fribourg-en-Brigau, puis à Strasbourg. Il a obtenu ses grades en droit civil et ecclésiastique à Fribourg-en-Brigau en 1611. Docteur, il a été nommé avocat-conseil de la Cour de justice d'Autriche, dans la ville alsacienne d'Ensisheim en 1611.

D'abord avocat à Colmar, il a exercé sa profession avec charité et loyauté. Il a reçu le surnom d' « *avocat des pauvres* ». Il a renoncé au barreau. Ordonné prêtre à Constance en 1612, il est entré chez les Capucins avec le nom de Fidèle.

À partir de 1622, il est à la tête des capucins envoyés en mission dans les Grisons où sa prédication a connu un réel succès. La région avait connu durant toute la première moitié du XVII^e siècle des conflits fréquents entre catholiques et protestants. En particulier, il faut citer l'épisode tragique du « Sacro Marcello » (Valtelline), le 19 juillet 1620. C'est un soulèvement des catholiques contre les protestants. Sept cents protestants ont été tués par les catholiques soutenus par les troupes de la famille de Hasbourg. De tels massacres ont marqué les esprits et conduit au fanatisme.

Des protestants calvinistes ont résolu de tuer le Père Fidèle. Invité à prêcher dans l'église de Seewis, diocèse de Coire, le 24 avril 1622, il a célébré la messe. Après avoir pris la parole, il a été assassiné. Craignant qu'il ne fût pas mort, ses assassins l'ont transpercé de plusieurs coups d'épée. Ils lui ont tranché la jambe gauche et l'ont décapité. Le corps est resté exposé aux insultes pendant toute la journée.

Le 29 juin 1746, il était canonisé par Benoît XIV.

Robert Loup exalte le Dr Louis Thurler et le musicien Jules Marmier

« La Liberté » du 4 juin 1952



Au début de l'été 1902, Estavayer s'apprêtait à jouer la fameuse pièce du docteur Louis Thurler, « À travers le Vieux Stavayer », avec la musique de Jules Marmier et dans les décors brossés par Louise Ellgass. Le programme annonçait six représentations populaires qui commençaient à deux heures et demie de l'après-midi et se terminaient à sept heures et demie. Le prix des places - nous sommes en 1902 ! - était de 2 à 7 fr. Le nombre des exécutants s'élevait à 150. Le succès fut tel qu'on se vit obligé de donner des séances supplémentaires. Il y eut en tout treize représentations, du 22 juin au 17 août.

Quelles furent les raisons de ce succès ? Tout d'abord, évidemment, la qualité même de la pièce, dont bien des textes sont encore dans toutes les mémoires et qui n'ont pas vieilli. L'originalité du thème également. Ce genre « festspiel », connu Outre-Sarine, n'avait pas cours en Suisse romande à cette époque, à l'exception de la Fête des Vignerons de Vevey. Le Théâtre du Jorat n'était créé que six ans plus tard, en 1908.

La réalisation du Dr Thurler et de ses collaborateurs est donc une innovation - qui fera école et qui mérite une place de choix dans l'histoire du théâtre populaire. Le professeur et journaliste Gaspard Valette, l'écrivain Philippe Godet en ont souligné la valeur et l'intérêt dans des articles fort élogieux. D'ailleurs, chaque représentation donnait lieu à des manifestations enthousiastes d'approbation et d'admiration : on lançait des couronnes de laurier sur la scène, les ovations n'en finissaient pas, les bateaux eux-mêmes devaient retarder leur départ, ou bien l'on en commandait de spéciaux, en particulier pour ramener Philippe Godet et ses amis, tous oublieux de l'heure pour avoir goûté aux délices staviacoises.

L'excellence de la musique de Jules Marmier, le jeu des acteurs ont contribué largement à cette réussite. Le Dr Louis Thurler, en écrivant ce festival, parut avoir trouvé sa vocation de dramaturge.

Une œuvre fribourgeoise

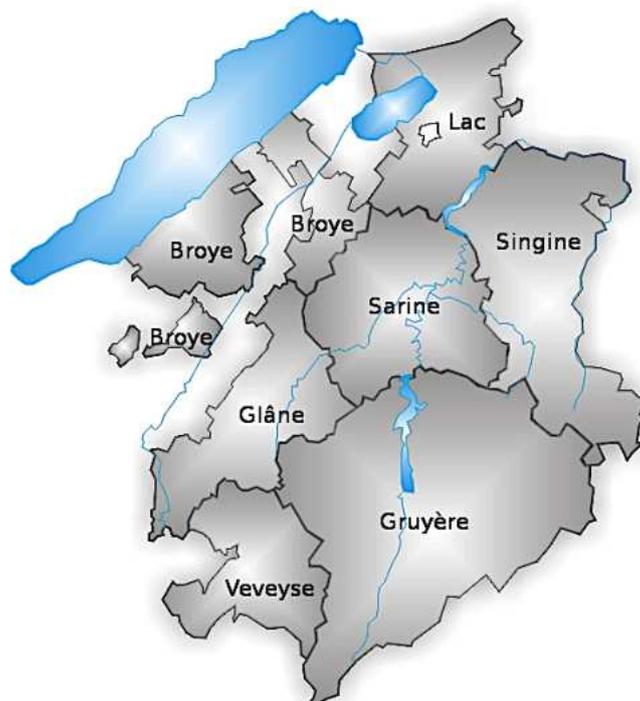
La série des œuvres dramatiques s'ouvrit en 1904 avec « Alcool et petite ville ». Elle se développa jusqu'en 1914 avec « les Transplantés », dont Gonzague de Reynold fit l'éloge dans « la Voile latine », avec « Jésus et le centenier », « la Krotzeranna » dont les chœurs de Marmier ont été interprétés avec une rare perfection par le Chœur mixte de Saint-Laurent sous la direction de Bernard Chenaux ; avec encore « Chalamala », « Mouille-Boille », « la Corde cassée », « le Bahut », « le Sourcier du Tsaô », etc.

Cette œuvre dense est tirée des richesses mêmes du terroir; elle contient un tel accent de vérité, un si juste mouvement dans les passions et la conduite du drame qu'elle enrichit certainement notre patrimoine artistique.

En 1904, « La Liberté » pouvait écrire : Estavayer ! Tu n'es pas la moindre des cités du canton de Fribourg, puisque c'est de toi qu'est sorti le théâtre populaire national et que, par tes seuls moyens, tu as pu faire ce que des villes beaucoup plus grandes n'ont pas même encore essayé... M. Thurler a conçu une œuvre fribourgeoise ; elle nous appartient absolument et uniquement et, dans le pur cristal de ses vers, pas une goutte d'eau de la Seine n'est tombée...

En ce mois de juin 1952, il est juste de rappeler le souvenir du docteur Thurler, son œuvre, et l'effort admirable que fit Estavayer, il y a cinquante ans, pour les lettres, la musique et le théâtre romands. *Photo : circuit historique à Estavayer-le-Lac*

Politique fribourgeoise, divers rappels



Partis politiques et décisions cantonales

1848-1856 : parti libéral

1856 - 1870 : conservatisme libéral

1871 - 1881 : durcissement

1881 : République chrétienne (Georges Python, 1886 – 1927)

1892 : Les syndics sont nommés par le Conseil communal et non plus par le Conseil d'État

1921 : Adoption des droits d'initiative et de référendum législatifs, élection des conseillers d'État par le peuple et non plus par le Grand Conseil ; élection du Grand Conseil à la proportionnelle, incompatibilité du mandat de député avec celui de conseiller d'État.

1971 : introduction du suffrage féminin

Directeurs de l'Instruction publique : dates de la durée du mandat ; SPR et lois scolaires

De 1848 à 1856 : Julien Schaller

1856-1957 : Henri-Benjamin Passet

1858-1871 : Hubert Charles

1872-1886 : Henri de Schaller

1886-1927 : Georges Python, puis Ernest Perrier jusqu'en 1932 (Dom Nicolas)

En 1864, a lieu la fondation de la SPR (Société pédagogique romande). En 1865 « *L'Éducateur* » paraît avec pour rédacteur en chef le pédagogue libéral fribourgeois Alexandre Daguet. En 1877, les Fribourgeois quittent la SPR qu'ils réintégreront en 1969.

L'année 1882 est marquée par le rejet de la loi fédérale sur le « bailli scolaire ».

Lois scolaires : 23 septembre 1848 ; 1870 ; 28 novembre 1874 ; 23 mai 1985

Bouleversements politiques

Joseph Piller, conservateur, subit une défaite en 1946. Il est remplacé par Paul Torche, conseiller d'État conservateur de 1946 à 1966.

1966 et 1981, perte de la majorité conservatrice au Grand Conseil puis au Conseil d'État.

1971 : Deux socialistes entrent au Conseil d'État, Denis Clerc et Jean Riesen.

AVS, AI et assistance

L'AVS est rejetée en 1931 et acceptée en 1947 (45 % de non dans le canton de Fribourg).

L'AI date de 1959.

1951 : L'assistance est assurée par les communes de domicile, et non plus par les communes d'origine.

1952 : Les droits civiques sont accordés aux assistés.

Modeste et Émile Bise, personnalités controversées

Modeste Bise, 1829-1907, est agriculteur à Murist jusqu'à 22 ans, puis il fréquente l'École cantonale en 1854 et 1855 (au temps du régime radical, elle a remplacé le Collège St-Michel). Après des stages chez des géomètres et la fréquentation de l' à Zurich, il obtient le diplôme de géomètre. Il effectue la cadastration de diverses communes. En 1853, il travaille quelques mois à Estavayer au Contrôle des hypothèques. En 1876, il est nommé commissaire général. Devenu conseiller d'État, directeur des Travaux publics en 1878, il est dégoûté en 1881 car il est Bien-Publicard. De 1879 à 1888 existe en effet « Le Bien-Public » parti de centre gauche, mésestimé par les conservateurs. Mgr Marilley est favorable au Bien-Public. En 1881, Modeste Bise est limogé du Conseil d'Etat ; il a défendu Mgr Marilley et le Bien-Public. En 1882, il est de nouveau commissaire général.

Emile Bise, 1859-1931, fils de Modeste. De 1885 à 1994, il est chancelier d'État. C'est l'époque de la République chrétienne. Les Bien-publicards le considèrent comme un traître car il a quitté le Bien-Public pour devenir membre du Parti conservateur. Emile était le père du Dr Emmanuel Bise.

La Bise (air L'Amant de l'Amande)

Connaissez-vous Monsieur Bise, Monsieur Bise ou Monsieur Vent

Qui tourne à la moindre bise, comme il tournerait au vent.

Ce jouet, ne vous déplaise, orné d'un saint chapelet

Sort du Numéro treize, de la Maison des Tèpelets.

(Mémoire Francis Chappuis p.72. Fonds Gremaud, Chansons, classeur 17).

1895-1904 : Emile Bise est président du tribunal de la Sarine, puis pendant deux ans rédacteur en chef de « La Liberté ». Il sera ensuite receveur d'État jusqu'à sa mort. Il fut professeur de droit pénal à l'Université dès sa création en 1889 et recteur en 1899.

Rodolphe Rubattel (1896-1961), la fierté de Villarzel !

<https://www.villarzel.ch/notre-president-de-la-confederation/>

Rodolphe Rubattel est né à Villarzel, jadis Villarzel-l'Évêque vu son appartenance - comme Lucens - à l'évêché de Lausanne. Neveu d'Ernest Chuard, docteur en chimie, conseiller fédéral de 1919 à 1928, Rodolphe Rubattel a effectué des études de droit et il a obtenu son doctorat en 1921. Son père Ernest Rubattel était une importante personnalité agricole, politique et militaire. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ernest_Rubattel-Chuard

Carrière journalistique et politique de Rodolphe Rubattel

Tout en restant fort intéressé au monde agricole, Rodolphe Rubattel assume les importantes fonctions de directeur de la « *Feuille d'Avis de Montreux* », de rédacteur en chef talentueux de la « *Tribune de Lausanne* » puis de la « *Feuille d'Avis de Lausanne* ». Il est directeur de « *La Revue* », quotidien officiel du radicalisme vaudois. Député au Grand Conseil, il sera en outre directeur de l'hôpital cantonal, conseiller d'État, conseiller fédéral de 1947 à 1954, président de la Confédération en 1954. Chef du Département de l'économie publique, il s'est attaché au rétablissement de la stabilité économique et monétaire de la Suisse. A l'armée, il était major.

Rodolphe Rubattel, brillant et modeste !

René Leyvraz écrit : « Il s'agissait pour lui, non de briller au premier rang, mais de servir à son poste. Le trait dominant de son caractère, c'est une indépendance résolue, alliée à un réalisme de bon aloi, c'est l'élan d'un cœur généreux. Il n'est pas téméraire de penser que son peu d'aptitude au conformisme, sa répugnance aux jugements tout faits et aux solutions faciles, a parfois mis obstacle à sa carrière politique. Ce solitaire, ce méditatif, ce perceur de baudruches a donné quelques inquiétudes aux gardiens du sérail...

Il prit, pendant cinq ans, la direction de l'Hôpital cantonal. On pouvait craindre que ce fût une voie de garage. Mais un homme de cette trempe fait ses preuves partout. Il fut un directeur plein de sollicitude, non seulement respecté mais aimé, ce qui est plus difficile.

Il parcourut aussi une brillante carrière dans la presse, où il se fit apprécier par la solidité de sa pensée et de ses jugements, en même temps que par un style sobre et vigoureux, à l'emporte-pièce, si efficace qu'aucun de ses articles ne passait inaperçu. Cela lui valut, on le pense bien, d'assez vives passes d'armes où, sans céder d'un pouce sur ce qu'il croyait juste, il savait rester objectif et ne laissait point de part à l'amour-propre. »

« *Courrier de Genève* », 12 décembre 1947, René Leyvraz

Un homme simple...

Voici ce qu'on a pu lire dans « *L'Illustré* » lors de l'accession de Rubattel à la présidence de la Confédération :

« *Notre nouveau président est la simplicité en personne. Très cultivé, grand amateur d'art, orateur apprécié, il est exactement à l'opposé de l'homme d'État démagogue soucieux avant tout de sa publicité personnelle. S'il aime à s'entretenir avec le travailleur de la terre (nombreux sont ceux à Villarzel qui le tutoient), c'est qu'il trouve un véritable réconfort et un enrichissement à ce contact. Affable, cordial, spirituel, très vivant, il ne tombe jamais dans certains travers chers à nombre de politiciens : c'est un homme – qu'il nous pardonne cette appréciation qui le résume admirablement – qui a de la classe. »*

Une preuve de sa modestie, son monument au cimetière de Villarzel. Il n'a voulu comme indications que son nom et celui de sa femme !

Rodolphe Rubattel a rappelé son enfance dans un discours.

Enfance heureuse ! C'était au temps où nous ne connaissions, l'hiver, ni manteaux, ni pèlerines, où le bois des socques sonnait sur la terre gelée, où le Docteur Schaerer montait de Granges à cheval, où le vétérinaire Bovey, lui aussi, faisait le tour de sa clientèle au trot de sa monture. Je garde, très précis, le souvenir de l'une des premières automobiles qui pénétrèrent au village, celle d'un médecin payernois que l'on apercevait plus souvent sous sa machine que sur le siège. Je revois l'interminable défilé de ceux qui ne sont plus : le pasteur Kohler, qui nous saluait si gentiment en rentrant de la poste, l'instituteur Prahin, dont les méthodes d'éducation étaient moins douces que celles d'aujourd'hui.(...) J'ai connu deux, trois, quatre et jusqu'à cinq générations, tous les syndics, tous les pasteurs et presque tous les maîtres. Ce sont là des attaches qui ne cassent pas. »

Pour conclure, voici une parole d'Edouard Herriot, adressée par M. Peitrequin, syndic de Lausanne, à M. Rodolphe Rubattel lors de sa réception à Lausanne en 1953 : « *Tu es un rude laboureur, mais tu as toujours su attacher ta charrue à une étoile.* »

Voir aussi : « La Liberté » du 10 octobre 1961

Un professeur de l'Université de Fribourg tué à la guerre de 14

Ce professeur, écrivain et orateur de valeur, s'appelle Pierre-Maurice Masson. Il est né à Metz en 1879 pendant l'annexion allemande. Mobilisé en août 1914 comme sergent, il est envoyé sur différents champs de bataille. Le 1^{er} janvier 1916, il est nommé sous-lieutenant, puis lieutenant. Il est tué dans les tranchées de Flirey, face au bois Mort-Mare, le dimanche matin 16 avril 1916. Flirey se trouve dans le département de Meurthe-et-Moselle dont la ville principale est Nancy.

Pierre-Maurice Masson a été tué à proximité des ruines du village de Flirey. Il a donc probablement été enterré dans la nécropole provisoire située à proximité. Lors du regroupement des corps vers la nécropole de Flirey, son épouse a souhaité que la sépulture de son mari reste au cœur de l'endroit où il avait trouvé la mort. Aussi sa tombe se trouve-t-elle au cimetière civil du village de Flirey. Ce cimetière a été bombardé au cours de la Première Guerre mondiale. Il est maintenant excentré du nouveau village, comme les ruines de l'église. Pierre-Maurice Masson y est enterré.

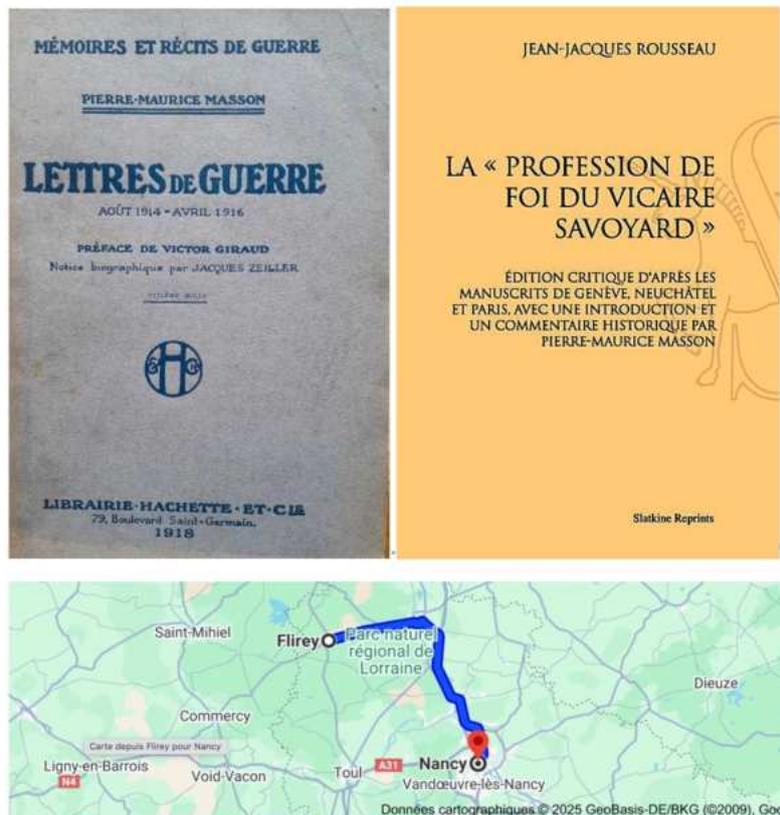
<https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/flirey>

Ses études

Pierre Maurice Masson a été élève de l'institution Saint-Sigisbert à Nancy, puis du lycée parisien Louis-le-Grand. Il est reçu au concours de l'École normale supérieure en 1899. Durant l'année 1899-1900, il effectue son service militaire à Nancy. En 1903, il est reçu à l'agrégation des lettres. Il vient en Suisse comme professeur de langue et littérature françaises à l'université de Fribourg en 1904.

L'opinion de Victor Giraud

Victor Giraud, agrégé de Lettres et professeur à l'Université de Fribourg, a consacré à Pierre-Maurice Masson, son ami, les lignes suivantes dans « La Liberté » du 24 avril 1916 ; larges extraits :



« Dix années durant, Pierre-Maurice Masson avait enseigné avec éclat la littérature française à l'Université de Fribourg. C'était le plus vivant et, tout à la fois, le plus méthodique et le plus savant des professeurs. Et c'était aussi un écrivain. L'Académie l'avait couronné à plusieurs reprises et, par deux fois, lui avait décerné le prix d'éloquence. Ses deux discours, sur Vigny et sur Lamartine, si solides et si pleins de choses, sont d'une fort belle venue. Ses deux volumes, d'une si exacte et curieuse érudition, sur Fénelon, Mme Guyon et Mme de Tencin sont d'un style parfois très pimpant et toujours bien spirituellement ingénieux.

« Son édition critique de la « Profession de foi du vicaire savoyard » est un monument de labeur et d'information. Et quant à son livre si fouillé, si pénétrant et si neuf, sur la « Religion de Rousseau », il est d'un historien et d'un critique complet. Pierre Maurice Masson était de ceux qui ne se contentent pas de savoir, mais qui pensent et qui écrivent. La plus brillante carrière, nous l'espérions tous, s'ouvrait devant ce riche et vigoureux talent... Avec cela, il était charmant. Grand, élancé, un peu « mousquetaire » d'allures, volontiers souriant, avec un fonds de gravité religieuse, et même de tristesse, qui parfois perçait dans ses propos, il unissait en lui bien des contrastes. La guerre l'avait pris tout entier, et, « fort content d'être où il était », il remplissait avec un touchant scrupule tous les devoirs de sa charge. Ses hommes adoraient leur sous-lieutenant. Il écrivait aux siens, à ses amis, des lettres exquis, héroïques et sereines. Une dernière lettre de lui se terminait par ces mots : « Ne me plaignez pas. »

L'Université de Fribourg perd en M. Masson un de ses maîtres les plus brillants ; la France, un enfant qui lui a fait grand honneur sur la terre étrangère et qui avait répondu à son appel avec tout l'élan d'une âme généreuse et fière. »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Victor_Giraud

La famille de Joël en Normandie

Joël et sa famille sont en Normandie. Il m'écrit ce 8 août 2025 : « Nous sommes en route aujourd'hui via Etretat et Honfleur, vers les plages du débarquement que nous visiterons demain. »



Ces photos ont été faites à Veules-les-Roses.
La Grotte Victor Hugo ; la plage de Veules-les-Roses ;

Arrêt à Veules-les-Roses

<https://findweek.fr/fabrik/veules-les-roses-C76735/content/tout-savoir>

La Veules est le fleuve côtier de France ayant le cours le moins long. Elle arrose la commune de Veules-les-Roses et se jette dans la Manche. De nombreux moulins jalonnaient ses rives et les habitants y cultivaient du cresson, commercialisé à Paris.

Veules-les-Roses est l'un des plus beaux villages de France. On peut y trouver notamment la Grotte Victor Hugo. Ce lieu porte ce nom car Victor Hugo aimait s'y abriter pour contempler la mer lors de ses séjours chez son ami Paul Meurice.

Paul Meurice - l'ami de Victor Hugo - est né à Paris en 1818. Il fréquente assidûment à partir de 1836 la famille Hugo, qui le reçoit dans son appartement de la place des Vosges. Paul Meurice possédait une maison sur la côte normande à Veules-les-Roses. Il y habita de 1868 à 1905 et y accueillit plusieurs fois Victor Hugo.

Romancier et auteur dramatique prolifique, Paul Meurice est notamment l'auteur de « *La Famille Aubry* », « *Fanfan la Tulipe* », « *Le Maître d'école* ».

À Étretat

Étretat a inspiré les plus illustres artistes dont Claude Monet. Quelques instants sur place suffisent à comprendre pourquoi... La forme singulière de ses falaises invite à l'imagination.

Enfermée entre les falaises d'Amont et d'Aval, la plage d'Étretat est entourée d'un ensemble de falaises monumentales exceptionnelles, représentées par de nombreux peintres. Chaque année, des rendez-vous artistiques et culturels rythment la vie de la plage, comme la Journée des arts en juillet qui réunit des peintres amateurs et professionnels.

Notre-Dame-de-la-Garde

Édifiée en 1856 sur la falaise d'Amont à Étretat en hommage aux marins disparus en mer, une première chapelle, dédiée à la Vierge, est détruite durant la Seconde Guerre mondiale par l'occupant allemand. Elle est reconstruite en 1950, dans le style néogothique.

Le nouvel édifice, désormais placé sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Garde, est béni par Mgr Martin, archevêque de Rouen, en présence de René Coty, alors vice-président du Conseil de la République. Les aménagements intérieurs font l'objet d'une bénédiction ultérieure par Mgr Lemonnier, évêque auxiliaire de Rouen. Les vitraux en dalle de verre sont exécutés en 1964 sur des cartons du peintre Maurice Rocher. Propriété d'une personne privée, la chapelle, mise en vente en 2014, a été acquise par le Conservatoire du littoral.

De 1946 à 1965, Maurice Rocher conçoit les verrières - vitraux au plomb ou dalles de verre - de plus d'une centaine d'édifices religieux, en France et à l'étranger, dans le cadre de la reconstruction après la guerre 1939-1945, ou pour des églises nouvelles.



1. → Plage de Étretat ; 2. Falaises impressionnantes 3. N.D. de-la-Garde

Ernst Ludwig Kirchner, peintre brillant « hors normes », qui a vécu à Davos

Kanis Zurkinden - Cactus - a exercé à l'École normale cantonale avec autoritarisme les fonctions de professeur et de préfet de l'internat dès 1959 et pendant 32 ans. Passionné entre autres par la littérature et la peinture, il m'a parlé un jour de « Die Brücke ». Mon ignorance du sujet était totale. Kanis m'a collé l'étiquette « d'inculte ». Aujourd'hui je tente de me rattraper...

Expressionnisme et impressionnisme

Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938) compte parmi les artistes les plus importants de l'expressionnisme. Ce courant artistique - qu'incarne « Die Brücke » - tend à déformer la réalité pour inspirer au spectateur une réaction émotionnelle. Les représentations sont souvent fondées sur des visions angoissantes, déformant et stylisant la réalité pour atteindre la plus grande intensité expressive.

Quant à l'impressionnisme - avec notamment Claude Monet et Auguste Renoir - c'est un mouvement artistique né en France à la fin du XIX^e siècle. Il se caractérise par une représentation de la lumière et des couleurs de manière personnelle, subjective, privilégiant les impressions fugitives et les sensations visuelles immédiates.

Kirchner à Davos

Les vingt dernières années de sa vie, Kirchner les a passées à Davos. Parallèlement à la peinture, il écrit un certain nombre d'articles sous le pseudonyme de Louis de Marsalle. En

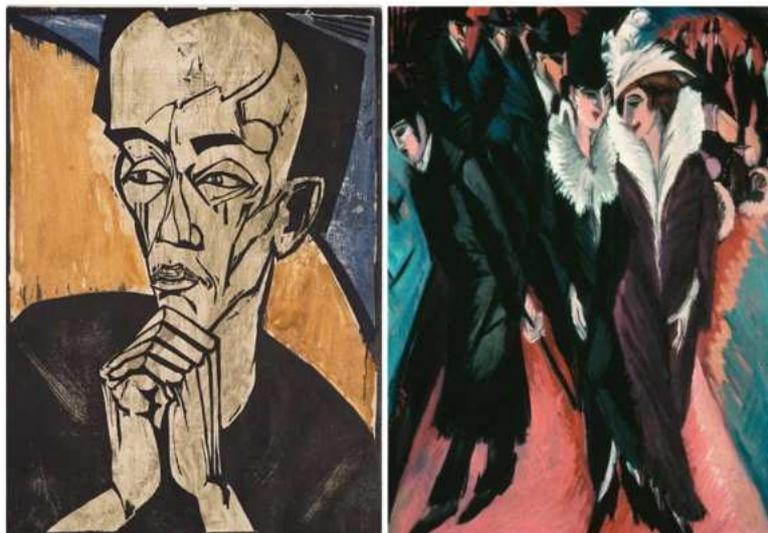
1937, les nazis déclarent son « art dégénéré » et beaucoup de ses toiles sont détruites. Terrassé par la douleur physique et mentale, Ernst Kirchner se suicide en 1938. Au musée Kirchner de Davos, existe une opportunité unique de découvrir les œuvres d'Ernst Ludwig Kirchner, précisément là où elles ont été créées.

L'artiste

Kirchner était à la fois architecte formé dans la tradition classique et artiste avant-gardiste. Il estimait impensable de considérer la photographie uniquement comme une technique de reproduction. Pour lui, elle était toujours étroitement liée à son travail artistique. Dans cette exposition à Davos, on peut découvrir comment la peinture et la photographie sont entièrement mêlées dans l'œuvre de Kirchner. Il faut apprécier l'incroyable expressivité des tableaux et se laisser impressionner par le panorama montagnard superbe qui a inspiré cet artiste exceptionnel.

«Die Brücke»

Avec trois collègues peintres expressionnistes, Kirchner fonde en 1905 le groupe « die Brücke » - Le Pont - , dont le programme est rédigé en 1906. Des expositions de peintures et gravures ont lieu à partir de cette date. Ces artistes ne se réclament d'aucune influence. On lit dans « Le Temps » : Ils avaient déclaré la guerre à l'académisme prussien, leur inspiration venait tout droit de Paul Gauguin et de Edvard Munch, inspireurs des Fauves français. ils rêvaient de paradis exotiques, se baignaient nus dans les lacs saxons, attrapaient au vol les poses naturelles de leurs modèles et voulaient réunir l'art et la vie dans une même expression. Leurs couleurs sont dures, les corps déformés, surlignés à grands coups de traits noirs ou bleus.



Portrait d'un homme, par Erich Heckel, l'un des fondateurs de « die Brücke » → E. L. Kirchner, Scène de rue à Berlin

Ils étaient quatre fondateurs du collectif «die Brücke» - Ernst Ludwig Kirchner, Erich Heckel, Karl Schmidt-Rottluft et Fritz Bleyl. Leurs œuvres ont cassé un tabou et ils ont permis la naissance de l'art moderne en Allemagne et de l'expressionnisme en Europe.

Die Brücke fut l'un des deux groupes fondamentaux de peintres expressionnistes allemands, l'autre étant « Der Blaue Reiter » - Le cavalier bleu - formé à Munich en 1911, avec notamment Vassily Kandinsky et Paul Klee.

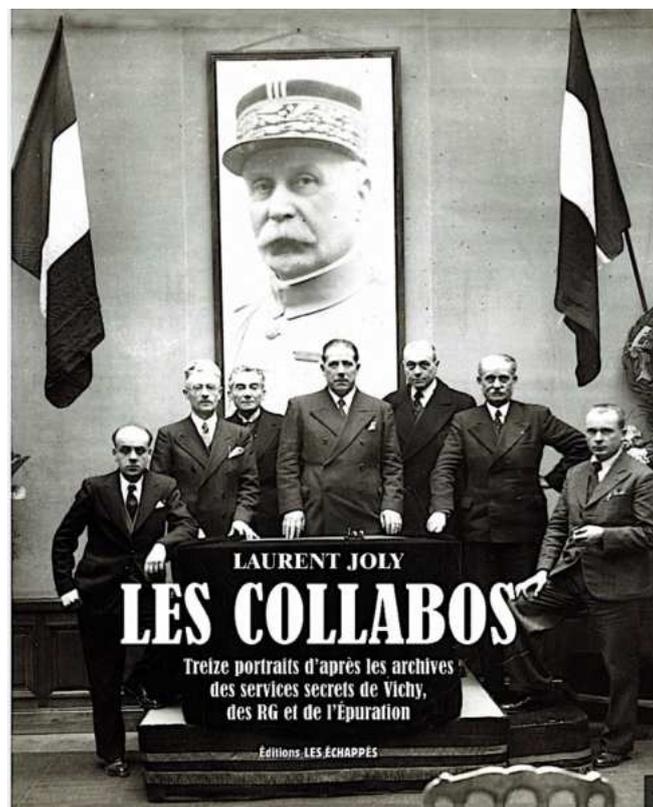
Réfugiés belges



« Pour la Belgique » (ACV, fonds P Comité belge)
Cette carte postale datée de 1914 était vendue au profit du Comité de secours aux réfugiés belges. Son auteur, le dessinateur et sculpteur Charles-Edouard Gogler (1885-1976) a dirigé l'École des arts et métiers de Saint-Imier.

La Belgique ayant rejeté l'ultimatum par lequel l'Allemagne exigeait de pouvoir traverser le territoire belge pour engager le combat contre l'armée française, les troupes allemandes franchissent la frontière belge le 4 août 1914, provoquant de rudes batailles. L'invasion allemande a été marquée par des atrocités contre les civils belges, des massacres, des pillages et des incendies qui ont profondément ému l'opinion publique mondiale. À la suite de l'invasion allemande, de nombreux Belges ont quitté leur pays. Beaucoup ont trouvé refuge en Suisse. Elle a accueilli en particulier des femmes et des enfants.

Collaboration : soutien aux Allemands pendant la guerre 39-45



Darnand et Darlan, collabos français notoires ; rôle de l'ambassadeur Abetz

Collaboration... Inconnue en Suisse au temps de la guerre 1939-1945 ? Pas sûr !

<https://www.swissinfo.ch/fre/histoire/,1945-quand-des-collabos-français-trouvaient-refuge-en-suisse/89433531>

Joseph Darnand

Joseph Darnand, né le 19 mars 1897 à Coligny (Ain) est mort fusillé le 10 octobre 1945 au fort de Châtillon, à Fontenay-aux-Roses (Seine). Darnand est un militaire et homme politique français d'extrême droite, héros de la guerre de 14-18, décoré de la médaille militaire. Mais... il a tourné sa veste ! Il est même devenu chef de la Milice. La Milice française était une organisation paramilitaire et politique créée par le régime de Vichy en 1943. Elle avait pour objectif principal de lutter contre la Résistance française.

Dans « Les Secrets de Vichy », Bénédicte Vergez-Chaignon écrit : « Pour l'immense majorité des Français, Joseph Darnand, chef de la Milice, a incarné la répression sanglante, les exactions, les exécutions après un éventuel simulacre de justice, le banditisme déguisé, la complicité abjecte avec l'occupant nazi et l'avalissement ultime au service de l'ennemi. Il est à la Libération l'un des hommes les plus haïs de France. En octobre 1945, il n'y a personne pour intercéder en sa faveur quand il est condamné à mort à l'issue d'un procès qui ne dure que cinq heures. Son exécution, survenue une semaine plus tard, est unanimement saluée comme celle d'un traître et d'un criminel. »

L'ambassadeur allemand Abetz s'était fait rassurant auprès de ceux qui se doutaient de l'honnêteté de Darnand : C'est une vaillante nature de soldat, doué d'une grande énergie et d'un grand talent d'organisateur, mais il manque d'expérience administrative et son intelligence politique manque de formation ; cela explique que son esprit est facilement influençable...

François Darlan

Le 24 décembre 1942, l'amiral François Darlan est tué par balles de pistolet tirées par un jeune étudiant, Fernand Bonnier de La Chapelle, alors qu'il se trouve dans l'antichambre de son bureau du Haut-commissariat de France en Afrique du Nord. Henri d'Astier de La Vigerie, impliqué dans l'assassinat de Darlan, est un résistant royaliste français, compagnon de la Libération, né le 11 septembre 1897 à Villedieu-sur-Indre et mort le 10 octobre 1952 à Genève. D'Astier et ses proches veulent éliminer Darlan, collaborationniste notoire de la première heure et bras droit de Pétain. Henri d'Astier est le frère de deux autres compagnons de la Libération, Emmanuel et François d'Astier de La Vigerie, proches de Claude Blancpain, venus à Nonan, près d'Avry.

<https://nervo.ch/wp-content/uploads/2024/06/XIII-de-ci-de-la.pdf>, p.75

Otto Abetz

En juillet 1949, le tribunal militaire de Paris condamne Otto Abetz, ancien ambassadeur d'Allemagne en France, malgré la plaidoirie de maître Floriot, à 20 ans de travaux forcés

pour crimes de guerre, en particulier pour son rôle dans l'organisation de la déportation des juifs de France vers les camps de la mort. Incarcéré d'abord à la prison de Fresnes puis à la prison de Loos-Les-Lille, il est gracié par le président de la République René Coty en avril 1954, après trois remises de peine. Il trouve la mort avec son épouse en 1958 dans un accident de voiture sur une autoroute d'Allemagne près de Langenfeld, accident causé par une soudaine panne de la direction qui a pu paraître suspecte...

En mai 1941, l'amiral François Darlan et l'ambassadeur allemand Otto Abetz ont négocié les « Protocoles de Paris » qui prévoyaient des facilités militaires pour l'Allemagne.

Saint-Ursanne et son fameux pont



On qualifie volontiers le pont Saint Jean Népomucène, à Saint- Ursanne, de « joyau » du patrimoine jurassien. Cet ouvrage se trouve à Saint- Ursanne, dans un environnement bâti qui est lui-même de très haute qualité. Il date du début du XVIII^e siècle et il est réellement célèbre. C'est probablement l'objet le plus photographié et visité du canton. C'est en 1731 que les habitants de Saint- Ursanne ont pu, pour la première fois, traverser le Doubs sur un pont en pierre. Il a remplacé un pont en bois des années 1670. Au milieu du parapet trône une statue de Saint Jean Népomucène en grès rouge de Bâle. La copie de 1973 est l'œuvre de l'artiste jurassien Laurent Boillat. L'original se trouve au Musée. *Journal « L'Ajoie » du 31 octobre 2014*

<https://www.vaticannews.va/fr/saint-du-jour/03/20/saint-jean-nepomucene--pretre-et-martyr-a-prague.html>

Jean Népomucène est le saint tchèque le plus connu. Il a vécu au XIV^e siècle à Prague. Des centaines d'églises et de chapelles lui sont dédiées et des milliers de statues à son effigie, souvent construites sur des ponts - comme à Saint-Ursanne - se trouvent en Europe, ainsi qu'en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie. Prêtre et juriste, martyr du secret de la confession, il était vicaire général de l'archevêque de Prague. Sa grande popularité date de l'époque baroque, entre le début du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e. Il a été béatifié en 1721, et canonisé en 1729. *Photo de Saint-Ursanne, source : canton du Jura*

Saint Ursin

Le complexe architectural de Saint-Ursanne s'est développé à partir du culte de son fondateur saint Ursin - ou Urcisin -, vulgairement appelé Ursanne. La tradition hagiographique - se rapportant à la vie des saints - prétend que saint Ursin était un compagnon de saint Colomban, parti de son Irlande natale en 591. Ursin avait un profond respect pour Colomban, mais il n'a pu le suivre lorsqu'il fut obligé de quitter Luxeuil. Ursin est allé s'établir dans une affreuse solitude sur les bords du Doubs. Il a mené une vie très mortifiée : son lit était le creux d'un rocher; sa nourriture, quelques fruits sauvages ou des racines, et sa boisson, l'eau de la rivière près de laquelle il s'était fixé.

Le prénom Ursin, et son féminin Ursine, sont rarement portés. J'ai connu à Cheiry une personne prénommée Ursine. Un ermitage, à Saint-Ursanne, a abrité jadis Ursin. Pour y accéder, il faut monter les quelque 200 marches de l'escalier de pierre situé au nord de la collégiale.



Eglise Saint Ursin, à Saint-Ursin, nom d'un ancien village de La Manche appelé aujourd'hui Saint-Jean-des-Champs

<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/010208/2011-09-15/>

Difficile de toujours écouter le curé !

Personne n'a oublié Gérard Glasson (1918-1982). Rédacteur de « La Gruyère » et politicien, il a marqué l'histoire du journal.

Voici une de ses fameuses chroniques intitulée « Cher Monsieur le Curé », parue dans « La Gruyère » et dans le livre « La vie d'un crayon de braise », Éditions gruériennes 1993. Cette chronique a été publiée à nouveau dans le journal » du 6 octobre 2007.

Cher Monsieur le Curé,

Me voilà bien embarrassé ! Car je viens de prendre langue avec une de vos paroissiennes. Oh ! En tout bien tout honneur. Cette dame m'a fait signe, la première. Un pénible cas de conscience se posait à elle. Elle aurait pu vous en faire part au confessionnal. Elle a préféré s'adresser au chroniqueur soussigné qui est un pauvre pécheur, c'est connu. La personne susmentionnée appartient à l'organisation des femmes catholiques. Vous réunissez parfois ce groupement. Et vous adressez à ses sociétaires de saintes exhortations. Or, dans vos sermons, il vous est arrivé de blâmer « La Gruyère ».

C'est - paraît-il - un mauvais journal. Il conduit à la damnation les familles chrétiennes. Ces dernières ne devraient même pas la reléguer au petit endroit. Et patati et patata... Votre anathème a provoqué quelques remous de jupons autour de votre soutane. Bigre ! Les villageoises sont pieuses. Mais leur livre de messe n'est pas leur unique délassement. Elles osent, de sept en quatorze, glisser un œil curieux dans une gazette. Et mon interlocutrice me l'a avoué tout de go. « La Gruyère » est sa lecture de chevet. Elle l'arrache des mains du facteur. Et elle ne peut s'endormir sans avoir épluché cette feuille infâme. Celle-ci lui tient lieu de somnifère ou... de port d'embarquement pour le pays des songes.

Dès lors, que faire ? Vous obéir, Monsieur l'abbé, et rester éveillée la moitié de la nuit ? Se moquer de votre interdiction et se sentir bourrelée de remords.

En Bon Pasteur, venez au secours de votre brebis un tantinet égarée. Offrez-lui un tube de véronal ou calmez ses alarmes.

Au fond, qu'apporte cette diabolique « Gruyère » à ses lectrices ? Un roman-feuilleton à l'eau de rose. Un articulet ou l'autre, dans lequel le rédacteur parle de l'air du temps, de ses trois filles, des aspects comiques de la vie. D'abondantes nécrologies. Une chronique des chiens écrasés. Une pincée de nouvelles du vaste monde. Une brève revue de la politique étrangère... Il y a, bien sûr, ces terribles polémiques, ces éditoriaux féroces. Mais, en général, ils n'intéressent pas les dames... Même lorsqu'ils égratignent un conseiller d'État que vous connaissez comme... un frère. Les messieurs, quant à eux, en prennent ce qu'ils en veulent. En Suisses authentiques, ils ont leur liberté de jugement, quoi !

Non ! Vraiment, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Ni précipiter vos ouailles dans le feu éternel. Dans votre localité, le député, le syndic, le régent et bien d'autres sont abonnés à « La Gruyère ». Avez-vous l'impression que Satan est déjà en train de leur piquer les fesses de sa fourche pointue ? Estimez-vous que ces braves gens subissent une influence si déplorable que

vous en serez réduit, après leur mort, à imiter l'inoubliable curé de Cucugnan ? Ciel ! Il faut raison garder. « La Gruyère » n'est pas le catéchisme, bien entendu. Parfois, elle est un brin grivoise ou légèrement agressive. Elle taquine les pontifes, se rit des grosses nuques, déraille les pète-sec, botte le cul aux Pharisien. Mais sont-ce là des crimes impardonnables ? Pour l'instant, la vénérable Congrégation de l'index ne s'est pas occupée de ce modeste « canard ». Alors Monsieur le Curé, ne soyez pas plus catholique que le pape. Et, en son sanctuaire, que vous aimez bien, priez Notre-Dame des Grâces pour la conversion d'un humble « journaliste » qui, en attendant mieux, est prêt à vous offrir un abonnement gratuit à cette méchante « Gruyère »...